



40 ANS d'ARCHÉOLOGIE en VAUCLUSE



40 ANS
d'ARCHÉOLOGIE
en VAUCLUSE

SOMMAIRE

9



DÉCRYPTER LE **PASSÉ**

16

3 découvertes récentes et remarquables

19



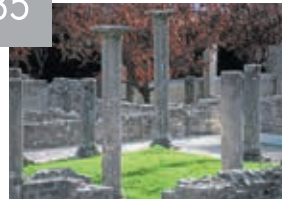
VOUS AVEZ DIT **PROTOHISTOIRE ?**

27



26 SIÈCLES DE VITICULTURE EN **VAUCLUSE**

35



DERNIÈRES NOUVELLES DE L'**ANTIQUITÉ**

51

Comprendre Le masque acrotère d'Hercule d'Orange

53



UNE DIVINE **STATUE**

59



FOURCHES-VIEILLES
LA VILLE APRÈS LA MORT

64

Robion Sacrés sarcophages !

67



LA NOUVELLE VIE DES **SITES ANTIQUES**

77



DE L'ANTIQUITÉ AU MOYEN ÂGE,
L'ÉPOPÉE DES VILLES
VAUCLUSIENNES

88

Le site médiéval de
la Tour d'Argent à L'Isle-sur-la-Sorgue

91



LES AUTRES
PALAIS
DU PAPE

101



SPLendeur DU
PATRIMOINE
JUIF COMTADIN

109



CÉRAMOLOGIE
VOYAGE EN TERRE INCONNUE

113



L'ARCHÉOLOGIE
À L'ÈRE
NUMÉRIQUE

117



ARCHÉOLOGIE AU FÉMININ

- Marie-Thérèse JOUVE
- Charlette ARCELIN-PRADELLE
- Maryse WOHL
- Évelyne CRÉGUT-BONNOURE
- Maeva SERIEYS

129



UN NOUVEL ÉCRIN
POUR LES RICHESSES
ARCHÉOLOGIQUES DU VAUCLUSE

En Couverture :

- Pichet en céramique dite « verte et brune » du XIV^e siècle, découvert rue Carreterie à Avignon (1990) © SADV - Jean-Eric Ely.
- Masque acrotère d'Hercule © CCJ - CNRS/Aix-Marseille Université, Loïc Damelet - Musée d'art et d'histoire d'Orange.
- Élément de placage en os (décor de coffret) figurant un personnage en toge avec trois perforations disposées en triangle pour sa fixation. © SADV - Jean-Eric Ely.
- Mobilier céramique et en terre cuite du Mourre de Sève : faisselle incomplète en céramique non tournée © MC - DRAC/SRA PACA - Michel Olive.

En 4^e de couverture :

- Carreaux historiés (XIV^e s.) recueillis au cours des fouilles du château de Châteauneuf-du-Pape en 1960, d'après Mémoires de l'Académie de Vaucluse, tome VII, 1973-1974 © Académie de Vaucluse.

ISBN : 978-2-3968-4755-1



Dominique SANTONI
Présidente du Département
de Vaucluse

Il y a 40 ans, le Département de Vaucluse fut l'un des premiers en France à se doter d'un Service d'archéologie, sans que rien ne l'y oblige. Encouragé par le conservateur Sylvain Gagnière, ce choix n'a jamais été remis en cause.

Depuis le père André Valladier, l'évêque Joseph Marie Suarez et Sebastiano Fantoni Castrucci au XVII^e siècle, relayés à l'époque des Lumières par le collectionneur Claude Esprit Calvet, jusqu'au chanoine Joseph Sautel, initiateur des fouilles dans la ville antique de Vaison-la-Romaine au début du XX^e siècle, le Vaucluse est traditionnellement un terrain fécond pour la recherche historique.

Son extraordinaire richesse archéologique n'y est évidemment pas pour rien. Déjà largement occupé au Néolithique (la Société préhistorique française y fut d'ailleurs fondée en 1903), unique département de France à compter six chefs-lieux de cités gallo-romaines, siège de la papauté tout au long du XIV^e siècle, le Vaucluse brille d'une lumière ininterrompue depuis des siècles.

Cet ouvrage-anniversaire est un voyage fascinant à travers le temps et vous invite à survoler différentes périodes marquantes. Il est aussi un hommage, amplement mérité, au travail mené par les équipes du Service départemental d'archéologie. Le propos est destiné à tous. Il apportera à l'amateur, à l'étudiant, à toute personne que l'archéologie intéresse, un récit vrai nourri par 40 ans de travaux scientifiques.

Le dévouement et la passion des archéologues et chercheurs ont en effet permis de reconstruire des pans entiers de notre histoire. Leurs fouilles successives dans les couches de sol les plus anciennes nous offrent une relecture de ses pages les plus glorieuses mais nous instruisent aussi sur les modes de vie passés. Chaque artefact raconte une histoire unique et précieuse. Et chacune de leurs découvertes apporte une nouvelle pierre à une mémoire partagée.

Car l'archéologie n'éclaire pas seulement le passé, elle nous aide aussi à construire l'avenir. Une fois les fouilles terminées, le défi est double : il consiste à étudier puis préserver des vestiges mais aussi à apporter au plus grand nombre les connaissances patiemment acquises, qui enrichissent notre héritage commun.

C'est pourquoi, en 2025, s'ouvrira Memento, le grand Pôle des patrimoines de Vaucluse que le Département construit actuellement à Avignon. Il accueillera, au côté des Archives départementales, du Centre de conservation et d'étude de l'État et des Archives du Grand Avignon, les équipes et les réserves du Service départemental d'archéologie.

Grâce à Memento, toute la documentation scientifique et les mobiliers archéologiques collectés au long de quatre décennies d'une intense activité de fouilles et de recherches bénéficieront d'un écrin qui leur offrira des conditions optimales de conservation, d'étude et de valorisation, assurant ainsi leur transmission aux générations futures.

Les gestes que nous effectuons aujourd'hui sont des empreintes pour demain.

Cette œuvre collective en est une.



Xavier DELESTRE

Conservateur général
du patrimoine

Conservateur régional
de l'archéologie de Provence-
Alpes-Côte d'Azur

C'est avec grand plaisir que je m'associe à cette entreprise collégiale qui met à l'honneur le travail de l'équipe du Service archéologique du Conseil départemental de Vaucluse.

Les élus de ce département ont été parmi les tous premiers en France à décider, sur proposition de l'État, la création d'un service archéologique, il y a maintenant une quarantaine d'années. Cet engagement n'a pas failli depuis, permettant au service d'être aujourd'hui habilité par le ministre de la Culture pour intervenir dans le champ de l'archéologie préventive.

Pour ma part, depuis plus de deux décennies maintenant, je suis, pas à pas, le travail réalisé en laboratoire et sur le terrain par cette équipe enthousiaste et d'une grande compétence.

En scrutant méticuleusement les entrailles de ce territoire ou en expertisant les élévations d'un bâti ancien, elle contribue à l'écriture de l'histoire en révélant des pages inédites ou encore mal connues. Les thèmes retenus pour cet ouvrage richement illustré s'inscrivent comme des étendards parmi ces avancées historiques et scientifiques.

Dans le même temps, l'équipe a su construire de solides partenariats scientifiques avec les institutions universitaires, le CNRS, l'INRAP et maintenir un lien indispensable avec le tissu associatif et les archéologues bénévoles. Cette dernière démarche est essentielle pour rappeler que, si aujourd'hui l'archéologie est un métier, cela ne signifie pas qu'il est interdit aux amateurs de participer aux recherches et de contribuer ainsi à la sauvegarde et à la connaissance du patrimoine.

Ce livre illustre parfaitement que la mission de l'archéologue ne peut et ne doit pas se cantonner aux frontières du monde savant. Il est de sa pleine responsabilité de restituer au public le viatique des nouvelles connaissances mises au jour dans la terre ou après avoir ôté le vieux crépis d'un mur. C'est avec ces actions de médiation que se termine en réalité le travail de l'archéologue et pas avant.

En partageant cette richesse retrouvée à l'occasion des journées portes ouvertes sur les chantiers de fouilles, des journées européennes de l'archéologie, celles du patrimoine, de la semaine de la science, lors des journées archéologiques départementales, de la présentation d'une exposition ou d'un livre, les archéologues redonnent à la population ce qui lui appartient, sa mémoire, son héritage. Ces éléments du puzzle historique révélés constituent le ciment de notre identité collective. Ils doivent servir au savoir vivre ensemble, nous aider à construire le présent et à penser à l'avenir qui sera pour les générations suivantes leur passé.

Partager cette somme de connaissances pour rappeler que le patrimoine archéologique est un bien unique, fragile et irremplaçable, c'est également une opportunité qui nous est offerte pour alerter sur la nécessité de sa protection en un temps où, malgré le renforcement des lois en faveur de la préservation du patrimoine, on fait le constat qu'il est mis en péril, ici où là, par des actions de pillage.

Pour les archéologues, les artefacts mis au jour portent tous le vocable de « trésor » même s'ils sont sous la forme d'un éclat de silex, un fragment de vase, une esquille d'os, une graine carbonisée, etc... Ces « petits riens », mis bout à bout, contribuent à l'écriture de la vie quotidienne, d'histoires individuelles, celles des territoires et des paysages. Ils sont le ferment de notre histoire collective.



Tout au long de ces années, grâce à une parfaite synergie entre les services de l'État et les élus, il a été possible de réaliser, en ville et en milieu rural, de très nombreuses opérations de prospections et de fouilles permettant la sauvegarde par l'étude des « archives du sol ».

J'adresse à nouveau mes félicitations à l'équipe archéologique départementale et tous mes vœux pour les années à venir qui s'annoncent riches en projets avec en particulier la construction de Memento, qui abritera à Avignon, outre les archives, le centre de conservation et d'étude archéologique départemental et le service archéologique lui-même.

Avant de conclure, je voudrais citer ici le grand historien de l'antiquité vaclusien, Paul Veyne qui nous a quitté il y a quelques mois. Dans son ouvrage paru en 2014 sous le titre « *Et dans l'éternité je ne m'ennuierai pas* », il évoquait parmi ses souvenirs une petite découverte archéologique à Cavaillon : « *Mon tesson était marqué par le temps et la disparition de toutes choses, à laquelle il avait échappé. Ce qui le distinguait des timbres-poste que collectionnait l'un de mes camarades et dont les livres ne daignaient jamais parler* ». En effet, derrière ces modestes témoins, c'est l'Histoire que l'archéologue restitue après une plongée parfois abyssale dans un temps du passé jusqu'alors totalement oublié.

DÉCRYPTER LE PASSÉ

Le Service d'archéologie du Département de Vaucluse a été créé en 1983, c'était alors l'un des premiers en France. Depuis, l'archéologie préventive est son quotidien. Objectif de la discipline : documenter les vestiges découverts en amont de projets d'aménagement publics et privés. En réalisant également des études de bâti, les archéologues approfondissent la connaissance d'édifices et d'immeubles à travers les époques. Zoom sur leurs multiples compétences.





Décrivez-moi ce que vous voyez... J'arrive ! » Il n'aura pas fallu de longs discours pour qu'Émilie Fencke, cheffe du Service départemental d'archéologie, comprenne puis saute dans sa voiture, direction Orange. Au bout du fil, Guilhem Baro, responsable d'opération en intervention sur le terrain, évoque une demi-forme circulaire et un amas de cailloux.

Pour cette spécialiste de la Protohistoire, cela ne fait aucun doute. Il s'agit des vestiges d'un tumulus : une sépulture caractéristique des âges des Métaux, datant ici probablement du début du Premier âge du Fer, soit entre 800 et 450 avant notre ère. En novembre 2020, chemin de Nogaret, à deux pas de la base aérienne, ses équipes s'employaient alors depuis une quinzaine de jours à explorer méthodiquement 10 hectares de terrain. La règle est immuable : à grand renfort de pelles mécaniques, 10% de la surface à explorer est ouverte en tranchées – d'environ deux mètres de largeur et de profondeur variable – afin d'offrir la visibilité nécessaire aux archéologues pour détecter la présence éventuelle de vestiges. C'est au cœur de l'une d'elles qu'ils ont décelé les premiers indices laissant penser à un tumulus. Et c'est pelles et truelles en main qu'ils ont poursuivi. Cette découverte vient bouleverser la connaissance d'Orange et de toute la plaine du Comtat. Seuls trois tumulus sont connus dans ce secteur. Situés à Bollène, ils avaient été

découverts dans les années 1990 à la faveur du chantier du TGV Méditerranée. D'autres se trouvent à Pertuis, en hauteur cette fois-ci. « Cette découverte renseigne l'une des occupations les plus anciennes connues à Orange, explique Émilie Fencke. On a longtemps pensé que les zones de plaine étaient très inhospitalières car trop humides ».

Un riche patrimoine archéologique

Six villes antiques (Orange, Vaison-la-Romaine, Apt, Cavaillon, Avignon, Carpentras, un record en France !), Avignon capitale du monde chrétien à l'époque médiévale : le Vaucluse est riche de son passé et livre encore régulièrement nombre de ses secrets à la faveur de projets d'aménagement privés et publics. Car c'est effectivement dans ce cadre que sont prescrits les diagnostics préventifs. Le tumulus d'Orange a ainsi été découvert dans l'emprise de la future déviation de la ville, chantier qui sera conduit sous l'égide du Département de Vaucluse.

Documenter les vestiges découverts en amont ou lors de projets d'aménagement avant qu'ils ne disparaissent à jamais, rebattre les cartes des

Six villes antiques :
Orange, Vaison-la-Romaine, Apt, Cavaillon, Avignon, Carpentras, un record en France !

▼ Maison à l'Apollon Lauré, site de Puymin à Vaison-la-Romaine.



Un diagnostic, et après ?

À l'issue d'un diagnostic préventif, le service départemental d'archéologie rédige un rapport détaillé présentant les découvertes réalisées sur un site. Transmis d'abord au SRA, ce compte-rendu fait ensuite l'objet d'un examen poussé par la Commission territoriale de la recherche archéologique (CTRA). Composée d'experts et de spécialistes de la / des période(s) concernée(s) par les vestiges, la commission va émettre un avis sur le bien-fondé ou non d'approfondir les investigations. Si le SRA estime qu'il y a lieu de poursuivre pour compléter les connaissances, on réalisera alors une fouille préventive. Elle peut être confiée au service départemental d'archéologie, à l'INRAP ou à d'autres opérateurs publics ou privés. Le Service départemental en réalise peu (une tous les 2 ans environ) et concentre ses moyens sur l'étape du diagnostic, véritable mission de service public. « Nous privilégions la levée des contraintes dans les projets d'aménagement du territoire car c'est pleinement notre rôle », précise Émilie Fencke, cheffe du Service départemental d'archéologie. Entre 2016 et 2020, treize fouilles préventives ont été effectuées en Vaucluse, tous opérateurs confondus.

La fouille préventive est généralement prescrite face à un site dense, structuré et composé d'éléments multiples : murs, fosses, silos, dépotoirs, niveaux de sols successifs... Tout comme le diagnostic, elle donne lieu à la rédaction d'un rapport scientifique, lui aussi soumis à l'examen de la CTRA qui apprécie la qualité de l'étude et peut solliciter la publication des résultats obtenus.

► Fouille en cours
d'une fosse.
Diagnostic
d'Entraigues-sur-
la-Sorgue (2019).



savoirs d'un secteur géographique et d'une période donnés, enrichir les connaissances historiques et scientifiques : c'est tout l'enjeu de l'archéologie préventive, autrefois appelée « archéologie de sauvetage ». Une mission dont le Département de Vaucluse est l'un des premiers à s'être emparé en 1983.

Un vrai choix. Aujourd'hui encore, certains départements français ne disposent pas de service dédié à l'archéologie. Première étape de l'exploration des archéologues départementaux : le diagnostic, donc. Il intervient dans des cas de figure très précis. « *Au plan national, seulement 10% des projets d'aménagement donnent lieu à des prescriptions archéologiques* ».

Quelles raisons poussent alors les services de l'État (le Service régional de l'archéologie [SRA] de la Direction régionale des affaires culturelles [DRAC]) à solliciter les archéologues vauclusiens à la phase d'instruction des permis de construire ? Si l'aménagement porte sur 3 hectares ou plus, le SRA examine systématiquement le dossier de demande de permis de construire ou d'aménager. Sur

une telle surface, le risque est important d'endommager des vestiges. Cet examen peut conduire à la prescription d'un diagnostic. Ensuite, il existe pour certaines communes des Zones de présomption de prescription archéologique (ZPPA), dont la délimitation est établie

par les SRA à partir d'une compilation des données de la carte archéologique (cf encadré p.115). Si le projet d'aménagement est dans une ZPPA, il sera obligatoirement transmis au Préfet de région et examiné par le SRA. Ce dernier pourra, s'il le juge utile, prescrire un diagnostic (en raison par exemple de la présence déjà connue de vestiges à proximité des parcelles concernées par le projet). Idem pour les secteurs sauvegardés des villes vauclusiennes. « *Nous réalisons environ la moitié des diagnostics prescrits par l'État dans le département*, complète Émilie Fencke. *Le reste revient à l'INRAP (Institut national de recherches archéologiques préventives) et à la Direction du Patrimoine de L'Isle-sur-la-Sorgue, qui sont les deux autres opérateurs à intervenir dans le Vaucluse* ».

**L'archéologie préventive :
une mission dont le
Département de Vaucluse
est l'un des premiers à
s'être emparée au début
des années quatre-vingt.**



En chiffres

Entre 2015 et 2020, le Service départemental d'archéologie a réalisé 92 opérations : 42 diagnostics préventifs, 15 sondages, 33 suivis de travaux (études de bâtis ou de voiries) et deux fouilles préventives.

Le service compte dix agents permanents. Outre un agent administratif, l'équipe comprend un chargé des collections, une bibliothécaire-documentaliste et sept archéologues : deux protohistoriennes, deux gallo-romanistes, un médiéviste, une céramologue et un géoarchéologue. Régulièrement, des archéologues contractuels viennent étoffer les rangs pour assurer la réalisation des opérations d'archéologie préventive.

Diagnostiques : identifier, dater et caractériser

Le Service départemental d'archéologie met un point d'honneur à avoir une activité soutenue de diagnostics et à intervenir en moyenne entre trois et six mois après sa désignation. « *Lorsque nous réalisons un diagnostic, nous répondons à une mission de service public. Nous sommes dans notre rôle d'accompagnement des aménageurs qui ne peuvent pas s'affranchir d'une prescription archéologique ; l'idée est de faciliter sa mise en œuvre pour aboutir à une levée des contraintes archéologiques (pour les diagnostics sans suite) ou à une identification rapide des vestiges (en cas de prescription de fouille)* ».

Au stade du diagnostic, trois impératifs : identifier, dater et caractériser la nature et l'étendue des vestiges. Lorsqu'on en trouve (cela n'est pas toujours le cas !), avons-nous affaire à un site d'habitat, à une occupation commerciale, artisanale, funéraire ? De quelle période ? La complémentarité et les expertises multiples des archéologues du service sont d'un secours précieux pour comprendre les découvertes, chacun ayant une période chronologique de prédilection.

Les objets mis au jour sont prélevés, étudiés puis déposés dans des réserves, plus exceptionnellement dans des musées (cf. encadré p.51). Clichés, croquis, relevés divers, descriptions minutieuses des couches et des objets constituent la documentation qui va permettre d'étudier le site. Ils fournissent un « instantané » de ce dernier avant qu'il ne soit recouvert en attendant la fouille ou détruit par l'aménagement, si les services de l'État estiment que des investigations complémentaires ne sont pas nécessaires.

« *Nous collectons les archives du sol et documentons un site, résume Émilie Fencke. Nous détruisons méthodiquement pour mieux comprendre, à l'image d'un livre dont on déchirerait les pages en le lisant. C'est toute l'ambivalence de notre discipline* ».

Le Service départemental d'archéologie peut désormais approfondir ses investigations.

Un géo-archéologue a en effet rejoint l'équipe. Son rôle ? Interpréter plus précisément l'occupation des sites en étudiant la composition des sols. Grâce à l'observation des différentes couches des sols à l'aide d'un microscope, le géo-archéologue est capable de déceler des informations invisibles à l'œil nu. Il va ainsi potentiellement renseigner la présence de graines, de fragments de céramique, de coquilles d'œufs, de charbons... Autant d'éléments qui vont compléter la connaissance et l'interprétation des sites en mettant au jour des activités agricoles et artisanales par exemple, mais aussi ce que les occupants cultivaient et consommaient, comment ils ont modifié le paysage... « *La géo-archéologie nous renseigne sur d'autres aspects de la vie d'un site, au-delà de la forme d'un habitat et de sa datation. C'est un grand apport pour sa compréhension* ».

◀ *Le chargé des collections assure la surveillance et le suivi des conditions de conservation des collections au sein des dépôts.*

350 m³ d'objets dans les dépôts départementaux

Tous les éléments matériels trouvés lors des interventions du Service départemental d'archéologie sont collectés, étudiés, inventoriés puis conservés dans l'un des trois dépôts dont le Département assure la gestion, en lien avec l'État (Service régional de l'archéologie) : à Avignon, Orange et Vaison-la-Romaine. Les autres opérateurs qui interviennent dans le Vaucluse pour réaliser des diagnostics et des fouilles, que ce soit l'INRAP, la Direction du patrimoine de la ville de L'Isle-sur-la-Sorgue ou les opérateurs privés, peuvent aussi y déposer leurs découvertes. À défaut, elles sont conservées dans le dépôt archéologique régional des Milles à Aix-en-Provence.

Des céramiques, du mobilier métallique, des statues, des stèles, des fragments de colonnes ou de chapiteaux... dans une moindre mesure, des éléments récupérés lors d'études de bâti (linteaux de portes ou encadrements de cheminées) sont également entreposés dans les dépôts archéologiques départementaux : une véritable caverne d'Ali Baba représentant 350 m³. Ces éléments sont accessibles aux chercheurs venant de la région et de toute la France pour les étudier. Des pièces peuvent être prêtées à des musées pour des expositions ou confiées directement aux musées des villes où elles ont été découvertes.

Dans le cadre de la construction de Memento, (cf. p. 129-133) Pôle des patrimoines de Vaucluse du Département (dont l'ouverture est prévue en 2025 à Agroparc), les collections archéologiques vauclusiennes seront regroupées en ce seul et même lieu, à Avignon (à l'exception des collections orangeoises). Dans ce nouvel équipement, une salle de 550 m² est d'ores et déjà prévue pour accueillir ce mobilier conséquent dans les meilleures conditions de conservation et de sécurité.

▼ *Amphores conservées au dépôt archéologique d'Orange.*



Quand les archéologues passent les monuments historiques à la loupe



▲ Réalisation d'un relevé pierre à pierre du mur nord de la chapelle Benoît XII, dans le cadre du suivi de la restauration du Palais des papes.

Vous pensiez que le Palais des papes d'Avignon avait livré tous ses secrets depuis bien longtemps ? Les archéologues départementaux en ont pourtant percé de nouveaux au gré d'un chantier de restauration du monument historique. Leur concours peut effectivement être requis dans ce cadre, via une étude de bâti.

À la faveur des échafaudages qui l'ont « habillé » en 2017 et 2018, les experts du service ont pu observer de plus près des parties de l'édifice jusqu'alors inaccessibles. Ils en ont profité pour prendre de la hauteur et documenter la Tour de la Garde-Robe, la Tour du Jardin et la Tour du pape. Différents niveaux d'élévation propres à plusieurs époques, évolution des constructions dans le temps, juxtaposition d'éléments architecturaux... sont quelques-uns des points mis en évidence par cette étude.

« Malgré sa notoriété, certaines parties du Palais des papes n'ont pas encore été observées d'aussi près ! » relève Émilie Fencke. En accompagnement des travaux de restauration menés par le Département sur la Tour de la Campana, de la chapelle Benoît XII et de l'Aile des Familiars, une nouvelle étude est ainsi conduite par le Service départemental depuis l'automne 2021. « Ces études pourront alimenter les parcours de visite du site et enrichir l'histoire de l'architecture monumentale et religieuse ».

Zoom sur le patrimoine bâti

Brosses, pelles, pioches et autres truelles en main... On pourrait croire que les archéologues n'ont qu'une seule mission, celle de faire parler le sous-sol. Il n'en est rien. Et le second pan de leur activité – l'archéologie du bâti – est plus méconnu du grand public. Elle représente pourtant une part non-négligeable de l'activité du Service départemental. « L'objectif est le même : la restitution de l'histoire d'un site, explique Émilie Fencke. Il s'agit de rendre compte des évolutions d'un bâtiment à travers les époques ». L'œil des archéologues vauclusiens est généralement requis par la DRAC dans le cadre de chantiers de restauration ou de réhabilitations urbaines au cœur des périmètres sauvegardés. Un architecte des Bâtiments de France peut être l'instigateur d'une demande, mais seuls les services de l'État prescrivent officiellement une étude de bâti. Un relevé de façade après décroûtage (retrait de l'enduit), un scan 3D d'une façade pour obtenir une vision fine des caractéristiques et évolutions architecturales, des dessins, photographies, descriptions... « On documente les différentes phases identifiées dans les élévations, les rebouchages ou les créations d'ouvertures par exemple » explique Émilie Fencke.

Une amorce d'arc typique des XII^e et XIII^e siècles, un arc du XV^e siècle surplombant la porte d'accès, une façade homogène caractéristique de la fin du XV^e siècle, là encore plusieurs bouchages de fenêtres réalisés au XVI^e siècle mais aussi des fenêtres des XVIII^e et XIX^e siècles... À Avignon, l'orthophotographie par drone a contribué à mettre en évidence les évolutions de la façade de l'immeuble des Deux Gerfauts (propriété du Département) lors de la restauration de cet immeuble situé rue Bouquerie. En effet, en l'absence d'échafaudage, le recours à cette technique permet d'obtenir une image numérique fidèle de la totalité de la façade d'un édifice quelles que soient ses dimensions.

Il s'agit de rendre compte des évolutions d'un bâtiment à travers les époques.

À cette occasion, les archéologues ont réalisé une étude de bâti avant que la façade soit à nouveau enduite. De quoi mieux documenter l'édifice et éventuellement conseiller une mise en valeur, si un élément architectural remarquable avait été mis en évidence. « La présence d'une fenêtre du XV^e siècle était intéressante, mais située à une grande hauteur, elle aurait été

peu perceptible par le public depuis la rue, note Émilie Fencke. Dans ce cas précis, sa mise en valeur dans le cadre de la réfection de la façade n'avait pas de pertinence ».

Ainsi, pas à pas s'assemblent les pièces du puzzle de l'histoire des bâtiments et de l'évolution des villes, des différents îlots d'habitation, en particulier des centres villes médiévaux et modernes. « Dans l'archéologie du bâti, nous sommes davantage dans l'observation et dans la préconisation d'aménagements en vue d'une conservation de l'existant », précise la cheffe du Service départemental d'archéologie.

En effet, les aménageurs sont de plus en plus enclins à intégrer à leurs projets des éléments d'architecture remarquables, dans le but de leur donner du cachet mais aussi de préserver le patrimoine. Ce sera peut-être le cas des plafonds peints médiévaux du XV^e siècle découverts fin 2020 dans un immeuble en cours de réhabilitation, place du Change à Avignon, et pour lesquels une étude par les archéologues vauclusiens a été sollicitée.

Qu'il s'agisse de l'étude du sous-sol ou du bâti, chaque nouveau point de connaissance sur l'histoire du Vaucluse est soigneusement versé dans une base de données mise à jour régulièrement. Dans le cadre d'une convention passée avec l'État, le service vauclusien transmet toutes ces nouvelles informations au Service régional d'archéologie (basé à Aix-en-Provence) qui, lui, abonde la base de données Patriarche, également appelée la Carte archéologique nationale. Le SIAV (Système d'information archéologique en Vaucluse) en est la déclinaison pour le Vaucluse (cf. encadré p.115).

« Mais notre but ne se limite pas à mettre un point sur la carte, l'histoire ne s'arrête pas là, explique Émilie Fencke. Chaque découverte, aussi petite et ponctuelle soit elle, va se raccrocher à un phénomène plus global. Avec les éléments collectés et contenus dans Patriarche, les spécialistes du service et des chercheurs rattachés à d'autres institutions disposent de plus de matière pour envisager des travaux de synthèse, à une autre échelle, par exemple sur une forme d'habitat ou une période spécifique au plan régional ou national. La recherche est une partie intégrante de nos missions. Cela donne du sens à ce que l'on fait : conserver et transmettre des connaissances qui alimentent des recherches approfondies et pourront être expliquées puis transmises aux habitants comme aux générations futures ».

Ce qui s'appelle apporter sa pierre à l'édifice. ■



▲ Orthophotographie de la façade d'un bâtiment d'habitation du XVI^e siècle, situé îlot Saunerie-Carnot à Avignon (2018).

3 découvertes récentes et remarquables



© Atelier Bouvier - Christine Goubert

La statue de Junon de Vaison-la-Romaine

Février
2021

Sans tête ni pied, cette statue féminine romaine au drapé élégant, caractéristique de la période antique, mesure 1,37 mètre.

Une statue grandeur nature extraite lors d'un diagnostic préventif réalisé à Vaison-la-Romaine sur l'emprise de la construction de quatre futures maisons individuelles à proximité du théâtre antique de la ville. Une belle découverte à dater probablement du 1^{er} siècle. L'analyse du site démontre que cette statue provient d'un sanctuaire, tandis que ses vêtements et sa coiffure permettent d'affirmer qu'elle représente une déesse, probablement Junon, la reine des dieux. À l'issue de sa restauration, réalisée par l'atelier Bouvier (Les Angles) et financée par le Département, elle pourrait rejoindre rapidement le musée de Vaison-la-Romaine (cf. p.53-57).

Les portes d'entrée du forum antique d'Orange

Novembre
2020

Dans le cadre du projet de réaménagement du conservatoire d'Orange, les archéologues du Département ont été désignés pour réaliser un diagnostic préventif. On sait en effet de longue date que s'y trouve une partie du mur du forum antique (place centrale de la ville romaine) recouverte de plusieurs couches d'enduits d'époques diverses. Les équipes ont procédé à leur retrait et confirmé la présence des éléments du décor déjà documentés. En revanche, la mise au jour de trois portions d'arcs représente une découverte majeure : il pourrait s'agir de l'une des entrées d'origine du forum, inconnue à ce jour. L'intérêt de cette découverte a généré des investigations complémentaires et une mise en valeur menées durant l'été 2021 sur décision conjointe de la Ville et des services de l'État (CRMH-Conservation régionale des Monuments Historiques et SRA).



L'autel avec dédicace votive à Mercure d'Entraigues-sur-la-Sorgue

Avril
2023

Découvert dans le cadre d'une opération de fouille préventive, cet autel fragmentaire de 24 centimètres de haut, en calcaire, a été remployé dans la base d'un mur de l'Antiquité tardive (IV^e-V^e siècles). Cassé à son sommet, il a été retaillé sur sa face antérieure, au niveau de sa base et de son couronnement moulurés. Sur la partie haute, au centre de l'autel, se perçoit encore le creusement d'un focus (cupule recevant les offrandes à brûler). La formulation de l'inscription permet de proposer une datation entre le début du II^e et la seconde moitié du III^e siècle.

Proposition de lecture :

DEO
MERCU
RIO.SIN
TOTAMO
VASILLUS
U(otum) S(oluit) L(ibens) M(erito)

Proposition de traduction : *Au dieu Mercure, Sintotamus, Vassillus, s'est acquitté de son vœu volontiers et à juste titre.*

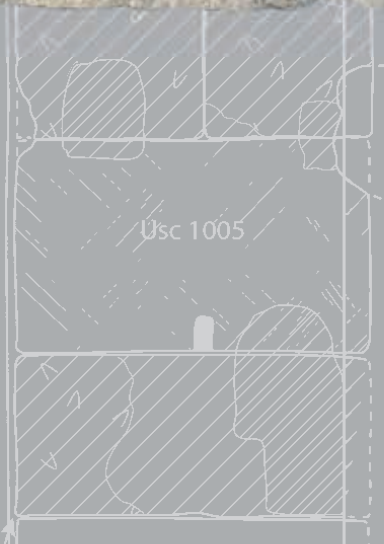


NORD

© SADV



© SADV



enduit
au plâtre
(Us 1003)

VOUS AVEZ DIT PROTOHISTOIRE ?

Celtes, Gaulois, Ligures, Germains ou Ibères : tous ces peuples font partie de l'imaginaire collectif à travers films et livres. Ils ont aussi marqué la Protohistoire, période souvent méconnue, s'intercalant entre la Préhistoire et l'Antiquité. Rencontre avec Maeva Serieys, archéologue au Service départemental d'archéologie et Pascal Marrou, Ingénieur d'études au Service régional de l'archéologie, spécialistes de la Protohistoire dans notre région.

© MC - DRAC / SRA PACA - Michel Olive





▲ *Maeva Serieys (Service départemental d'archéologie) et Pascal Marrou (Service régional de l'archéologie) reprenant l'étude du mobilier du Mourre de Sève, dépôt de La Villasse à Vaison-la-Romaine.*

Comment définit-on la Protohistoire ?

Maeva Serieys et Pascal Marrou. Si l'on regarde une frise chronologique, la Protohistoire est la période comprise entre la Préhistoire et l'Antiquité et qui s'achève avec la conquête romaine. Elle correspond aux âges des métaux, à savoir l'âge du Bronze (- 2300 / - 800) et l'âge du Fer (- 800 / - 50), qui sont caractérisés par l'émergence et le développement de la métallurgie, mais aussi par la naissance des agglomérations, particulièrement précoce dans le Sud de la France.

Autre trait caractéristique, ces sociétés ne possédaient pas l'écriture. Ces peuples avaient une solide tradition orale mais n'ont laissé d'écrits que vers la fin de la période, en utilisant les alphabets grec et latin pour

transcrire leur propre langue, donnant ainsi naissance au gallo-grec et au gallo-latin.

L'une des particularités de la Protohistoire méridionale est l'intensité des échanges, tant économiques que culturels, avec le monde méditerranéen, notamment sous l'impulsion des Grecs de Phocée qui, en 600 avant notre ère, fondent Massalia, l'actuelle Marseille. Ils essaient ensuite un réseau de colonies littorales parmi lesquelles on peut citer Olbia, à Hyères, Tauroeis, au Brusuc, Nikaia, à Nice, ou encore Agathé, à Agde. Ces colonies constituent autant de relais pour la navigation et le cabotage à destination des sites gaulois, avant que les marchandises ne se diffusent vers l'intérieur des terres en s'appuyant notamment sur l'axe de circulation majeur que représente déjà le Rhône. Ce commerce d'un type nouveau modifie profondément l'économie gauloise.

Enfin, une autre originalité de la Protohistoire méridionale est le caractère précoce de la conquête romaine : la province de Narbonnaise est fondée en 125 avant notre ère. Les habitants de ces régions, dont ceux du Vaucluse, commencent ainsi à adopter le mode de vie et les us et coutumes romains près de 75 ans avant le reste de la Gaule.



© Propriété de la Fondation Calvet
cliché Ville d'Avignon, Musée Calvet

◀ *Dédicace par SEGOMAROS d'un lieu sacré à la déesse BELESAMA. Calcaire. II^e siècle - 1^{ère} moitié du I^{er} siècle av.J.C. Provenance : Vaison-la-Romaine.*

Quelles sont les sources permettant de connaître la Protohistoire ?

Maeva Serieys. En l'absence de documentation écrite, l'archéologie est la première source de connaissance de la Protohistoire. En Vaucluse, différentes fouilles ont ainsi permis de mieux connaître les peuples habitant dans notre région (Cavares et Voconces notamment). Elles mettent en effet au jour des sites livrant des indices matériels (restes osseux, céramiques, métalliques, architecturaux, végétaux...) dont l'étude et l'analyse nous renseignent sur leurs habitudes alimentaires, leurs artisanats, les formes de leurs habitats, leurs pratiques funéraires, la faune et la flore qui constituaient alors leur environnement...

Des sources indirectes sont également fournies par des écrits émanant d'autres peuples vivant à la même époque. De nombreux auteurs grecs et latins mentionnent les Gaulois et les qualifient souvent de « barbares », terme qui signifie en grec « étranger », sans connotation péjorative particulière.

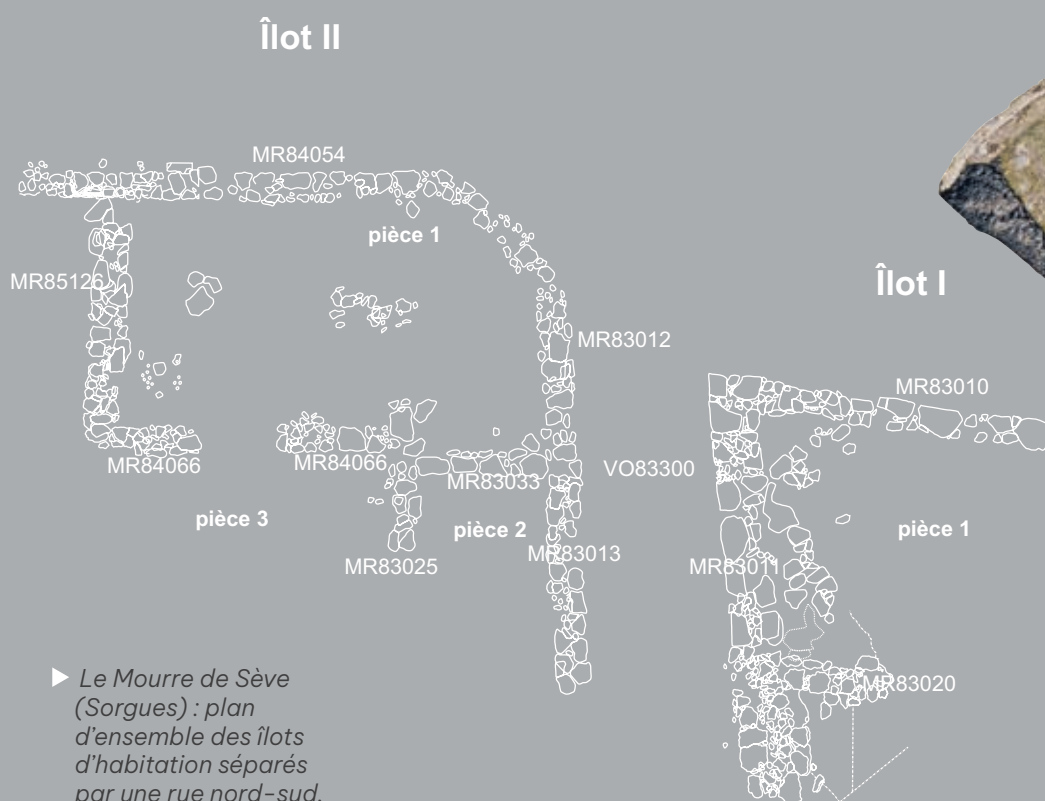
En quoi les fouilles réalisées au Mourre de Sève, à Sorgues, éclairent-elles notre connaissance des populations gauloises en Vaucluse ?

Pascal Marrou. Plusieurs fouilles ont mis au jour la présence d'une population gauloise sur la colline entre le VI^e et le IV^e siècle avant notre ère. Ces fouilles et études ont été menées dès la fin du XIX^e, puis lors de recherches programmées par l'Etat dans les années 1970-1980 par

les archéologues Patrice Arcelin, Charlette Arcelin-Pradelle (cf. p.120-121) et Louis Batut. Peu exploitées à l'issue des fouilles, les données collectées au cours des dix campagnes d'exploration du site ont été récemment reprises dans le cadre d'un PCR (Projet Collectif de Recherche). À cette occasion, les études initiées alors ont été complétées et de nouvelles analyses ont été entreprises sur les différents vestiges collectés (céramique, métal, restes végétaux...), nous renseignant ainsi sur la vie quotidienne de cette communauté. Les Gaulois du Mourre de Sève formaient déjà une société très organisée, autour d'un artisanat de qualité, de l'agriculture et de l'élevage. Leurs céramiques, dont on a retrouvé de nombreux fragments, permettent de nous éclairer sur leurs modes de vie et de consommation. Elles étaient parfois fabriquées localement (c'est le cas de la céramique non tournée, de la céramique grise monochrome) et parfois importées (comme certaines amphores venant de Marseille, ou comme une petite partie de la vaisselle de table venant de Grèce). Ces céramiques servaient autant à conserver les denrées qu'à cuire et à servir les repas. Ces recherches ont également mis en évidence la présence de pépins de raisin indiquant que la vigne était cultivée sur place.

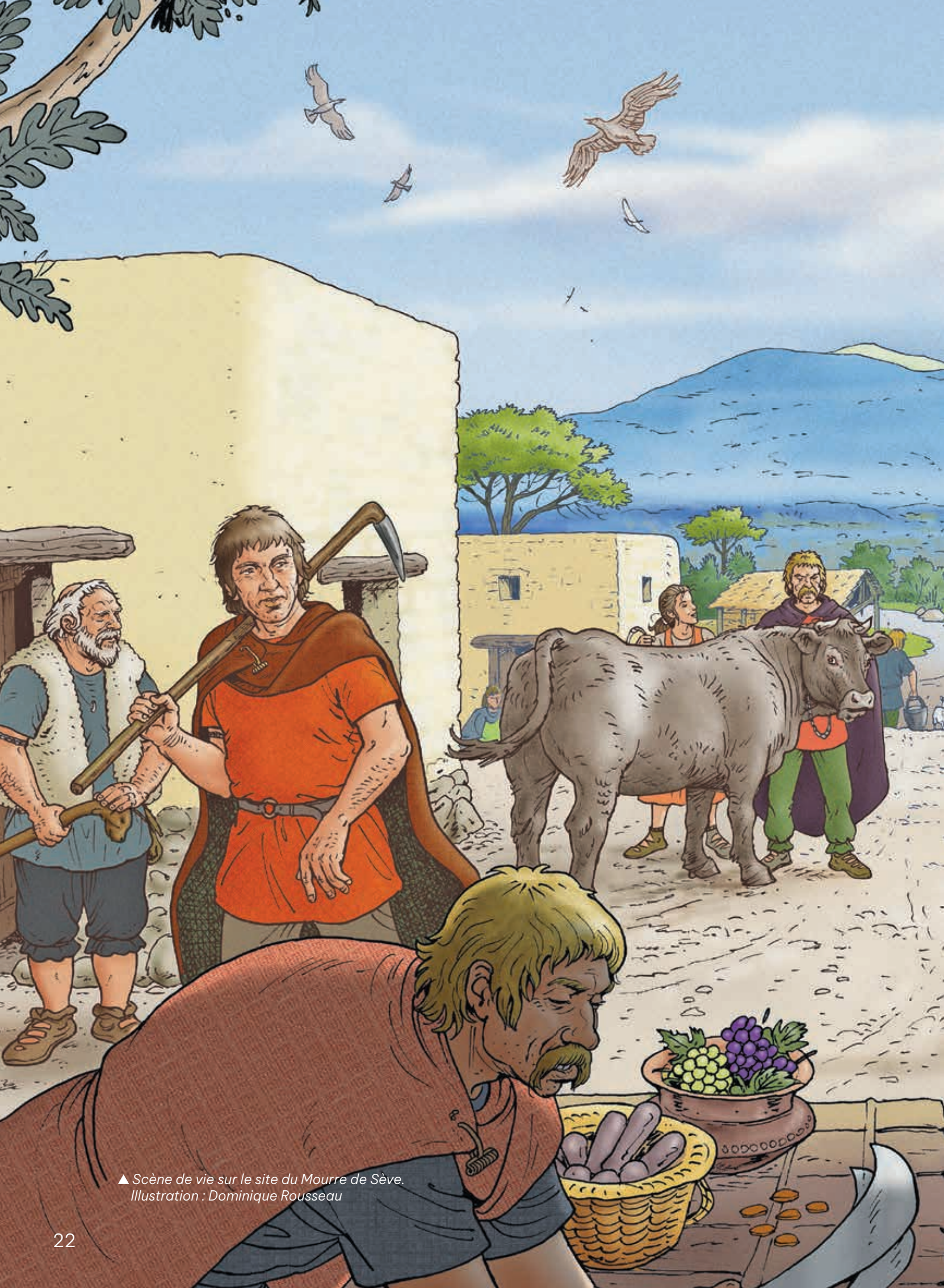
Les Gaulois sont-ils présents ailleurs dans le Vaucluse ?

Maeva Serieys et Pascal Marrou. Oui ils sont présents un peu partout dans le Vaucluse, comme à Avignon, Cavaillon, Vaison-la-Romaine, Orange ou encore



► Le Mourre de Sève (Sorgues) : plan d'ensemble des îlots d'habitation séparés par une rue nord-sud.

▲ Graffite en gallo-grec incomplet sur fond de vase en céramique beige tournée provenant de Beaumes-de-Venise.



▲ Scène de vie sur le site du Mourre de Sève.
Illustration : Dominique Rousseau



D. Bounie
2022



© MC - DRAC/SRA PACA - Christian Hussey

► Vue aérienne de l'oppidum de Bondelon à Fontaine-de-Vaucluse.

Beaumes-de-Venise... Si les traces d'habitat de l'âge du Bronze sont peu nombreuses et souvent ténues, durant l'âge du Fer apparaissent des habitats de hauteur, parfois fortifiés, appelés *oppida*. Ces agglomérations fortifiées ont donné naissance à de nombreux villages et villes actuels. On le sait grâce au mobilier (notamment céramique) retrouvé sur ces sites qui témoigne de productions diversifiées et des nombreux échanges entre les différentes communautés occupant le territoire.

Mais notre connaissance sur ce qui se passe « hors des villes » reste très lacunaire : les formes de leurs habitats, les modalités d'occupation du territoire ou les liens entre ces différentes occupations (hiérarchie, dépendance...) sont encore aujourd'hui mal appréhendés. L'acquisition de nouvelles données permettant d'éclairer davantage ces aspects des sociétés protohistoriques méridionales légitime à elle seule la poursuite des recherches sur cette période qui est loin d'avoir livré tous ses secrets... ■



◀ Urne en céramique non tournée restaurée.



◀ Fusaiöles en terre cuite.

0 3 cm

© MC - DRAC/SRA PACA - Michel Olive

© Denis Delpaillo

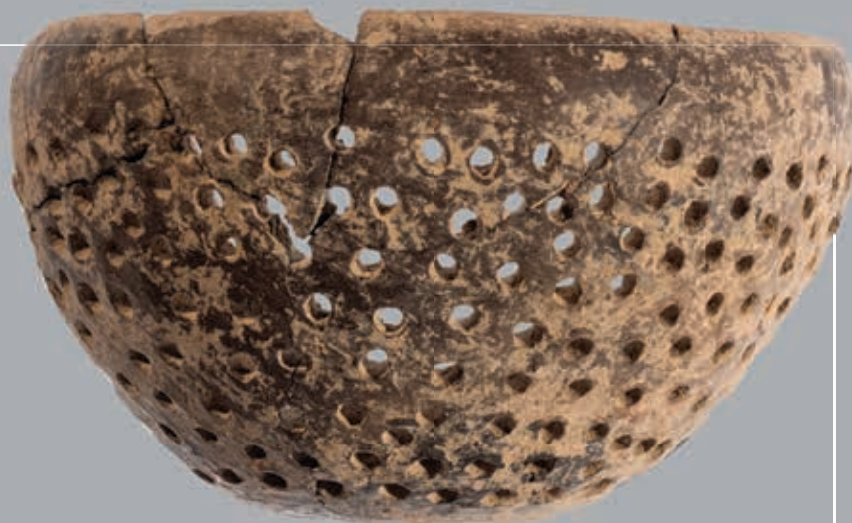
... le mobilier du Mourre de Sève

▼ Coupe en céramique attique restaurée.



© Denis Delpalillo

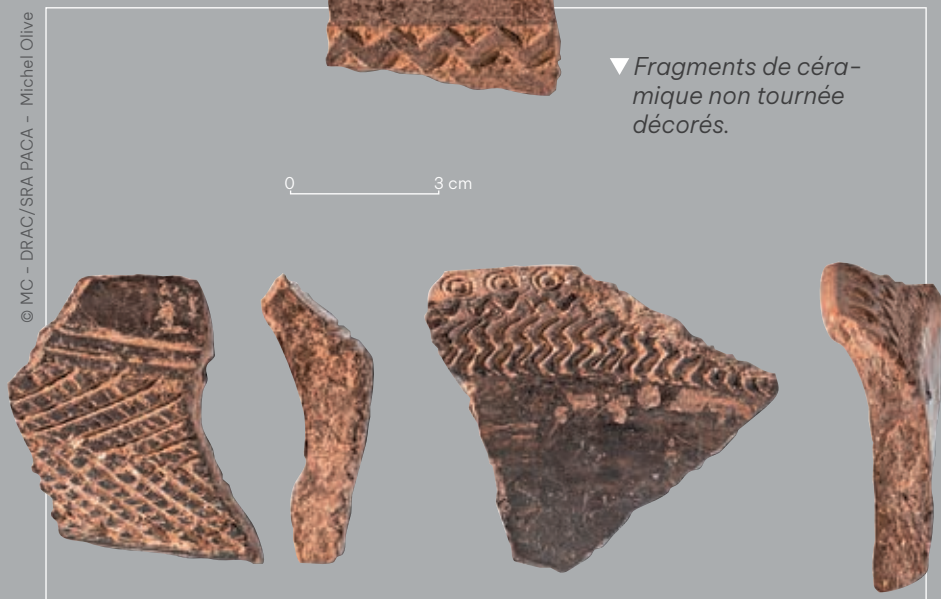
► Faisselle incomplète en céramique non tournée.



© MC - DRAC/SRA PACA - Michel Olive

0 5 cm

▼ Fragments de céramique non tournée décorés.



0 3 cm

© MC - DRAC/SRA PACA - Michel Olive

▲ Chenet zoomorphe en terre cuite.



© MC - DRAC/SRA PACA - Michel Olive

26 SIÈCLES DE VITICULTURE EN VAUCLUSE

Connues des peuples celtes qui occupaient le sud de la Gaule, la culture de la vigne et la production de vin ont été dynamisées par l'arrivée des colons grecs de Phocée, installés dès le début du VI^e siècle avant J.-C. à *Massalia* (Marseille). Du fait de techniques plus évoluées et de cépages peut-être plus productifs d'une part, ainsi que d'un réseau commercial et d'une large diffusion d'autre part, la production de vin paraît ainsi s'amplifier jusqu'à la conquête romaine, période durant laquelle les peuples gaulois et les marchands romains ont commercé en bonne entente.



© CNRS-CCJ - L. Damelet et Ph. Groscaux



▲ Évocation des travaux de viticulture en Vaucluse durant l'Antiquité.
Illustration : Dominique Rousseau.

L'analyse carpologique⁽¹⁾ de moût de raisin a révélé que, dès la fin du VI^e siècle avant J.-C., les Gaulois habitant le Mourre de Sève, une colline de Sorgues, cultivaient la vigne et produisaient du vin. Une technique déjà connue des Gaulois avant l'arrivée des Grecs, fondateurs de Marseille en 600 avant notre ère, mais qui s'intensifie ensuite.

La connaissance va parfois se nicher dans les détails. Il aura fallu la découverte puis l'expertise de presque 1600 restes de pépins et de pédicelles formant le moût de raisin pour faire remonter l'origine du vin en Vaucluse de plusieurs siècles. Les Gaulois du Mourre de Sève cultivaient sans doute le raisin et procédaient à sa vinification dès la fin du VI^e siècle avant J.-C. « C'est la découverte la plus ancienne actuellement connue en Provence, au-delà des côtes méditerranéennes » remarquait en 2015, lors de l'inauguration de l'exposition « Sorgues au temps des Gaulois », Xavier Delestre, conservateur régional de l'archéologie à la DRAC PACA. En d'autres termes, les Gaulois vivant loin du littoral n'avaient pas attendu les colons grecs, puis romains, pour devenir vigneron.

Vignerons dès l'âge du Fer

Certes, on savait déjà que dès la deuxième moitié du VI^e siècle avant J.-C. et surtout à partir du V^e, les vins produits sur les côtes de la Méditerranée circulaient dans des amphores fabriquées à Marseille (amphores massaliètes) jusqu'au cœur du territoire gaulois. Objet de commerce et d'échanges, ce vin était apprécié par ces amateurs de boissons fermentées comme la cervoise. « Le vin était pour eux une boisson exceptionnelle, festive, un peu comme le champagne aujourd'hui, bue dans des vases de prestige d'origine grecque et étrusque », avancent Pascal Marrou, archéologue chargé de l'in-



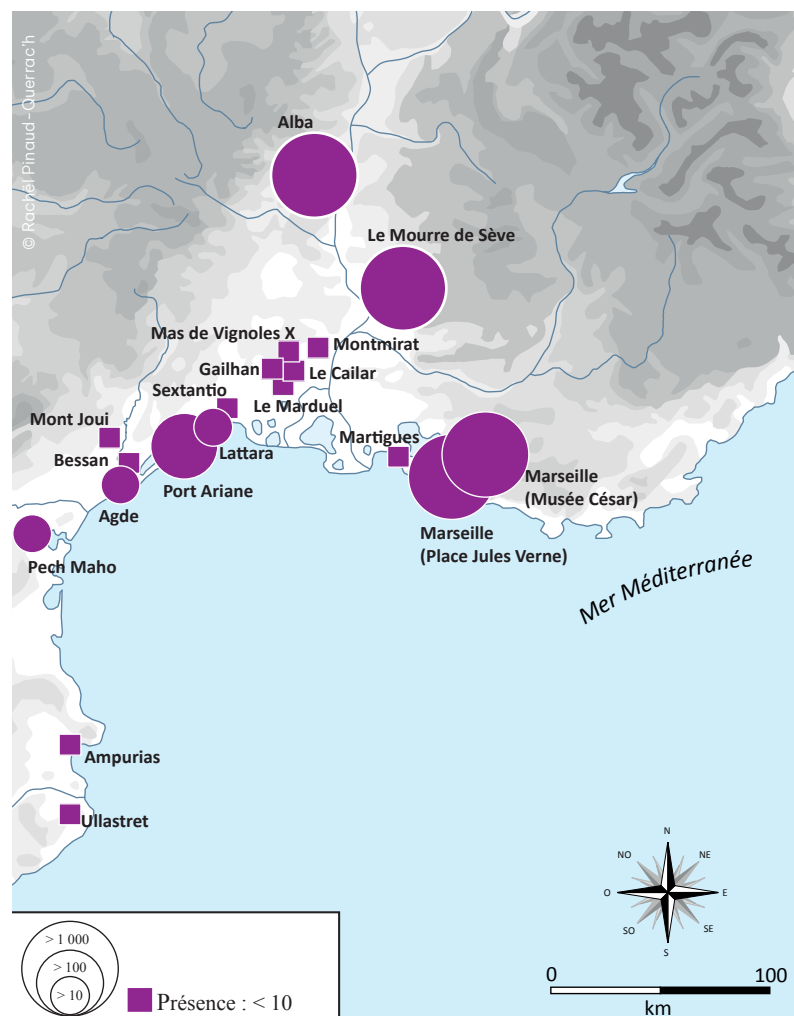
© Michel PY - Musée de Lattes

► Amphore massaliète.

ventaire archéologique au Service régional de l'archéologie, et Maeva Serieys, archéologue du Département, tous deux spécialistes de l'âge du Fer. Si la présence de cette culture particulièrement bien adaptée au terroir local (substrat calcaire, terres caillouteuses et sèches, généralement en pente) était déjà connue, on ignorait jusque-là quelle était sa destination : la corbeille à fruits ou la cuve ?

C'est en 1980, lors de la 4^e campagne de fouilles programmées du Mourre de Sève (qui en a compté dix au total), que l'on a recueilli les traces « d'une probable vinification gauloise précoce », confirmée depuis par la reprise des études dans le cadre du Projet Collectif de Recherche lancé en 2012. Ce site, parmi les plus étudiés du Vaucluse pour cette période, a permis de lever le voile sur bien des aspects de la vie quotidienne et du savoir-faire des Gaulois de l'âge du Fer. On les savait éleveurs, agriculteurs, métallurgistes et potiers ; ils se révèlent aussi viticulteurs. Les prélèvements, effectués au début des années 1980 dans une zone dédiée à l'habitat, continuent de livrer leurs secrets trente ans plus

▼ Carte de répartition des sites ayant fourni des pépins de raisins au Premier âge du Fer à partir du nombre de pépins attestés.



tard. En l'occurrence, l'indice a la taille d'un confetti, à savoir des résidus de moût, dont des pépins carbonisés – et de ce fait bien conservés – laissant penser que ces déchets organiques, à fort pouvoir calorifique, n'avaient pas brûlé accidentellement mais étaient utilisés comme combustible pour les fours ou les foyers. « Ces découvertes nous ont instruits sur des pratiques qu'on ignorait ; ce serait bien de les compléter par d'autres, comme des pressoirs, mais nous n'en avons pas encore mis au jour datant de cette période-ci » dit-on au Service d'archéologie du Département.

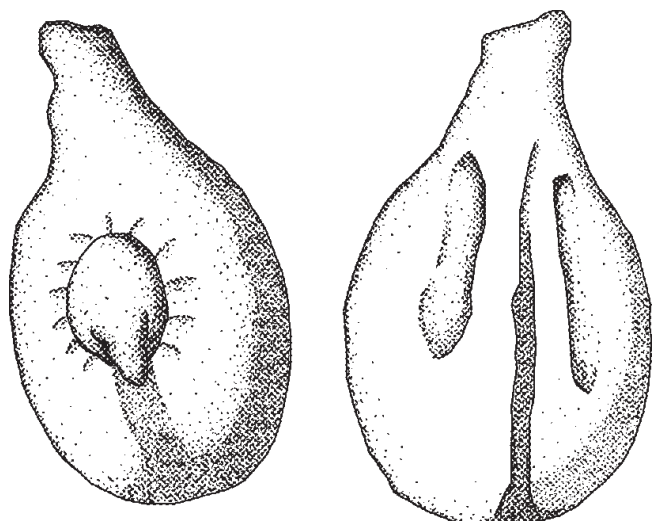
Les découvertes du Mourre de Sève ont été récemment complétées par les fouilles conduites par l'Institut national de recherches archéologiques préventives (INRAP) en Ardèche, au lieu-dit La Grande Terre, à Alba-la-Romaine. Sur ce site qui a révélé la présence d'une occupation importante au cours de la Protohistoire, les archéologues ont mis au jour des fossés et des



© Rachéli Pinaud-Querrac'h

0 2 mm

▼▲ Pépins de raisins du Mourre de Sève à Sorgues.



© Rachéli Pinaud-Querrac'h

0 2 mm

résidus de forge et d'ateliers. Dans un communiqué du 20 juillet 2020, l'Inrap indique que le « comblement d'un fossé daté de la première moitié du V^e siècle avant J.-C. a livré des ceps de vigne domestiques carbonisés, des pépins de raisin, des pollens de vigne, et des traces organiques de vin rouge dans les céramiques (...) soulignant la question d'une culture précoce de la vigne dès le V^e siècle avant J.-C. ».

Les résultats des fouilles de Sorgues et d'Alba confirment ainsi l'existence précoce de la viticulture en Gaule : probablement déjà en place sur la zone littorale avant la fondation de Marseille, cette pratique, intensifiée par les colons phocéens, se diffuse le long de l'axe rhodanien vers l'intérieur du territoire gaulois au cours des derniers siècles de notre ère.

En dehors des amphores et des vases importés utilisés pour le service mis au jour sur de nombreux sites de l'âge du Fer, qui témoignent de la consommation de vin tout au long de la période (ex : œnochoé⁽²⁾ de Pertuis, céramique attique du Mourre de Sève), il faut attendre près de cinq siècles pour retrouver de nouvelles traces archéologiques attestant de la viticulture en Vaucluse.

Le vin gaulois se diffuse dans tout l'Empire romain

C'est à la faveur d'un conflit entre Gaulois et colons grecs que les Romains colonisent à leur tour le sud de la Gaule vers 125 avant J.-C., puis la Gaule dans sa totalité

► Fragment d'un relief dit « La scène de halage » illustrant l'importance du commerce du vin à l'époque romaine. II^e-III^e siècle. Provenance : Cabrières d'Aigues.





© Musée d'Apt – Pierre Prouillac

▲ Proposition de restitution du chai de la villa de Tourville à Saignon (état IV – III^e siècle).

entre 58 et 51 avant J.-C. Cette conquête génère alors un développement important de la culture de la vigne et de la production de vin : les campagnes du sud de la Gaule se couvrent de domaines agricoles, alors appelés *villae*, en bonne partie détenus par des colons. Les terres sont ainsi défrichées, drainées et plantées et la capacité de production de vin augmente considérablement, entraînant aux environs du changement d'ère une large diffusion du vin gaulois dans tout l'Empire romain. Dans ce contexte, le terroir vauclusien occupait une place importante dans la production vinicole gallo-romaine

en raison de la qualité de ses sols, de l'exposition de ses coteaux, mais aussi du fait de sa proximité avec les grands axes commerciaux. Il était en effet traversé par trois axes de communication majeurs : la voie Domitienne joignant les péninsules italiques et ibériques ; la voie d'Agrippa reliant *Lugdunum* (Lyon) à *Arelate* (Arles) et joignant plus largement le centre de la Gaule et la Méditerranée ; et bien évidemment le Rhône, grande voie navigable permettant de diffuser les productions gauloises vers le Sud et le pourtour méditerranéen, mais également vers le Nord et les confins de l'Empire.



© Propriété de la Fondation Calvet
cliché Ville d'Avignon, Musée Calvet

De nombreux sites antiques témoignant de la culture de la vigne et de la production de vin sont répertoriés sur le territoire vauclusien, les labours ayant fait remonter à la surface des indices au fil des décennies. Mais rares sont ceux qui ont pu faire l'objet d'une fouille exhaustive permettant de préciser la chronologie, la capacité de production de ces exploitations agricoles, ou bien encore leur forme architecturale et leur ampleur. Cela tient en partie au fait que les vestiges demeurent scellés par des vignes toujours exploitées. La méconnaissance des sites vauclusiens est ainsi profondément liée aux modalités d'aménagement du territoire : la valeur des terres agricoles, principalement viticoles, cantonne les grands aménagements, et donc les observations des archéologues, aux abords des agglomérations ou dans les terres basses et plus humides du département.

Toutefois, ces dernières décennies, quelques sites remarquables ont fait l'objet d'observations plus ou moins complètes, à Saignon, à Piolenc ou bien à Sainte-Cécile-les-Vignes.

Les dolia, des vases de plusieurs milliers de litres

À Saignon, au quartier de Tourville, ce sont principalement les bâtiments qui abritaient les fouloirs, les pressoirs et le chai qui ont été étudiés par A. Kauffmann, révélant des constructions puissantes utilisant en abondance le béton et le mortier de tuileau pour étancher les divers bassins de foulage, et renfermant une grande quantité de *dolia*⁽³⁾ toujours enfouis dans le sol. Ces vestiges ont permis de reconstituer tout le dispositif de production du vin, du chemin d'accès des charrettes aux fouloirs, jusqu'aux pressoirs et aux *dolia* dans lesquels s'effectuait la vinification. Les bâtiments agricoles (appelés *pars rustica*) occupaient une grande aile au sud de la *villa* qui comprenait par ailleurs les constructions destinées au logement des ouvriers ou esclaves, ainsi que la résidence du propriétaire et maître des lieux (appelée *pars urbana*).

À Piolenc, au quartier de La Mornasse, ce sont les vestiges d'un pressoir qui ont été découverts suite au défrichage d'une petite éminence dominant la plaine au Nord d'Orange. Le puissant radier des bassins dans lesquels s'effectuait le foulage puis le pressage des raisins a ainsi pu être étudié, de même que le petit bassin aménagé en contrebas, dans lequel s'écoulait le jus de raisin. Des bâtiments agricoles et de la résidence associée, il ne restait que quelques rares témoignages, permettant tout au plus de confirmer qu'il s'agissait bel et bien d'une *villa*.

À Sainte-Cécile-les-Vignes enfin, au quartier du Peyron, c'est un grand atelier de production d'amphores qui a été mis au jour, sans que le ou les sites agricoles as-



sociés n'aient été plus amplement étudiés : il témoigne d'une importante production vinicole dans ce terroir et de sa commercialisation par voie fluviale compte tenu de la proximité du site avec le Rhône.

Ce sont malgré tout d'importants sites régionaux qui renseignent le mieux la production de vin du sud de la Gaule durant l'Antiquité romaine : dans le département du Var ont été identifiés de nombreux pressoirs à vin, tandis que dans la région nîmoise, d'importants et récents travaux d'aménagement de zones artisanales ont permis d'étudier sur de grandes surfaces tout à la fois les terrains plantés de vigne et les *villae* où l'on produisait le vin. Des liens ont ainsi pu être établis entre la capacité des cuves découvertes dans les chais et la surface des terres exploitées alentour, ouvrant la possibilité de calculer la rentabilité des terres viticoles.

De même, à Aspiran dans l'Hérault, la fouille d'un très vaste établissement antique a permis d'étudier toute



© SADV

▲ Négatif d'une cuve destinée à recueillir le jus de raisin aménagée dans le sol du cellier situé en rez-de-chaussée du château comtal de Vaison-la-Romaine.

une « chaîne de production » puisqu'on y a découvert tout à la fois des ateliers de potiers fabricant des *dolia* et des amphores, des fouloirs et des chais, le bâtiment où étaient logés les ouvriers et les esclaves, ainsi que la résidence du propriétaire et maître des lieux. La fouille d'ampleur de cette exploitation agricole antique a en outre permis d'étudier l'approvisionnement en eau des bâtiments par un aqueduc, les voies d'accès depuis le terroir cultivé vers l'établissement et de ce dernier vers les voies de commercialisation, ainsi que les zones funéraires en lien avec cette petite communauté.

Plus discrète archéologiquement aux époques médiévale et moderne (même si des vestiges ont récemment été découverts au château comtal de Vaison-la-Romaine), la production de vin demeure l'une des spécificités du terroir vauclusien jusqu'à nos jours. ■

Lexique

⁽¹⁾ **La carpologie** est l'étude des graines et des fruits retrouvés sur les sites archéologiques. Le carpologue qui étudie ces macrorestes végétaux peut en identifier les espèces et obtenir ainsi des informations sur l'environnement végétal du site, les pratiques agricoles et l'alimentation des populations anciennes.

⁽²⁾ **Une œnochoé** est un vase destiné à servir le vin.

⁽³⁾ **Les *dolia*** (pluriel de *dolium*) sont des vases d'une contenance de plusieurs centaines, voire milliers de litres qui servaient au stockage des denrées alimentaires aussi bien solides que liquides (huile, vin, céréales...).

DERNIÈRES NOUVELLES DE L'ANTIQUITÉ

Le Vaucluse que l'on connaît aujourd'hui a été largement façonné durant l'Antiquité. Il en a hérité ses voies de circulation, ses villes, son tissu agricole et un riche patrimoine. Derrière les théâtres grandioses où se tiennent toujours des spectacles, les ponts qui enjambent encore l'Ouvèze ou le Coulon et les ruines qu'admirent des touristes du monde entier, des générations d'archéologues se sont succédées pour faire progresser la connaissance de cette période majeure. Depuis le début des années 1980, les spécialistes du Service d'archéologie du Département de Vaucluse continuent d'en traquer les moindres traces et de revisiter l'histoire de la formidable expansion de ce territoire à l'époque romaine.



► Lampes à huile en céramique retrouvées sur le site de la nécropole de Fourches-Vieilles à Orange (1999).



© SADV

► Plaque de marbre retraçant le cursus honorum de Marcus Titius Lustricus Bruttianus, né à Vasio et qui deviendra commandant des armées de Judée et d'Arabie. Fragments retrouvés à Vaison-la-Romaine sur le site du forum, près du grand piédestal où trônait une statue qui le présentait en majesté sur un char tiré par deux chevaux.



Notre histoire commence loin du Vaucluse, dans les Carpates, entre la Tchéquie et la Roumanie actuelles. Depuis ce territoire montagneux et hostile, entre mer Adriatique et mer Noire, les Daces et leur roi Décébale résistent depuis plusieurs décennies à l'envahisseur romain lorsque Trajan, au terme de deux conflits armés en 101-102 puis 105-106 de notre ère, réussit à annexer ce territoire à l'Empire et créer une nouvelle province, la Dacie. C'est sans doute au terme de cette seconde campagne militaire et pour faits d'armes exemplaires que le futur consul Marcus Titius Lustricus Bruttianus,

un enfant du Vaucluse devenu commandant de légion, est décoré par l'empereur Trajan de deux couronnes dorées, de lances pures et de fanions argentés. Découvert à Vaison-la-Romaine au début des années 2010 par le Service d'archéologie du Département de Vaucluse, le grand piédestal qui accueillait sa statue donne d'emblée la dimension du personnage. Dans cette cité où il est né autour de 60 ap. J.-C., le haut dignitaire romain apparaissait alors en majesté sur un char tiré par deux chevaux trônant sur le forum. Il a fallu trois ans pour récolter la centaine de fragments de la

► Mosaique polychrome dite aux Centaures (I^{er}-II^e siècles) qui décorait une maison gallo-romaine, dont les vestiges sont situés rue Pontillac, à Orange (1994-1995).





© Ville de Vaison-la-Romaine - Julien Charles

plaque de marbre retraçant sa formidable ascension vers les hautes sphères du pouvoir romain. Héritier d'une famille fortunée de l'aristocratie gallo-romaine, Marcus Titius Lustricus Bruttianus est envoyé très jeune à Rome se frayer un chemin parmi l'élite. Il ne trahira pas les espoirs placés en lui. Exerçant le commandement militaire à la tête de légions de l'armée romaine, il obtient d'importantes fonctions en Grèce auprès de Domitien, de Trajan, puis d'Hadrien qui le nomme commandant des armées de Judée et d'Arabie où il aura à mater la révolte des juifs en 117-118.

Sans les campagnes de fouilles programmées conduites à Vaison-la-Romaine, ce personnage au destin hors du commun n'aurait jamais été tiré de l'oubli. D'Orange à Apt en passant par Cavailon, depuis quatre décennies, les archéologues du Département travaillent à reconstituer, pièce par pièce, la grande fresque de l'histoire antique du Vaucluse dont on a longtemps connu uniquement les bribes prestigieuses restées debout : les théâtres, les ponts, les arcs commémoratifs...







◀ *Au sud de Vasio (Vaison-la-Romaine), une rue très commerçante menait au forum, où l'on pouvait faire ses achats à l'abri du soleil.*



◀ *La rue commerçante de Vasio longeait de luxueuses domus, de plusieurs milliers de mètres carrés comme la Maison du Dauphin, découverte près du théâtre antique.*

À la fin du II^e siècle av. J.-C. déjà, une puissance agricole

Avant même l'arrivée des Romains à la fin du II^e siècle avant notre ère, le Vaucluse est un territoire déjà prospère. « *Il avait connu un fort développement économique et démographique au cours des siècles antérieurs grâce à ses liens avec Marseille, fondée par les colons grecs de Phocée. Les conditions géographiques et climatiques étaient très favorables à l'agriculture, il était agréable de s'y installer et facile d'y circuler* », expose Jean-Marc Mignon, l'un des archéologues du Département, spécialiste de la période. On y compte pas moins de six chefs-lieux de cités sur lesquels s'appuieront les Romains pour administrer, avec les élites gauloises en place, ce territoire stratégique au cœur de la Narbonnaise, vaste province romaine qui s'étend d'Ouest en Est des Pyrénées jusqu'aux Alpes et du Sud au Nord du littoral méditerranéen jusqu'au lac Léman et aux portes de Lyon. L'actuel Vaucluse est déjà un carrefour important, à la croisée de la *Via Domitia*, qui parcourt tout l'arc méditerranéen d'Est en Ouest en passant par Apt et Caumont, et de la *Via Agrippa* qui fera de la vallée du Rhône un axe majeur de l'Empire en reliant Lyon, la nouvelle capitale des Gaules, à Arles et à la Méditerranée *via Orange* et Avignon. À l'écart de ces deux routes principales, *Carpentorate* (Carpentras) tire quant à elle sa richesse de ses coteaux féconds à l'abri du Mont Ventoux. Privée des édifices monumentaux qui font la gloire de ses voisines - à l'exception d'un arc commémoratif toujours visible près de la cathédrale - cette dernière était avant tout une ville de marché avec une vaste place publique centrale où s'échangeaient les productions abondantes des environs.

Dès qu'ils prennent pied dans la région, les Romains s'attellent à structurer le territoire dans toutes ses dimensions. Fidèles à leur réputation de bâtisseurs pragmatiques, autant soucieux d'asseoir leur domination que de faire fructifier leur nouvelle possession, ils créent un maillage de voies secondaires, des ponts, des aqueducs, construisent des villes dotées de toutes les commodités au contact des anciennes agglomérations gauloises, n'hésitant pas à détourner des cours d'eau ou à sculpter les collines. Surtout, ils s'attellent à organiser un réseau de grandes exploitations agricoles.

Au début des années 2000, l'une d'elles a été mise au jour à Caumont, près de la Durance et de la voie Domitienne. D'autres encore ont été découvertes comme la villa des Bruns à Bedoin, la villa de Tourville à Saignon avec sa maison de maître, ses pressoirs à vin et son chai, ou encore la villa des Borrys à Mérimondol où ont été trouvés un four de potier et diverses installations. L'objectif est de bâtir une véritable puissance agricole, qui permette entre autres de supporter l'effort des armées conduites par Jules César durant la Guerre des Gaules (58 à 51 avant notre ère), puis d'exporter les surplus dans tout l'Empire. Leurs efforts se concentrent en particulier sur le vin, dont la consommation s'est beaucoup développée dans la vie quotidienne en Gaule et dont la production est ancrée de longue date dans le Vaucluse. En dehors de la côte méditerranéenne, des traces de viticulture, parmi les plus anciennes connues en France, ont été découvertes à Sorgues, sur le site du Mourre de Sève, où les premières cuvées remonteraient au V^e siècle avant J.-C., bien avant la conquête romaine. Poussés par la technicité romaine, les rendements explosent et le vin de la Narbonnaise se boit jusque dans les provinces éloignées d'Égypte ou de Grande-Bretagne.



© Marie-Françoise Dumont-Helusers

▲ Fouilles du forum de Vaison-la-Romaine.

Vaison-la-Romaine, terrain de prédilection des pionniers

Pendant toute la première moitié du XX^e siècle, un homme va, le premier, lever le voile sur cette longue histoire. Enseignant au séminaire d'Avignon, le chanoine Joseph Sautel est l'un de ces pionniers de l'archéologie à une époque où elle se pratique entre passionnés, hors de tout cadre institutionnel mais suivant une méthodologie déjà codifiée, notamment par les archéologues allemands. Auteur d'une thèse sur l'Antiquité à Vaison-la-Romaine, Sautel détient une solide connaissance du monde gallo-romain. Quant à l'argent, il va le trouver auprès d'un industriel alsacien, Maurice Burrus, féru d'histoire et amoureux de Vaison-la-Romaine, où Sautel avait déjà découvert les vestiges du théâtre antique et dont le pont romain affiche près de vingt siècles de service. Ce dernier va investir dans les travaux de l'ecclésiastique une grande partie de sa fortune.

Les fouilles se concentrent à l'extérieur de l'agglomération récente, sur les sites de Puymain et de La Villasse. Ils y découvrent des quartiers entiers témoignant de l'opulence de celle qu'on appelait alors *Vasio*, premier territoire du département à faire allégeance à l'envahisseur romain et reconnue de droit latin par Jules

César. Au sud de la ville, une rue bordée de boutiques menait au *forum*. Les habitants pouvaient y faire leurs achats à l'abri des intempéries et du soleil, le long d'une galerie dont les colonnes supportaient l'étage des bâtiments. On distingue encore au sol les grandes dalles calcaires de la chaussée où roulaient les chariots et, en bordure de la galerie couverte, les rainures où se fixaient les étales que l'on retirait le soir pour occulter les commerces avec un volet de bois. Cette rue emblématique longeait de luxueuses *domus* de plusieurs milliers de mètres carrés dont on peut encore admirer les vestiges des appartements, bassins, jardins et dépendances. Elles abritaient des familles importantes de l'aristocratie gallo-romaine, sur lesquelles l'envahisseur s'appuyait pour administrer la province, et ont pris les noms des « trésors » qu'on y a trouvés : la maison du Buste en Argent, celles du Dauphin ou de l'Apollon Lauré ou encore, près du théâtre antique, celle dite de la Tonnelle où une salle à manger d'été était aménagée dans le grand jardin.

Travailleur acharné, le chanoine Sautel fera d'autres découvertes majeures. À Orange, lors de la construc-

tion des coffres de la Société marseillaise de crédit, il met au jour un ensemble de plaques de marbre fragmentées, mais miraculeusement réchappées du four à chaux auquel elles étaient destinées, sur lesquelles était gravé un plan cadastral de la moyenne vallée du Rhône, découpé en carrés réguliers de 710 mètres de côté (centuries) organisés suivant deux axes Nord-Sud et Est-Ouest (*cardo* et *decumanus*). Ce document fiscal servait notamment à organiser la collecte de l'impôt, supervisée par les gouverneurs nommés par Rome, et atteste du rôle administratif de premier rang de la cité de droit romain d'Orange. Dans les années 1930 à Apt, Joseph Sautel sera là encore le premier à identifier les restes de la prestigieuse *Apta Julia* (Apt) à la suite de la destruction du marché couvert de la place Jean-Jaurès.

Passe la Seconde Guerre mondiale et, après les horreurs, une nouvelle ère de prospérité s'ouvre. La reconstruction, les Trente glorieuses, le progrès triomphant... On

Après-guerre, partout en France, des vestiges disparaissent à jamais sous les coups de boutoir de la modernité.

ne pense plus qu'à assainir les centres anciens insalubres, aménager, percer et faire place à l'automobile qui investit massivement les villes. Partout en France, des vestiges disparaissent à jamais sous les coups de boutoir de la modernité. C'est le cas à Avignon lors de la réhabilitation du quartier de la Balance mais surtout, avec le chantier du parking du Palais des papes dans les années soixante-dix dont les destructions émeuvent l'opinion. « *Ils ont tout détruit sur 15 mètres de profondeur. Les niveaux antiques (grec et romain), gaulois et néolithiques, tout est parti à la décharge* », s'indigne encore Patrick de Michèle, spécialiste de l'Antiquité au service d'archéologie du Département, créé pour parer à de nouveaux désastres tandis que s'impose, au niveau national, le principe de l'archéologie de sauvetage. Sa mission : mener des fouilles en amont des projets d'aménagement programmés dans les secteurs susceptibles de receler des vestiges et, ainsi, compléter la connaissance des temps reculés.

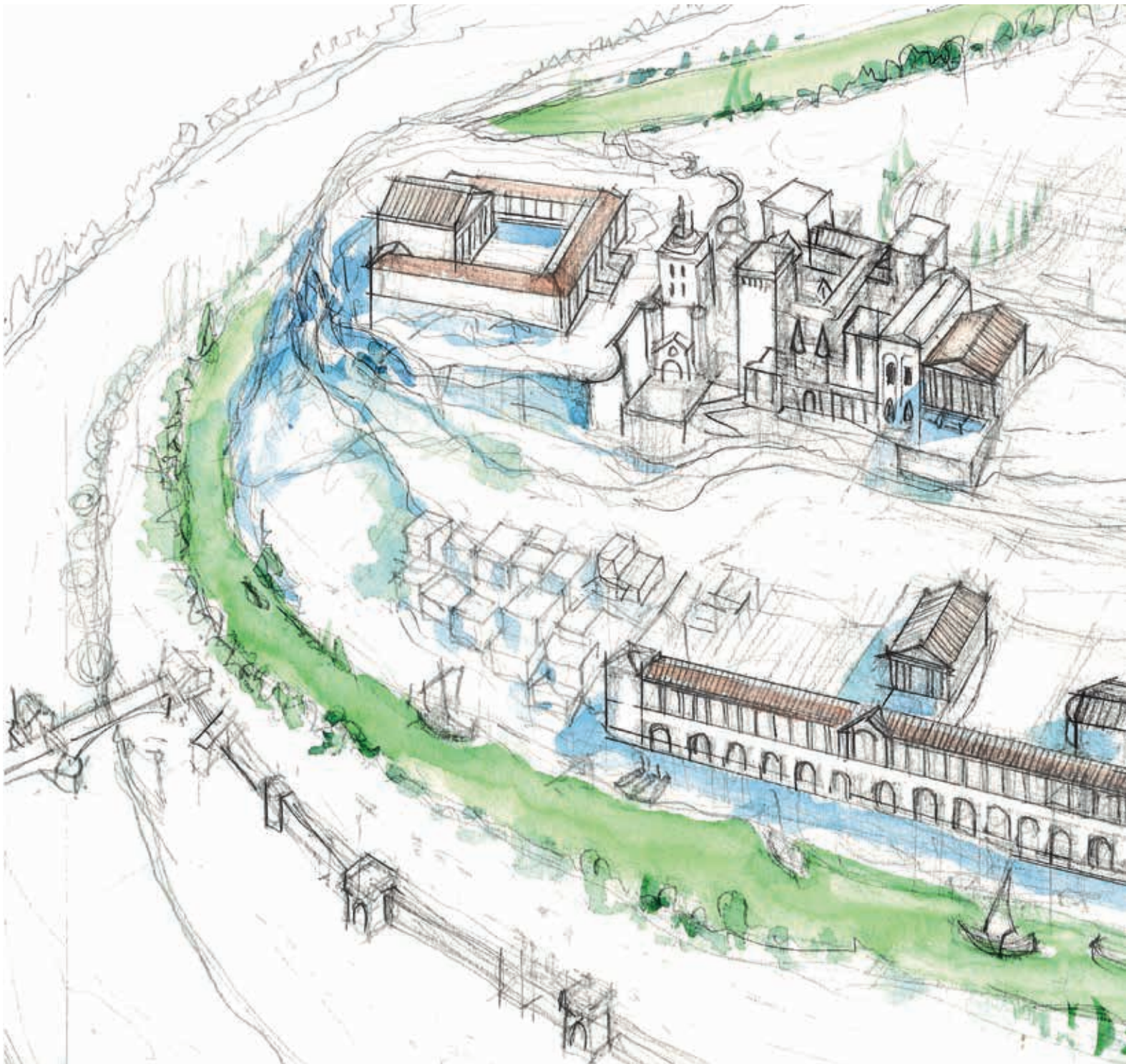
▼ *Évocation d'une villa gallo-romaine. Illustration : Dominique Rousseau*







▲ Restitution du théâtre antique d'Orange (Arausio) au I^{er} siècle.



L'Empire romain transforme Avignon

Comme toutes les grandes ères historiques, l'Antiquité est traversée de courants puissants, de périodes d'essor, de crises et de rebonds. Les villes qui maillaient alors le Vaucluse n'émergent pas au même moment et connaissent des fortunes différentes. Comme Vaison-la-Romaine (*Vasio*), capitale de la fédération des Voconces, Avignon (*Avenio*) et Cavaillon (*Cabellio*) sont déjà des agglomérations cavares structurées quand surgit l'envahisseur romain. Elles acquièrent une grande importance dès le 1^{er} siècle avant notre ère alors que les cités nouvelles d'Apt (*Apta Julia*) et Orange (*Arausio*) connaissent leur âge d'or au siècle suivant. « *Les Romains vont*

s'appuyer sur ce réseau d'agglomérations préexistantes qui, bien qu'ayant beaucoup d'échanges entre elles, restaient globalement indépendantes », note Jean-Marc Mignon. Pour l'archéologue, il est frappant de remarquer que les distances qui les séparent correspondent à des étapes régulières de 25 à 28 km, soit « *ce que peut parcourir un attelage ou une caravane de mulets en une journée, permettant ainsi de sécuriser les hommes et leurs marchandises le long de leur route* ».

Avignon et Cavaillon avaient depuis longtemps forgé leur prospérité en commerçant avec le monde méditerranéen grâce aux accords passés avec les



© Jean-Marie Gassend (IRAA / CNRS) et Patrick de Michèle (SADV)

◀ *Vue d'Avignon (Avenio) à l'époque gallo-romaine, superposée avec les monuments construits ultérieurement.*

Restée longtemps perchée sur son rocher, la future cité des papes va se développer en plaine jusqu'aux bords du Rhône sous l'impulsion des Romains arrivés dès 120 avant notre ère.

colons de Phocée, implantés à *Massalia* qui deviendra Marseille. Les riches marchands y maîtrisent le grec et ces villes, privilège insigne, sont autorisées à battre monnaie. Restée longtemps perchée sur son rocher, la future cité des papes va se développer en plaine jusqu'aux bords du Rhône sous l'impulsion des Romains arrivés dès 120 avant notre ère. Le centre monumental se situe sous l'actuelle place de l'Horloge et des restes de voirie et d'arcades ont été identifiés dans le secteur de la rue Saint-Agricol. C'est aussi là, entre les rues Racine et Petite Fusterie (dans les locaux de la mairie annexe), qu'on a découvert pour la première fois un pan du *forum*.

Les dimensions spectaculaires que l'on prête à ce cœur battant de la cité, avec sa curie, où l'on rendait la justice, son sanctuaire dédié au culte de l'Empereur et son esplanade ornée de statues célébrant les édiles locaux et le pouvoir impérial, laissent entendre qu'Avignon fut elle-même une ville gallo-romaine importante à l'image de ses consœurs vaclusiennes. L'une des hypothèses avancées par les spécialistes est que la ville, douze siècles avant le pont Saint-Bénézet, était déjà un point clé de franchissement du Rhône comme en témoignent quelques vestiges d'un pont antique visibles à la base du pont médiéval.

Bien implantée à un passage de la Durance navigable et protégée par sa colline, Cavaillon est, quant à elle, restée longtemps attachée aux Marseillais ainsi qu'en témoignent les inscriptions gallo-grecques (une écriture qui transcrit la langue gauloise dans l'alphabet grec) qui y ont été découvertes. Son développement se renforce

considérablement lorsque l'ancienne voie gauloise qui parcourait la ville basse est modernisée par le général Domitius, et dès lors nommée *Via Domitia* (dès 122 av. J.-C.). La *Via Domitia*, une des plus anciennes voies romaines de Gaule, se confondait en partie avec la voie héracléenne qui, bien avant la fondation de Marseille, passait pour être le chemin emprunté par Héraclès lorsqu'il ramena d'Espagne les « bœufs de Géryon ». Sous la volonté de l'occupant romain, elle devient la voie Domitienne (fin II^e siècle av. J.-C.), du nom du général romain *Cneus Domitius Ahenobarbus* qui, comme plus tard Pompée le Grand, participe à son entretien et à sa réfection. On peut toujours admirer les restes d'un bel arc commémoratif richement décoré de sculptures, transférés sur la place du Clos au XIX^e siècle. À l'exception des vestiges d'un arc d'entrée du *forum* trouvés sur l'avenue Gabriel-Péri, on connaît cependant encore

mal l'organisation de la ville. Comme pour beaucoup de colonies de Narbonnaise, la cité de *Cabellio* sera en partie détruite à la fin du II^e siècle ap. J.-C., conséquence de la guerre civile ayant opposé Septime Sévère au gouverneur Claudio Albinus. Découvert en 2010, le trésor monétaire de l'hôtel d'Agar, composé de 303 deniers d'argent, pourrait avoir été enfoui durant cette période agitée. Si, à Vaison-la-Romaine, les thermes sont alimentés par la résurgence du Groseau, Cavaillon reçoit pour sa part l'eau de la Sorgue, captée à Fontaine même et conduite jusqu'au centre-ville grâce à un aqueduc dont une portion souterraine, sous le lit du Calavon, a été anciennement repérée.

Pour l'envahisseur, ces ouvrages ont moins vocation à alimenter en eau la population qu'à faire l'étalage de sa capacité à maîtriser cet élément. Divinisées comme la plupart des sites naturels, les sources font l'objet d'un culte ainsi qu'en attestent les 1600 pièces d'or, d'argent et de bronze retrouvées dans le siphon de Fontaine-de-Vaucluse où elles étaient jetées en offrande. « *L'eau participe à la mise en scène du pouvoir par les Romains.*



Les aqueducs l'acheminent jusqu'au centre des villes suivant un écoulement gravitaire lui conférant la pression nécessaire pour alimenter les fontaines et les bassins », expose Jean-Marc Mignon. Mais le développement de Cavaillon s'interrompt ensuite. Réticente à la romanisation, la riche cité marchande sera délaissée par l'Empire qui va donner toute la mesure de sa magnificence aux deux cités nouvelles voulues par Rome : Apt et Orange.

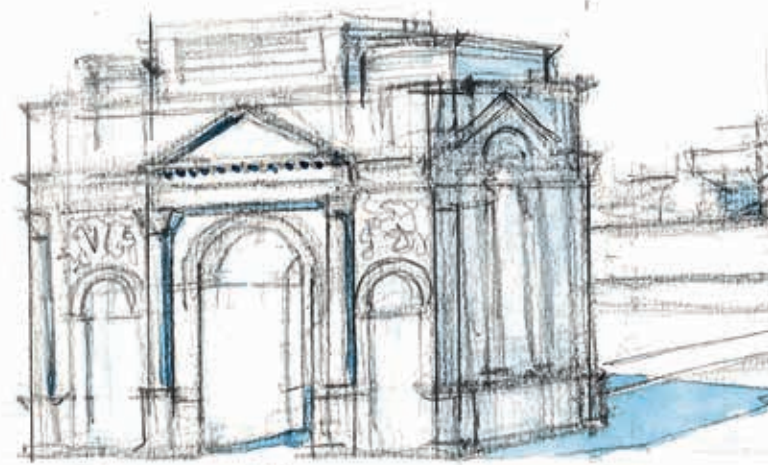
Succédant à Jules César, quelques temps après son assassinat en 44 avant notre ère, Auguste (qui règne de 27 avant notre ère à 14 de notre ère) engage une politique d'urbanisation spectaculaire des provinces gauloises (Narbonnaise, Lyonnaise, Belgique et Aquitaine). Des moyens colossaux sont déployés pour les couvrir d'édifices monumentaux glorifiant l'Empire et l'Empereur, quitte à remodeler au besoin les éléments naturels. Pour Orange, fondée aux environs de 30 av. J.-C., on détourne une partie d'un cours d'eau afin de déployer la cité au pied de la colline Saint-Eutrope, rabotée au passage pour y encastrer le théâtre et le sanctuaire du *forum*. Les recherches archéologiques y occuperont à elles seules les 15 premières années d'existence du Service départemental, tenu de suivre le rythme de la municipalité qui multiplie alors les grands projets urbains. « Au début, il y avait peu de moyens, se remémore Jean-Marc Mignon, l'argent débloqué en fin d'année nous imposait de fouiller au pire moment. J'ai connu quatre mois de campagne de fouilles à gérer la pluie, la neige et parfois le gel. On avait peu de temps pour exploiter scientifiquement nos découvertes, c'était vraiment une archéologie de sauvetage. » L'urgence commande et si l'on parvient à suivre le rythme effréné, c'est grâce aux bras des bénévoles ou des ouvriers sans qualification embauchés en renfort. Compagne de route du Service d'archéologie depuis 35 ans, Romaine Iscariot (décédée en 2021), enseignante de L'Isle-sur-la-Sorgue, conservait un souvenir pittoresque de ces

premières campagnes : « Lors du creusement du parking du cours Pourtoles, il pleuvait sans cesse. La Meyne gonflait et le chantier était gorgé d'eau. On sortait de là couverts de boue mais c'était très fraternel entre les fouilleurs. On était logé à l'ancienne gendarmerie, on mangeait ensemble sous les platanes, on dormait comme on pouvait, ça avait un certain charme. »

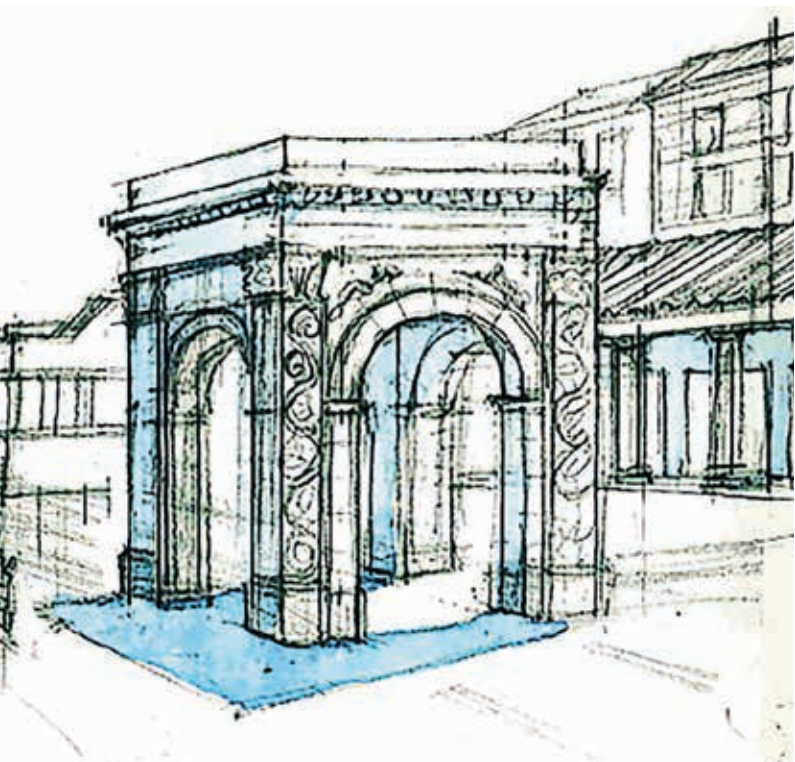
À l'autre extrémité du département, les colons engagent des travaux de terrassement titanesques pour la fondation d'*Apta Julia* (Apt).

Des milliers de mètres carrés sont alors fouillés, dessinant les contours de l'ancienne cité. Ceinte de 3,5 km de fortifications, davantage conçues pour impressionner que pour protéger, *Arausio* (le nom antique d'Orange évoquant les vétérans de la seconde légion gallique auxquels furent distribués les lots de la colonie) est

traversée par deux grandes rues perpendiculaires et se compose d'îlots de constructions à l'architecture soignée. Un aqueduc alimente une série de 12 fontaines au cœur du majestueux *forum* qui se développe à l'ouest du théâtre dont le flanc oriental est bordé d'un quar-



© Jean-Marie Gassend (IRAA/CNRS) et Patrick de Michèle (SADV)



© Jean-Marie Gassend (IRAA/CNRS) et Patrick de Michèle (SADV)

◀ *Vue de Cavaillon (Cabellio) à l'époque gallo-romaine, superposée avec les monuments construits ultérieurement.*

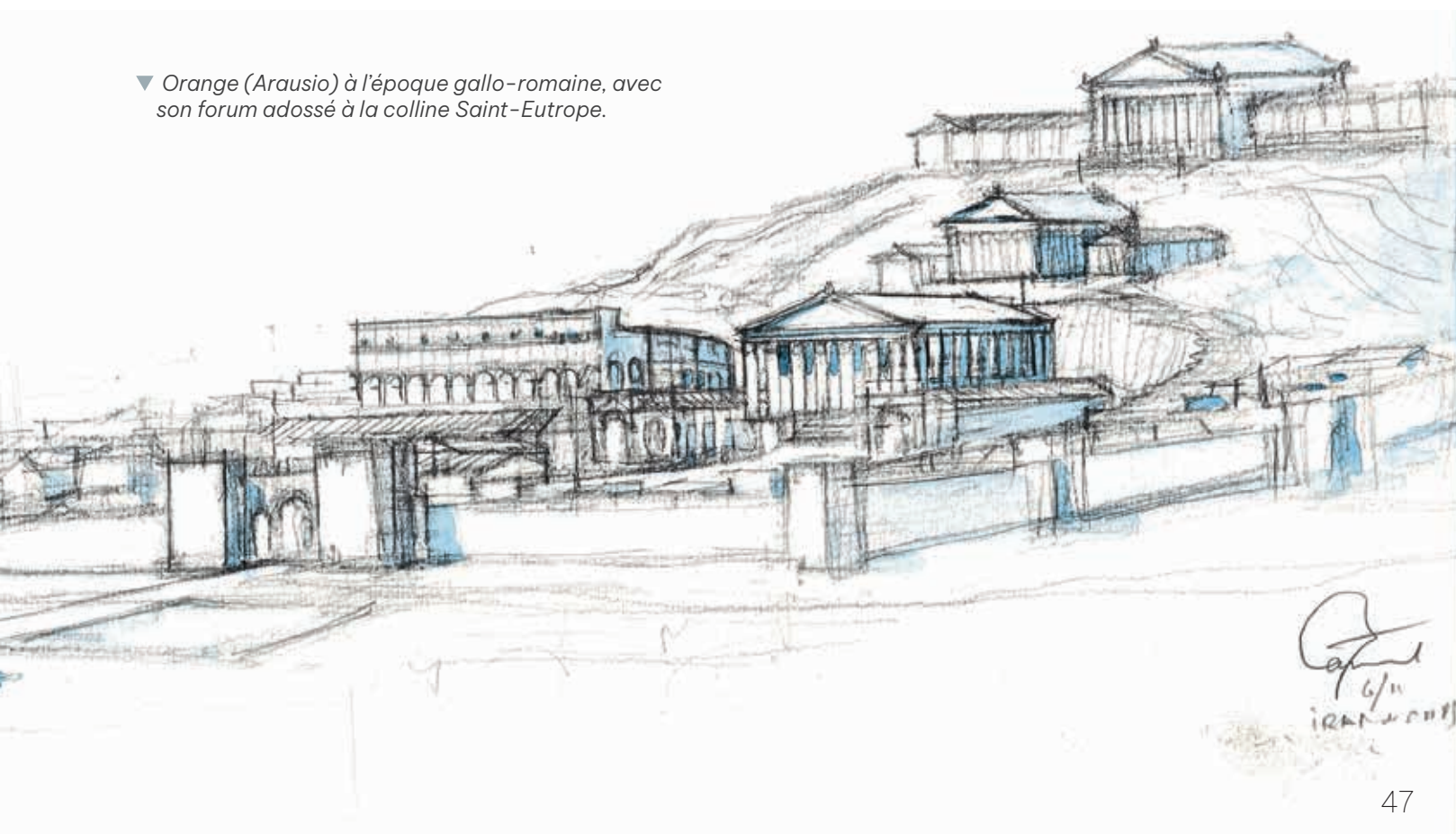
tier résidentiel où l'on a exhumé les vestiges de plus de 25 maisons avec leur décor, fresques et mosaïques, et de très nombreux objets domestiques, lors de fouilles conduites sous le cours Pourtoules et dans le quartier de l'Hôpital. À l'ouest de la ville, un amphithéâtre accueillait combats de gladiateurs et chasses à proximité d'une riche résidence construite hors les murs, au quartier actuel de La Brunette.

C'est plus au Nord, dans le prolongement de l'Arc, que les Orangeois du 1^{er} siècle rendent hommage à leurs défunts dans des mausolées construits de part et d'autre de la *Via Agrippa*. Ils y déposent des lampes à huile pour les éclairer dans l'au-delà, des offrandes alimentaires dans des assiettes en céramique ainsi que des parfums

et huiles dans de petits vases balsamiques. Dans cette nécropole fouillée dès 1998 sous l'actuel quartier de Fourches-Vieilles, un masque acrotère d'Hercule coiffé de la dépouille du lion de Némée, sculpté dans un bloc de pierre, est arraché à la terre lors d'une nouvelle campagne de fouilles en février 2019. D'une réalisation remarquable, il devait orner la partie supérieure d'un mausolée. Pommettes saillantes, paupières épaisses, sourcils marqués et bouche grande ouverte, le visage saisissant semble pousser un cri.

À l'autre extrémité du département, les colons engageant des travaux de terrassement titanesques pour la fondation d'*Apta Julia* (Apt). Jules César lui-même l'avait voulue comme un verrou stratégique le long de la voie Domitienne, dans un étroit défilé au débouché des Alpes surplombant la vallée. « *Les architectes romains s'appuient sur une petite assiette géologique pour créer un endiguement impressionnant qu'ils vont remplir pendant des années et niveler afin de disposer d'une vaste esplanade pour ériger le centre monumental* », note Patrick de Michèle qui durant ces 20 dernières années a exploré régulièrement les sous-sols de la ville moderne. De cave en cave, l'archéologue creuse, recoupe, cherche les symétries et les alignements pour recomposer le plan de la ville antique « *comme un puzzle à l'envers dont on analyse les pièces connues pour essayer de déduire ce qui se trouve ailleurs* ». Il finit par situer l'emprise exacte du théâtre, en particulier de la scène, et définit les modalités de sa construction. L'édifice de spectacle est fondé sur une large platée en béton de chaux, d'un diamètre d'environ 90 m, pouvant accueillir entre 5 000 et 6 000 spectateurs. En août 2005, sa progression souterraine le long de l'ancienne galerie du

▼ *Orange (Arausio) à l'époque gallo-romaine, avec son forum adossé à la colline Saint-Eutrope.*



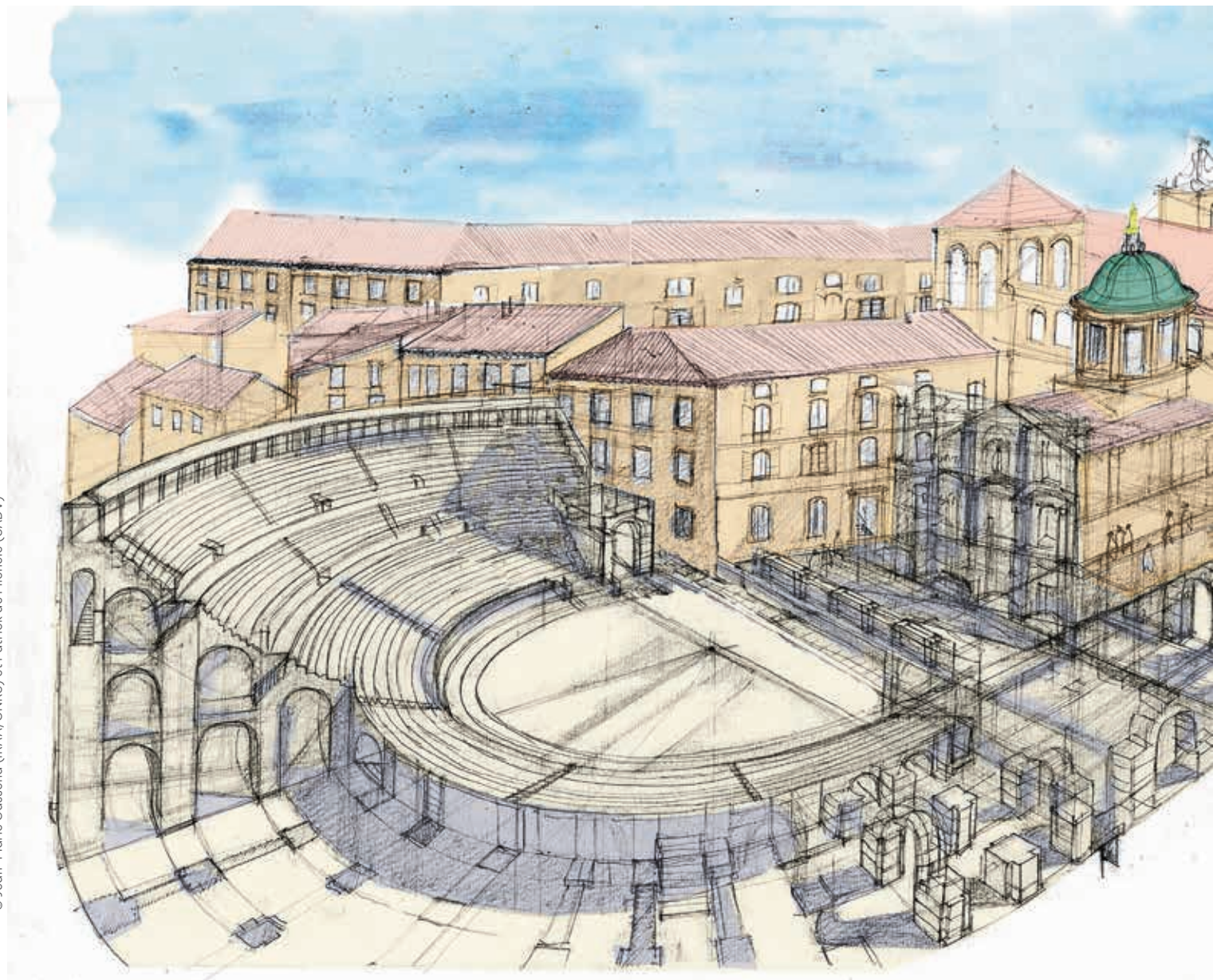
Cat
6/11
IRAA/CNRS

rideau de scène bute sur une paroi. L'obstacle semble infranchissable jusqu'à cet après-midi où sa fille, descendue chercher une lampe qu'il avait oubliée, ressent un courant d'air. « J'y vais à mon tour et je découvre une fissure. La paroi n'était en fait qu'un comblement de terre qui avait fini par sécher. Je donne un coup d'épaule et il cède. J'avance à tâtons et là, j'aperçois une statue de Dionysos. Il gisait au sol, on aurait dit qu'il m'attendait. » C'est une de ces découvertes majeures comme les carrières d'archéologues en comptent peu. Quelques mètres plus loin apparaît un personnage féminin en drapé, vraisemblablement une prêtresse chargée du culte impérial, enchâssée comme une vulgaire poutre en travers de la galerie. Le lendemain, dans le même boyau, Patrick de Michèle dé-

La religion du Dieu unique fait de l'ombre aux divinités païennes et, très tôt, des églises apparaissent à Avignon, Vaison-la-Romaine et Apt.

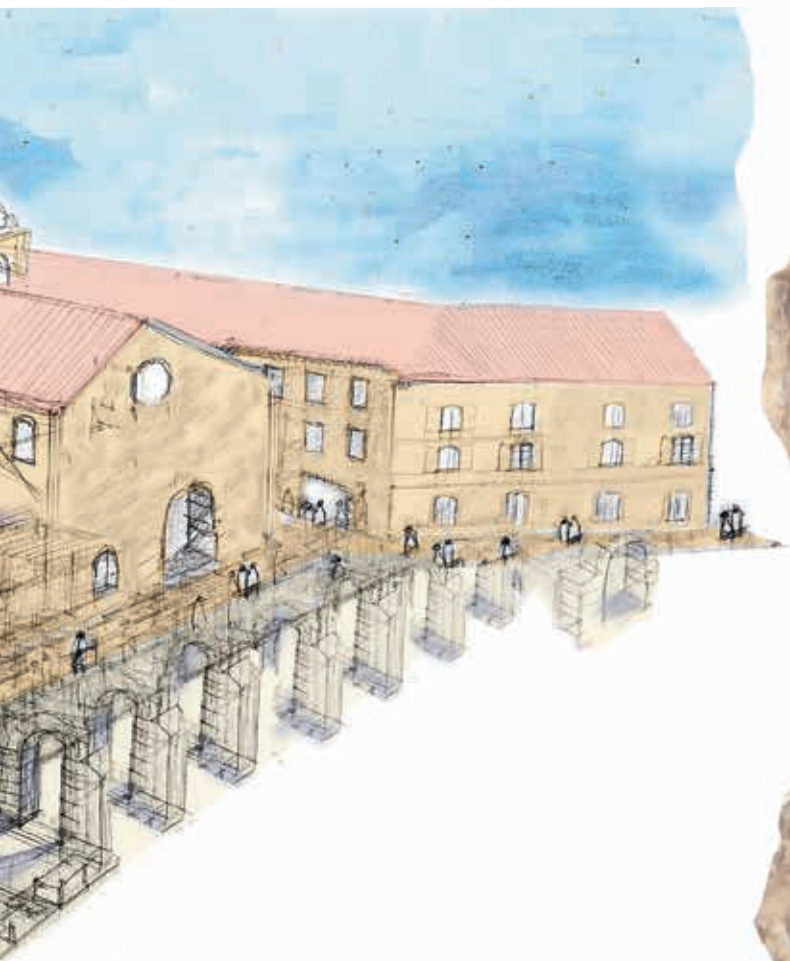
terre la troisième statue, un buste du dieu Pan en marbre, calé le long du mur de la fosse. « À ce moment-là, on ressent une émotion puissante, décrit-il, et en même temps, on mesure que c'est un travail considérable qui nous attend pour étudier et analyser sa découverte avec la plus grande précision possible ». Dionysos, la prêtresse, le dieu Pan, ce trio exceptionnel ornait jadis la scène du grand théâtre.

Comme *Vasio* (Vaison-la-Romaine) et *Avenio* (Avignon), *Apta Julia* sera honorée d'une visite de l'empereur Hadrien, en 121/122, alors qu'il fait route depuis Rome vers le nord de l'Angleterre. Il va y lancer la construction de l'immense mur qui porte son nom et doit protéger la frontière septentrionale de l'Empire des incursions des



Pictes d'Écosse. Au cours d'une partie de chasse dans les environs, son cheval meurt. L'empereur, c'était son habitude, fera pour sa fière monture bâtir un mausolée, et on chantera ses louanges sur une plaque de marbre retrouvée dans le quartier des Tourrettes. Mais dès le III^e siècle de notre ère, l'Empire romain décline, l'insécurité s'installe et les villes se dépeuplent. La religion du Dieu unique commence à faire de l'ombre aux divinités païennes et, très tôt, des églises apparaissent à Avignon, Vaison-la-Romaine et Apt. En 2016, les restes d'un édifice superbement construit et de ses dépendances, observés sur une vingtaine de mètres, sont dégagés sous la place Carnot d'Apt. Érigé aux alentours de 290 sur la scène de l'ancien théâtre, ce lieu de culte paléochrétien atteste de la présence précoce de communautés chrétiennes dans la région, plus de 20 ans avant la reconnaissance de la nouvelle religion par Constantin, en 313. Cette émergence annonce la fin de l'Antiquité et l'entrée dans le haut Moyen Âge, longue période de gestation d'une nouvelle forme de société.

▼ *Représentation du dieu Pan (1^{er} siècle av. J.-C.) ornant le théâtre antique d'Apt, aujourd'hui enfoui sous la ville moderne.*



◀ *Vue d'Apt (Apta Julia) resituant le théâtre antique, presque entièrement disparu, par rapport à la cathédrale Sainte-Anne.*



Encore tant à découvrir...

Les quelques siècles que recouvre l'Antiquité ont tracé les linéaments du Vaucluse contemporain. Ces quatre décennies d'exploration du Service d'archéologie du Département de Vaucluse ont fait avancer à grands pas la connaissance de cette ère qui a vu le territoire sortir de la période gauloise, développer son agriculture, aménager ses cités et ses voies de communication. Mais il reste tant encore à découvrir.

« Nous intervenons lorsqu'il y a des menaces de destruction, précise Émilie Fencke, la cheffe du Service d'archéologie, ce sont les projets d'aménagement contemporains qui nous livrent les terrains où l'on peut faire des découvertes, on a rarement le luxe de choisir ». Ce qui explique pourquoi Carpentras, où peu de grands travaux ont été menés dans le centre ancien, demeure la ville dont l'histoire est la plus mystérieuse. De même, l'organisation du monde rural reste à explorer. « On connaît quelques grands domaines mais on ne sait pas grand-chose des petites exploitations, ni leurs formes, ni leur maillage, ni leur organisation, reconnaît Émilie Fencke. Cela tient en partie au fait que la vigne, depuis cette époque, prend une place prépondérante, or c'est une culture qui se développe sur le temps long et évolue peu. Les occasions d'aller fouiller sont rares. Ce sont des creux qui nous laissent un gros potentiel d'étude. »

Les techniques, heureusement, progressent. Pour mener leurs travaux, les archéologues du Département ont désormais recours au scanner 3D qui modélise en un temps record les volumes complexes et reconstitue les ensembles avec une précision inégalée (cf. p.113-115). Mais l'allié numérique ne supplantera jamais l'œil et la main de l'archéologue, équipé de son crayon et de sa truelle. Pour faire parler ce passé gisant sous nos pieds, on ne se passera pas de gratter. « L'archéologie, c'est une affaire entre la terre et soi. Racler le sol pendant des jours, même pour ne trouver qu'un simple débris de poterie, c'est une intense méditation, résumait Romaine Iscarriot (décédée en 2021), la fouilleuse bénévole. Il y a quelque chose de profondément bouleversant à toucher des objets que d'autres hommes, passés là il y a des milliers d'années, ont tenu entre leurs mains. C'est un rapport profond à l'humanité ». C'est aussi le lien avec la terre reçue en héritage que l'avènement de l'archéologie départementale a permis de renouer en menant ce travail de fouille, patient et minutieux, année après année. Désormais, écrire cette histoire n'appartient plus seulement à des spécialistes lointains. « C'est une autre forme qu'a prise la décentralisation culturelle, conclut Émilie Fencke, à l'image de ce que nous réalisons ici en Vaucluse ; désormais, ce sont les territoires eux-mêmes qui prennent en main la compréhension de leur propre évolution ». ■

▼ Entrée de la Maison au Buste en Argent, site de La Villasse à Vaison-la-Romaine.



Comprendre

Le masque acrotère d'Hercule d'Orange

Découvert lors d'un diagnostic d'archéologie préventive réalisé en février 2019 à Orange, dans le quartier de Fourches-Vieilles, et étudié par Vassiliki Gaggadis-Robin, cet objet exceptionnel, d'exécution très soignée, est remarquable par l'expression du personnage représenté.

Sur le visage ovale sans socle, la partie nue est marquée par des pommettes saillantes et des volumes doux autour de la bouche. Les yeux grands ouverts creusés d'un trou de forêt sont soulignés par des paupières ourlées et épaisses, ainsi que par des sourcils très marqués en forme de demi-cercle.

La coiffure est constituée par deux rangées de boucles en accroche-cœur surmontant le front large et marqué par deux rides et par deux rangées de trois anglaises séparées par des sillons assez profonds, sculptées de part et d'autre du visage. Une barbe et une moustache épaisses couvrent la partie basse du visage. La bouche grande ouverte semble pousser un cri. Le haut de la coiffure est brisé, mais un détail conservé de son couvre-chef sert à identifier le personnage. Sur sa tempe droite, on distingue une grosse canine et trois molaires, ce qui reste de la dentition d'un lion, plus exactement d'une peau de lion. Il s'agit donc d'Hercule coiffé de la léonté, peau de lion qu'il s'appropriâ lors du premier de ses travaux, son combat contre le lion de Némée.

Hercule se trouve fréquemment représenté sur les monuments funéraires en Gaule : le fait qu'il ait vaincu



▲ Masque acrotère d'Hercule.

plusieurs fois la mort renforçait l'espoir d'immortalité des défunts dont il gardait les tombeaux. Ce masque appartient à une série d'acrotères découvertes en 1999 sur les parcelles voisines appartenant également à la nécropole de Fourches-Vieilles. Ces objets ornaient probablement la partie haute de monuments funéraires appelés mausolées ; ils pouvaient être simplement posés sur le monument ou scellés à ce dernier, comme le suggère la présence d'une mortaise sur la face arrière de cet exemplaire. Cet objet remarquable est aujourd'hui exposé au Musée d'art et d'histoire d'Orange.

UNE DIVINE STATUE

Découverte en février 2021 lors d'un diagnostic d'archéologie préventive mené au nord de Vaison-la-Romaine par le Département, une statue romaine, probablement de la déesse Junon, s'est refait une beauté dans un atelier spécialisé pendant plusieurs mois où elle a été restaurée avec soin.



Anaïs Roumégous, archéologue au Conseil départemental de Vaucluse, n'est pas prête d'oublier ce matin de février 2021 à Vaison-la-Romaine. Avec son équipe, elle procède à un diagnostic archéologique, chemin de Mirabel, au nord-est du théâtre antique, où des habitations privées doivent être réalisées. Sur la parcelle légèrement en hauteur, le tractopelle est en action pour procéder aux investigations archéologiques d'usage avant la délivrance d'un permis de construire. Dès la première tranchée, l'archéologue aperçoit sous la terre remuée des ondulations d'apparence blanches. « *Je me suis vite rendue compte que ce n'était pas de la roche. Seulement une vingtaine de centimètres de ces ondulations étaient visibles, il a donc fallu élargir la tranchée pour se rendre compte qu'il s'agissait bel et bien d'une statue et qu'elle mesurait près d'1,40 m de long ! Une incroyable découverte* », en frissonne encore Anaïs Roumégous. La statue en calcaire coquillier représente un personnage féminin. Elle est très bien conservée et n'a que peu de cassures mais les bras, la tête et les pieds sont manquants, tandis que la poitrine est « bûchée », ce qui témoigne d'un probable arrachement volontaire.

La mode romaine, témoin du passé

La sculpture est vêtue d'une tunique-chiton plissée et boutonnée par cinq boutons sur les manches. Par-dessus, une *stola*, vêtement traditionnel des femmes mariées de la Rome antique avec bretelle, forme des plis en V emboîtés à l'encolure et moule la poitrine. Retenue par un cordon à nœud à la taille, elle dessine une série de plis anguleux et désordonnés. Un lourd manteau (*palla*) chevauche l'épaule gauche, traverse le dos en oblique et remonte de la hanche droite sur l'avant-bras gauche pour former une cascade de plis le long du dos, de la jambe et du côté gauche. La disposition du manteau sur les épaules et la présence de courtes mèches ondulées sur l'arrière du cou indiquent que la femme avait la tête découverte. Tout comme ses vêtements, la posture de cette femme est une mine d'informations pour Aurora Taiuti, spécialiste de la statuaire antique chargée de l'étude. La statue se tient debout de face, en appui sur la jambe gauche, la jambe droite légèrement pliée, écartée sur le côté. Son bras droit pend le long du corps, tandis que le bras gauche, qui est manquant, devait être levé, comme l'indique assurément la position de l'épaule.



▼ Vue de détail des mèches de cheveux à l'arrière du cou.



◀ Statue en cours de dégagement lors de sa découverte en février 2021.



◀ *Vue de détail de la tunique-chiton plissée et boutonnée sur le bras droit.*

Vénus, Cérès ou bien Junon ?

Ce modèle du drapé à tunique ceinturée est souvent utilisé pour les statues féminines, idéales et iconiques, à partir de la deuxième moitié du I^{er} siècle et au cours du II^e siècle de notre ère. L'originalité de l'exemplaire de Vaison-la-Romaine réside dans la position surélevée du bras gauche de la statue, qui laisse penser au port d'un attribut dans la main, ce qui est répandu dans la représentation des divinités féminines. Le mouvement des mèches de cheveux et leur disposition sur les épaules sont aussi des indices précieux. « *Contrairement aux matrones romaines de bonnes familles qui avaient les cheveux attachés, on aperçoit quelques mèches sur la nuque à ras de la cassure. Ses cheveux détachés indiquent donc que c'est une divinité ou une déesse* ». Cette statue présente de nombreuses similitudes avec l'iconographie de certaines divinités féminines, telles que Vénus, Cérès, ou bien Junon, déesse matronale par excellence puisque, épouse de Jupiter, elle est à l'origine d'une dynastie divine. Particulièrement populaire en Gaule, elle est souvent représentée avec un chiton noué à la taille, le bras gauche levé et tenant un sceptre.

© Atelier Bouvier - Christine Goubert

▼ *Statue en cours de déchargement lors de son arrivée à l'atelier de restauration Bouvier (Les Angles).*



© Atelier Bouvier - Christine Goubert

Une découverte capitale pour Vaison-la-Romaine

La présence de la *stola* constitue un repère chronologique très précis si l'on considère que cet attribut n'est plus représenté après l'époque julio-claudienne (entre -27 et 68 ap. J.-C.). « Cette statue date de la fin du premier siècle, en pleine période de développement de l'Empire romain et de pleine prospérité pour Vaison-la-Romaine. La statue reposait à plat sur un amas d'objets culturels variés et bien conservés. C'est de toute évidence le nettoyage d'un sanctuaire ou le rite d'un abandon de culte », précise Anaïs Roumégous. Parmi les vestiges retrouvés figurent un autel miniature, quatre autels votifs, des petites lampes, céramiques et autres pièces de monnaies. « On a aussi retrouvé un foyer d'offrandes carbonisées que l'on a fait analyser. Il y avait des restes de végétaux, grenades, raisins, figues et une pâte alimentaire, du pain ou de la galette. Il s'agit d'un rite de désacralisation. Nous sommes donc aux environs d'un temple ou d'un sanctuaire, dans un lieu où cette statue aurait été mise au rebut pour une raison que l'on ignore ». Autant dire que la découverte de la statue est exceptionnelle à plus d'un titre. « À l'échelle de l'histoire de Vaison-la-Romaine, cela nous amène de nouveaux éléments car jusqu'ici nous ne savions pas où se terminait exactement la ville au Nord ». Cette découverte permettrait donc de délimiter la fin de l'agglomération antique. « On estime qu'à Vaison-la-Romaine, on ne connaîtrait seulement qu'un quart de la surface de la ville antique. On a envie d'en savoir toujours plus ! », conclut Anaïs Roumégous. ■

▼ Lot de lampes à huile miniatures.



© SADV - Anaïs Roumégous et Giulia Ciucci

Une statue nettoyée et consolidée

D'une hauteur de 137 cm, large de 64 cm et pesant 223 kg, la statue a été retrouvée dans un état considéré comme « excellent » par le Service départemental d'archéologie. Elle a tout de même nécessité une restauration poussée, notamment en raison de l'état général de la pierre qui présentait des fissures. Pour éviter que les morceaux ne se décollent, elle a été confiée à l'atelier Jean-Loup Bouvier aux Angles, tout près d'Avignon. Réalisé de fin mars à fin novembre 2021, le travail de restauration a permis le nettoyage à l'eau déminéralisée et à la spatule en bois de la couche de sédiment sableux, très compacte, dont était recouverte la statue. À l'issue de ce dépoussiérage, de nombreux fragments se décollaient. Pour garantir une bonne conservation et l'intégrité de l'œuvre, il a donc été décidé de procéder à sa consolidation et au recollage des fragments. Conservée au dépôt archéologique d'Avignon, la statue pourrait à terme intégrer les collections du musée de Vaison-la-Romaine afin d'être présentée au public.

▼ Nettoyage minutieux des stries du drapé à l'aide d'une spatule en bois.



© Atelier Bouvier - Christine Goubert



▲ *Vue de face et de dos de la statue, après nettoyage.*

© Atelier Bouvier - Christine Goubert

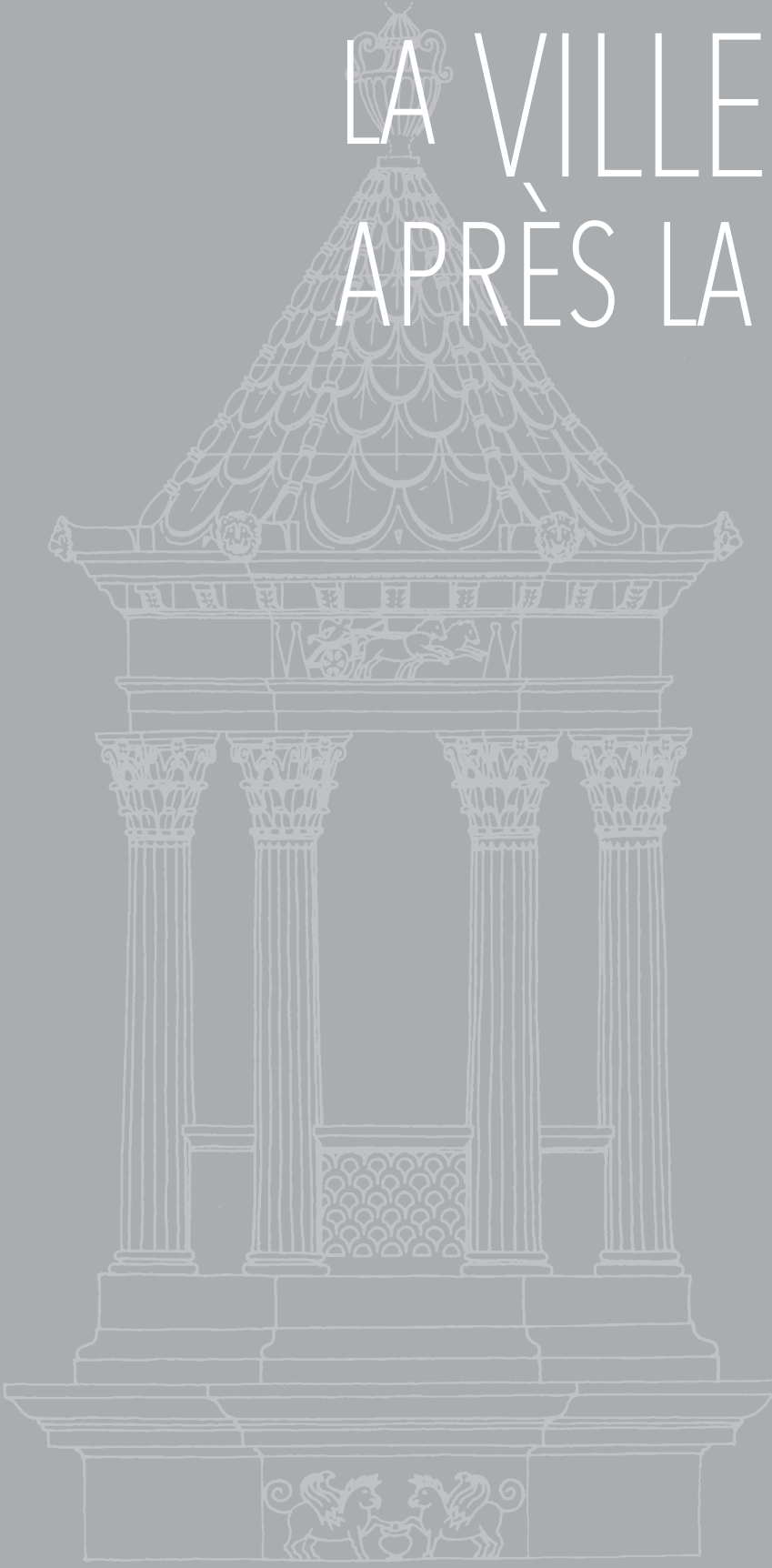


► *Remontage des fragments décollés à l'issue du nettoyage.*

© Atelier Bouvier - Christine Goubert

FOURCHES-VIEILLES

LA VILLE APRÈS LA MORT

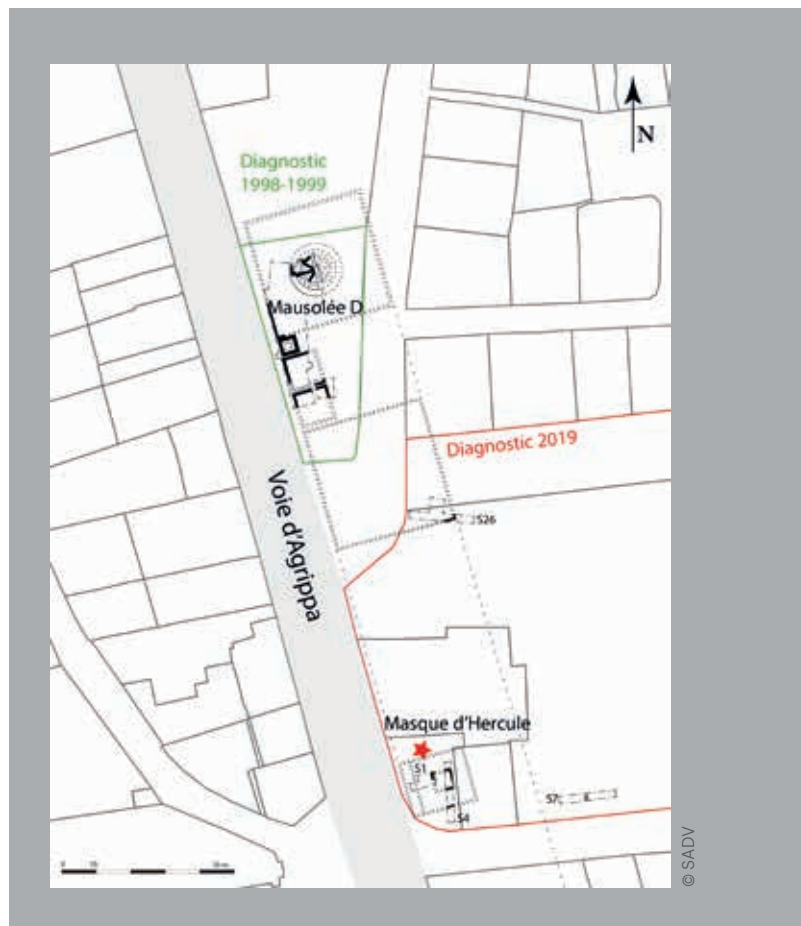


Arausio (Orange), perle du Vaucluse antique. Son théâtre extraordinaire qui dévore la montagne, son arc commémoratif, ses remparts plus décoratifs que militaires, son temple dédié à Auguste dont l'esplanade est bordée de douze fontaines, son *forum*... Prospère sans pour autant être aussi riche que d'autres cités de la région, elle est l'archétype de la colonie romaine. Créée par les vétérans de la deuxième légion gallique, largement dotée par Rome qui y injecte des sommes colossales pour la développer, la ville est un véritable petit rucher. Durant l'Antiquité, on y vit, on y travaille, on y célèbre les arts et les dieux, on y fait de la politique et du commerce et bien sûr... on y meurt. Et ici, comme dans tout le monde romain, la mort est une étape essentielle de la vie, un passage obligé douloureux vers un autre monde qui nécessite la tenue de rites précis qui ont laissé des traces indélébiles dans le paysage.

Pour Titus Pompeius Phrixus Longus, l'arrivée sur *Arausio* (Orange) est toujours un émerveillement. L'ancien esclave devenu citoyen à part entière de la cité fondée il y a plus d'un siècle par l'empereur Auguste revient d'un voyage d'affaire à *Lugdunum* (Lyon). Après avoir longtemps cheminé sur la *via Agrippa* bordée d'une part par le fleuve *Rhodanus* (le Rhône) et de l'autre par les premiers contreforts des Alpes, une perspective majestueuse s'ouvre à lui au fur à mesure qu'il s'approche. Dans le prolongement de la voie romaine compactée par le roulement de milliers de chars et battue par d'innombrables marcheurs, il aperçoit déjà l'arc, le théâtre et le temple perché là-haut sur la colline. Mais ici, comme dans toutes les villes dignes de ce nom, avant de franchir l'enceinte et rejoindre la vie bouillonnante du *forum*, il faut traverser la nécropole, la ville des morts dont les monuments funéraires encadrent la route. En approchant du *pomerium*, on passe notamment devant de grands mausolées dont la hauteur et les ornements imposent un sentiment de respect mêlé de défiance qui fait frissonner le voyageur. Des monuments si impressionnants qu'ils vont traverser les siècles jusqu'à être redécouverts à l'aube du troisième millénaire. Parmi eux, le chantier de celui qui accueillera Titus Pompeius Phrixus Longus pour son dernier voyage avance bon train.

▼ *Vue aquarellée de la nécropole de Fourches-Vieilles.*

► *Plan d'ensemble des vestiges d'enclos funéraires et de mausolées mis au jour en 1999 et 2019.*



© SADV

© Stéphanie Zugmeyer - IRAA/CNRS

► Dépôts de vases ossuaires en fosse mis au jour en 2019.



La ville des morts

Ceinturée par des nécropoles qui doivent témoigner de l'existence des citoyens, *Arausio*, l'Orange du I^{er} siècle de cette ère, ressemble en cela à l'ensemble des villes du monde romain. Et, comme dans le reste de l'Empire, les funérailles en Vaucluse obéissent aux mêmes rites immuables ou presque : le corps du défunt doit être incinéré avant d'être mis en terre. C'est sans doute ce qui explique en partie l'odeur entêtante qui flotte dans l'air aux abords d'*Arausio*. S'y mélangent l'âcre fumée des bûchers et les doux parfums que les familles offrent à leurs disparus pour les accompagner lors de ces rituels.

« La crémation se faisait généralement sur un site dédié, la sépulture primaire », explique Isabelle Doray, céramologue au Département de Vaucluse qui a participé à l'étude des vestiges des mobiliers funéraires retrouvés dans les vestiges de la nécropole découverte en 1999 à Fourches-Vieilles, au nord d'Orange. « Dans ces fosses, on suppose que les morts étaient incinérés sur un lit funéraire qui pouvait être un simple brancard ou un véritable lit orné en fonction des moyens de la famille ».

Sur ce site, des fouilles menées autour des années 2000, ont notamment permis de mettre au jour un « *ustrinum* », une de ces fosses d'incinération. « On retrouve dans ces sépultures primaires des objets et notamment des fragments de céramiques, des pièces de vêtements, des bijoux comme des fibules, de petites épingles à cheveux, des restes de flacon de verre parfois fondus qui devaient contenir des parfums », continue la cé-

ramologue qui indique que ces offrandes avaient sans doute une fonction de purification.

« La mort est une souillure qui touche à la fois la personne décédée mais aussi sa famille. Il est donc important de passer par des rites de purification et d'accompagnement. C'est semble-t-il le rôle de la crémation, après laquelle le défunt est lui-même divinisé et rejoint la collectivité des Mânes. Après avoir été brûlés, les restes, ou du moins une partie des restes, étaient récupérés par la famille, parfois nettoyés avant d'être disposés dans un réceptacle, une urne, un sarcophage ou un simple linge pour les plus pauvres, avant d'être ensevelis dans une sépulture secondaire accompagnés d'objets souvent issus du quotidien ».

Ces sites devenaient alors des lieux de culte à la mémoire du défunt. Il n'était pas rare d'y organiser des banquets funéraires ou de réaliser des offrandes alimentaires. « Certains sarcophages pouvaient même être percés d'un petit trou pour donner à manger au mort, ce qui explique la présence de noyaux de fruits dans certaines tombes », constate Giulia Ciucci, archéologue au Département de Vaucluse.

▼ Dotation funéraire (céramique, verre, monnaie, restes alimentaires) d'une incinération mise au jour en 2019.





© CDV - Arnold Jerocki - Musée d'Orange

◀ *Masque acrotère de cyclope : décor architectural couronnant le mausolée circulaire de Titus Pompeius Phrixus Longus (début du 1^{er} s. apr. J.-C.) découvert en 1999.*

représentaient des sphinges, des êtres mythologiques mi-femmes mi-lionnes, qui font partie du monde des morts. La figure d'Hercule, dont on a retrouvé un masque acrotère, est aussi en lien avec l'au-delà puisqu'il a lui-même vaincu la mort plusieurs fois », explique Guilhem Baro, archéologue du Département. L'autre, un mausolée circulaire à un seul degré, fut construit en « grand appareil bâti sur un socle à plusieurs niveau ». Des éléments en marbre d'une inscription ont été retrouvés mentionnant le nom du défunt : Titus Pompeius Phrixus Longus, prêtre du culte impérial à Orange et à Lyon. Si sur place les vestiges ne sont plus visibles aujourd'hui, certaines de ces découvertes comme les sculptures et les masques sont à admirer au musée d'Orange.

Ostentation

« Ces constructions avaient semble-t-il une fonction purement ostentatoire », poursuit Guilhem Baro qui rappelle que « les inhumations pouvaient tout aussi bien se faire dans un simple enclos funéraire. En 2019, par exemple, nous avons trouvé en bordure de la via Agrippa trois urnes simplement signalées par une pierre et les sépultures en pleine terre étaient aussi courantes pour les plus démunis ».

Pour les Vauclusiens antiques donc, il apparaît que l'emplacement de leur dernière demeure est es-

sentiel car, pour que l'on se souvienne d'eux, il faut que leur tombe soit vue ! Et plus les sépultures sont proches de la route, plus elles sont visibles. Ces emplacements sont donc naturellement les plus prisés et c'est là que l'on trouve les notables et les personnes riches tandis que les plus modestes sont relégués plus loin, hors de la vue du plus grand nombre, s'accordent à dire Isabelle Doray et Guilhem Baro. L'archéologue insiste d'ailleurs sur le fait que « la nécropole de Fourches-Vieilles est un lieu privilégié car la tombe du défunt est en covisibilité directe avec la ville (et ses monuments) contrairement aux autres nécropoles de la cité ».

Mausolées

Parmi les quatre concessions funéraires de Fourches-Vieilles, deux mausolées exceptionnels servant de sépulture secondaire ont ainsi pu être identifiés. Datant du II^e siècle, l'un est de plan carré et comportait trois niveaux coiffés d'une toiture dont les tuiles en forme d'écaïlles recevaient une urne funéraire qui culminait à environ 19 mètres. À mi-hauteur, d'imposantes statues servaient sans doute de « gardiennes du tombeau. Elles

Lieux de mémoire

Mais, mausolée ou pas, le mort est généralement mis en terre avec quelques objets. « *Il semble que chacun ait une place bien spécifique dans la sépulture secondaire* », renchérit Giulia Ciucci. « *Ils renvoient généralement à la vie de tous les jours et témoignent du mode de vie de la personne enterrée et on suppose que, s'ils ont pu être utilisés par le défunt durant sa vie, ils sont généralement fabriqués exprès pour ce rite* ». Isabelle Doray voit pour sa part dans ces dons « *des offrandes qui sont faites pour faire plaisir au mort et éventuellement pour obtenir quelque chose en retour. Chaque mobilier reflète un moment du rite funéraire* ». Une idée que conforte Giulia Ciucci qui précise que « *la disposition de ces dons autour des restes des corps semble répondre à un ordonnancement très précis* » mais encore mal compris.

Vie et mort de Phrixus

La mort et surtout la sépulture de Titus Pompeius Phrixus Longus en disent long sur sa vie. En effet, après avoir été affranchi par son jeune maître de 17 ans, Reginus Sacrovirus, le nouveau romain libre semble avoir connu une as-

ension sociale remarquable. Sa richesse et son honorabilité lui ont valu d'être nommé *sevir augustal* par la curie d'*Arausio* (Orange). Une fonction qui n'est rien moins que le couronnement de la carrière d'un affranchi, citoyen à part entière mais de première génération et dépourvu de droit d'accès aux magistratures municipales. Durant une année, il a célébré le culte impérial dû à Auguste en assumant notamment au nom de la population les frais des sacrifices et des fêtes pluriannuels, puis le *sevir* est resté membre des *Augustales*, sorte de collège qui tient le second rang après l'Ordre décursional dans la hiérarchie sociale des *municipes*. Comme tous les membres de ce corps constitué, il disposait de lieux de réunion, possédait des biens fonciers, recevait des legs et bénéficiait de places d'honneur pour assister aux spectacles donnés dans l'enceinte du théâtre. Comme ses pairs, l'affranchi a aussi été en mesure de faire bâtir de son vivant une sépulture prestigieuse, sans doute le monumental mausolée circulaire dont les vestiges ont été retrouvés à Fourches-Vieilles et dans lequel les archéologues voient « *une référence au mausolée circulaire d'Auguste à Rome. La plupart des généraux d'Auguste ont privilégié ce modèle pour leur tombe pour rappeler leur filiation au premier empereur* ». L'attention portée de son vivant à l'édification de sa sépulture par Titus Pompeius Phrixus Longus est révélatrice en elle-même de l'importance accordée aux rituels funéraires par les habitants d'Orange et de l'Empire romain en général. ■

▼ Épitaphe de Titus Pompeius Phrixus Longus (début du 1^{er} s. ap. J.-C.) découverte en 1999.



Robion

Sacrés sarcophages !

Deux tombes retrouvées aux alentours de Robion, à quelques mètres du passage de l'emblématique voie domitienne, ont particulièrement attiré l'attention des archéologues du Département. Oubliés là, depuis près de deux millénaires, ces inestimables vestiges ont, en 2012, été remontés à la surface à l'occasion de travaux routiers. Si la première date de la fin du II^e siècle, la seconde appartient à la première moitié du II^e siècle, durant le règne de l'empereur Trajan. Mais quoi qu'il en soit, ces deux sarcophages en pierre sont remarquables à plus d'un titre.

Les deux sépultures de Robion ont été retrouvées dans une vaste zone de nécropole certes moins importante que celle de Fourches-Vieilles mais au beau milieu de ce qui, à l'époque, était la pleine campagne. Patrick De Michèle, archéologue au Service d'archéologie du Département de Vaucluse et responsable de l'opération, pense « que la première sépulture composée d'un petit coffre en calcaire recelant les cendres de plusieurs défunts pourrait appartenir à une riche exploitation locale de type villa. Mais nous n'en avons aucune preuve. En revanche, la seconde sépulture, dotée d'un sarcophage en pierre, pourrait être liée au décès d'un jeune voyageur qui passait avec sa famille sur la via Domitia ».

Quoi qu'il en soit, de par la richesse du mobilier funéraire qu'elles contenaient, ces sépultures ont marqué les archéologues vauclusiens qui se sont penchés sur elles. « Du premier coffre ont été dégagés des restes osseux brûlés appartenant à deux défunts adultes, l'un plutôt âgé et l'autre plutôt jeune ».

Pour les archéologues du service, cette double sépulture est assez rare sans toutefois être un cas unique dans l'arc méditerranéen. Ce qui rend cette tombe exceptionnelle, c'est surtout la richesse du mobilier raffiné qu'elle contenait. « Nous avons extrait de ce coffre à incinération une incroyable quantité d'objets appartenant à une dotation funéraire peu commune : des céramiques et de nombreux objets en verre, matériaux particulièrement précieux à l'époque, comme des balsamiques, des cruches, des coupelles, des burettes pour remplir les lampes à huile », énumère l'archéologue qui insiste sur le fait que chaque item, une trentaine en tout, était doublé. « Un pour chacun des défunts » et que leur qualité est à elle seule révélatrice de leur fortune respective.

La douleur de ceux qui restent

La seconde sépulture est pour sa part encore plus richement dotée. En plus des céramiques et des artefacts de verre, le coffre en pierre mis au jour par les archéologues du Vaucluse contient un ensemble remarquable de six petites amulettes en ambre prenant la forme de lapin stylisé, d'un singe, de sexe féminin et masculin ou de figures géométriques entrelacées. À ces bijoux, sans doute importés de la Baltique, « s'ajoutent aussi un gobelet en argent et même une bague en or », continue l'archéologue, qui ne peut qu'insister sur la richesse exceptionnelle de la découverte. « C'est la sépulture d'un tout jeune enfant (un nourrisson d'environ sept mois). En plus de ces objets précieux, nous avons aussi découvert ce qui s'apparente à des jouets

▼ Gobelet ansé en argent, après restauration.



© J.-E. Ely

© J.-E. Ely



◀ *Élément de placage en os (décor de coffret) figurant un personnage en toge avec trois perforations disposées en triangle pour sa fixation.*

Si le bébé était encore trop petit pour profiter de ces jouets et pour être incinéré (car cette pratique était réservée aux plus âgés), un soin tout particulier a été apporté à son inhumation puisque parmi les trouvailles des archéologues se trouvent aussi trois pièces percées d'un trou central et respectivement frappées de trois visages féminins différents. « *Spes, Pax et Fortuna, trois personnifications liées aux rites funéraires aptes à accompagner le défunt vers la nouvelle vie d'espoir, de paix et de bonheur* ». Mais attention ! Ces trois monnaies n'ont rien à voir avec l'offrande à Charon et hormis leur valeur symbolique, elles n'avaient sans doute plus cours lors de l'inhumation. Reliées entre elles par une tige métallique, elles formaient une « *crepitacula* », sorte de hochet manipulé par les mains des adultes pour attirer l'attention du nouveau-né mais aussi éloigner les mauvais esprits. « *C'est un élément très touchant qui nous plonge dans la situation des parents qui viennent de perdre leur tout petit bébé* ».

Un sentiment transmis par quelques objets et qui, vingt siècles plus tard, n'a pas évolué.

▼ *Bague en or fin, à chaton ovale serti d'une intaille en pâte de verre bleue gravée d'une colonne, dont l'anneau s'élargit aux épaules suivant un modèle classique au II^e siècle.*

© J.-E. Ely



en bois et en fer, des épées et un poignard miniatures. Les fourreaux étaient conçus avec un assemblage de cuir gravé et les pommeaux du poignard et du glaive sont fabriqués avec de l'ivoire tournée, c'est dire la richesse de la dotation funéraire », s'enthousiasme Patrick De Michèle. « Si l'on ajoute à cela deux éléments de tabletterie décorative en os représentant un citoyen vêtu d'une toge et un légionnaire romain, vraisemblablement un archer, tout semble indiquer que nous sommes bel et bien en présence d'un jeune garçon destiné à devenir quelqu'un d'important dont le père devait avoir de haute fonction militaire au sein de l'Empire ».

LA NOUVELLE VIE DES SITES ANTIQUES

En Vaucluse, les sites romains témoignent d'un riche passé culturel et historique, comme en attestent les vestiges dans les villes créées par les Romains : Orange, Vaison-la-Romaine, Cavaillon, Avignon et Apt. Mais le temps a fait son œuvre, effaçant peu à peu l'héritage romain. Les sites et les vestiges antiques ont parfois été sauvés par les réoccupations successives, après la chute de l'Empire.



© Musée d'Orange

Au tout début de notre ère, l'Empire romain avait transformé la Gaule des *oppida* (habitats agglomérés et protégés d'une enceinte implantés le plus souvent sur des sites de hauteur) en un territoire administré, découpé en *civitas* (ou cités) dotées de chefs-lieux, des villes conçues et bâties suivant le modèle gréco-romain, reliées entre elles par un vaste réseau de routes carrossables. En refluant à partir du milieu du III^e siècle avant de s'effondrer définitivement en 476, il a laissé derrière lui une Gaule constellée de nombreuses villes, amples, parfois ceintes de murailles, et dotées d'édifices monumentaux (temples, théâtres, amphithéâtres, thermes publics...). Ces édifices solides et grandioses témoignent de l'excellence technique et de l'exceptionnelle efflorescence urbaine des trois siècles de la *pax romana*, une formidable ère de progrès au sein d'une période prospère. Quand la parenthèse se referme sur un empire décadent et vermoulu, affaibli par les dissensions internes et harcelé par les incursions des peuples dits « barbares », ces villes apparaissent soudain trop coûteuses, trop vulnérables, inadaptées aux vicissitudes des temps nouveaux. Le monde antique bascule dans l'Antiquité tardive, puis dans le Moyen Âge, de longs siècles qui verront s'épanouir une nouvelle prospérité économique et démographique, génératrice de nouvelles villes avant l'essor de la Renaissance, puis l'époque moderne et surtout la période contemporaine qui ont vu se transformer radicalement les villes. De ces théâtres gigantesques qui se dressaient dans les paysages urbains, de ces fiers arcs commémoratifs, de ces temples, de ces thermes, de ces *forums* tendus de marbre blanc, le grand public ne connaît guère que les quelques bribes qui en sont encore visibles aujourd'hui. La raison de ces destructions en est qu'au cours des 1 500 ans qui nous séparent de la chute de Rome, les joyaux architecturaux antiques des villes du Vaucluse ont connu des fortunes diverses qui racontent les oscillations de l'Histoire traversées par des dizaines de générations : Apt les a digérés pour en faire l'humus de la ville moderne, Avignon les a recouverts sous les fastes pontificaux, Orange s'est recomposée autour d'eux et Vaison-la-Romaine s'en est éloignée avant de redevenir la « Romaine » au début du XX^e siècle. À partir des traces enfouies sous nos pieds et des vestiges toujours en élévation, les archéologues du Département reconstituent patiemment, au gré de leurs campagnes de fouilles, cette longue épopée des sites antiques par-delà l'Antiquité.

« Tout ce qui ne sert pas disparaît »

L'idée de patrimoine chère à nos consciences contemporaines n'apparaît que tardivement, dans le ressac de la Révolution française, quand le peuple, soudain, devient propriétaire et de fait responsable de l'entretien des châteaux, hôtels particuliers, monastères et ca-

thédrales confisqués, au titre des « biens nationaux », à l'aristocratie et à l'Église. Avant cela, on se souciait bien peu de conserver les vestiges hérités des époques passées. Ceux qui ont été épargnés ne sont parvenus jusqu'à nous que par la grâce de circonstances favorables et non par la volonté des générations qui nous ont précédés de nous les transmettre. En ce sens, la notion de patrimoine obéit à certains principes à commencer par celui-ci, énoncé par Jean-Marc Mignon, archéologue du Département, spécialiste de l'Antiquité : « *Tout ce qui ne sert pas disparaît* ».

Nous voilà donc au IV^e siècle, période dite de l'Antiquité tardive. Envahi par les peuplades des confins de l'Empire attirées par l'opulence générée par la *pax romana*, l'immense territoire administré par les romains qui entourait toute la Méditerranée et s'étirait jusqu'au Moyen-Orient se morcelle. En l'absence désormais d'une gestion administrative homogène et centralisée des territoires, la circulation des marchandises à travers toute l'Europe, autrefois permise par les routes et les réseaux commerciaux, ralentit. Les régions se replient peu à peu sur

elles-mêmes et les villes se dépeuplent. « *La ville est le lieu où il n'y a pas de ressources et qui nécessite d'être relié à un système d'approvisionnement organisé et sécurisé. Sans une forme de stabilité, elle est très fragile*, expose Jean-Marc Mignon. *L'instabilité qui s'installe va totalement déstructurer ce que les romains avaient mis en place et on assiste à un phénomène de déprise urbaine : les gens quittent les villes car elles n'offrent plus les conditions suffisantes pour y vivre et se rapprochent des ressources. Les structures sociales disparaissent avec*

eux. » Les élites dirigeantes, qui finançaient les grands équipements publics, désertent les villes qui ne sont plus le lieu du pouvoir et réinvestissent leurs possessions rurales. Plus personne n'entretient ces édifices coûteux qui faisaient la fierté des citoyens et le raffinement de la vie à la romaine. Dans un premier temps au moins, l'héritage antique est soumis à deux alternatives : la réutilisation ou la ruine.

L'instabilité est mère de l'insécurité. Les grandes villes à la romaine, ouvertes et sans système défensif, anachroniques en somme, sont livrées aux brigandages et aux pillages. Le phénomène est particulièrement marqué dans la vallée du Rhône, axe de circulation majeur des biens, des armées et des savoirs du temps de la prospérité et couloir privilégié des envahisseurs quand Rome vacille. Peu à peu, les bâtiments s'effondrent, ils sont pillés, squattés, parfois incendiés et le sol des villes abandonnées se recouvre de décombres, de vaisselle cassée et d'objets divers de la vie courante délaissés. Ces « couches de destruction » ont laissé dans les profondeurs de la terre comme une encoche dans la frise des siècles. Leur étude a permis de déterminer que la ruine des villes, conséquence de cet « exode urbain », intervient dans le Vaucluse dès le milieu du III^e siècle de notre ère, plus d'un siècle et demi avant le sac de Rome par les Wisigoths.

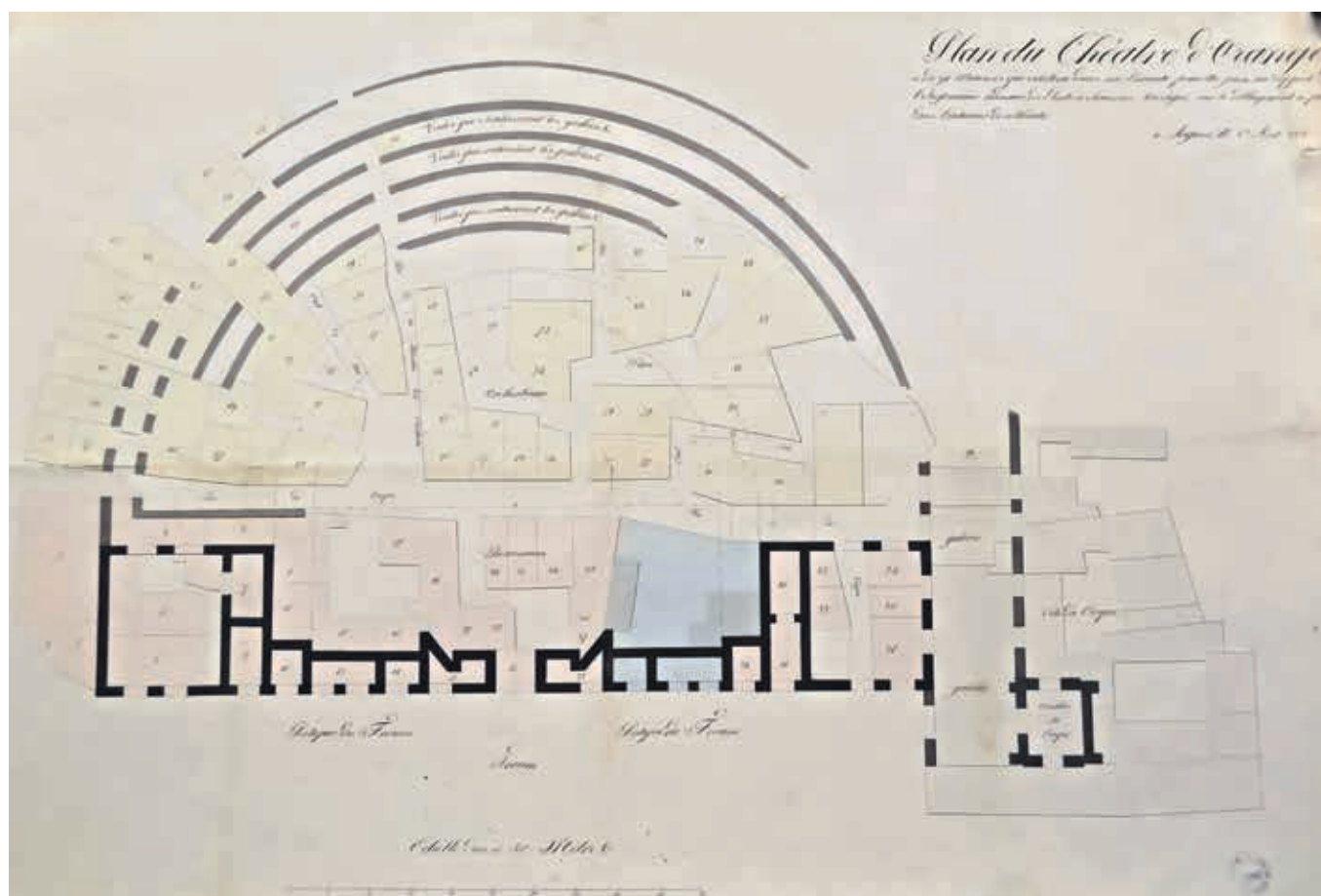
L'héritage antique est soumis à deux alternatives : la réutilisation ou la ruine.

Le théâtre d'Orange devient un quartier fortifié

En réaction, les villes atrophiées se cuirassent. Aux IV^e et V^e siècles, on observe qu'elles s'organisent, s'appuient sur les grands monuments romains ou les transforment pour protéger les citadins qui les habitent encore. Avignon (*Avenio*) par exemple se rétracte et se barricade. La ville antique, qui s'étendait du Rocher des Doms à la rue Petite Fusterie d'un côté et jusqu'à la place Pie de l'autre, se construit une enceinte réduite et se recompose en intégrant les portions d'ouvrages romains ou en les abattant au besoin. On peut toujours observer, à l'intérieur de maisons ouvrant sur la place de la Principale ou bien rue Petite Fusterie, des constructions monumentales antiques, intégrées d'une transformation à l'autre et jamais démolies. Quand ils le peuvent, en effet, les habitants réemploient les solides édifices bâtis par les architectes et ingénieurs romains pour y installer de nouvelles activités et des habitations. « *L'architecture publique romaine va fournir ces protostructures que l'on réinvestit en fonction des besoins nouveaux, résume Jean-Marc Mignon. Du fait de leur monumentalité, les théâtres ou les amphithéâtres s'apparentent presque à des sites naturels, à l'instar des grottes occupées par les*

hommes préhistoriques qui offraient une forme de protection naturelle ». Conçus pour être à l'épreuve de l'extrême chaleur comme de l'humidité, les thermes sont aussi très prisés et l'on s'appuiera largement sur leurs maçonneries d'une robustesse sans faille. L'exemple d'Orange (*Arausio*) est frappant : la ville se réorganise en plusieurs pôles autour des principaux monuments publics auxquels s'agrègent de nouvelles habitations. L'arc devient un ouvrage défensif autour duquel se constitue le « bourg de l'Arc ». Il en va de même pour le forum et surtout le théâtre qui s'érige en quartier fortifié après qu'on en a bouché toutes les arches comme à Arles, Nîmes et Apt (*Apta Julia*) où les théâtres, qui pouvaient accueillir plusieurs milliers de spectateurs, se transforment pareillement. La vie qui s'organise dès cette époque au sein du colosse de pierre va se prolonger pendant 1500 ans. Jusqu'à ce que les pouvoirs publics, la Ville et l'État, décident d'évacuer le monument à la fin du XIX^e siècle pour le restaurer et lui rendre sa fonction originelle d'édifice de spectacle, le théâtre antique est appelé couramment par les habitants d'Orange le « quartier du cirque » et on trouve à l'intérieur des nombreuses maisons installées sur plusieurs niveaux dans la *cavea*, organisées autour de placettes et de ruelles.

▼ Plan du théâtre antique occupé par des maisons par Auguste Caristie.





▼ Évocation de l'habitat médiéval réoccupant le théâtre d'Orange.
Illustration : Dominique Rousseau



Les grandes demeures sont découpées en petits logements

Au Moyen Âge, les modèles urbains se transforment : la ville antique était ample et gourmande en espace ; désormais, les centres urbains sont davantage ramassés, plus denses, plus hauts. L'architecture monumentale, mais également l'architecture domestique des plus riches citoyens, étaient sophistiquées, richement décorées et grandiloquentes, et voilà qu'on bâtit des constructions aux proportions et dimensions plus modestes, utilisant parfois également des techniques plus sommaires. Partout, lorsque c'est possible, on greffe sur l'existant monumental des bâtiments de moindre enver-

gure. À Vaison-la-Romaine, on a observé à plusieurs reprises que les larges rues antiques, parfois équipées de galeries couvertes abritant le passage des piétons et desservant les boutiques, avaient été réduites en largeur par l'adjonction de petits bâtiments venant empiéter sur la chaussée. On densifie la ville en redécoupant également les grandes demeures. Sous l'ère romaine, on avait aménagé au sein des plus riches habitations des espaces propres à chaque usage (salons divers *exedra*, salles du dîner *triclinia*, chambres à coucher *cubicula*, cuisines *cucina*...) et voilà qu'on revient à une cellule unique, voire deux pièces, accueillant toutes les activités de la vie domestique. Toujours à Vaison-la-Romaine, les luxueuses *domus* aux dizaines de pièces sont morcelées pour accueillir plusieurs habitations tandis que les vastes jardins, leurs bassins et leurs fontaines sont dévolus à de nouvelles activités, agricoles, pastorales ou artisanales. Dépeuplement, fortification et

▼ Vestiges d'un atrium à Vaison-la-Romaine. Lavis de Joseph-Marie Chaix.



densification : la fin de l'Antiquité retrouve par certains aspects des modes de vie d'époque gauloise.

Sans plus d'utilité, tout ce qui se trouve à l'extérieur de ces périmètres réduits, en revanche, est laissé à l'abandon. Ainsi, Orange laisse végéter son grand amphithéâtre, construit plus à l'Ouest, en direction du Rhône. À Vaison-la-Romaine, les Voconces qui avaient choisi, par souci d'économie, d'appuyer leur théâtre sur la colline de Puymain, à l'écart de la ville, le délaissent quand la ville se replie autour de son *forum* et de ses thermes. Les routes ne sont plus entretenues, de même que les nécropoles qui les bordent aux portes des villes. La ruine menace et les contemporains l'accélèrent lorsqu'ils vont se servir des matériaux dont ils ont besoin. Au cours de ces périodes, on ne construit guère et, contrairement aux idées reçues, ce ne sont pas les pierres que les populations recherchent mais plutôt le métal, et notamment le fer, le plomb et le bronze que les Romains utilisaient abondamment dans leurs constructions à la façon d'agrafes, goujons et autres tirants pour lier entre eux les blocs de grand appareil ou pour décorer leur architecture. De ces éléments métalliques, ils tirent des outils ou des armes. Des fouilles menées dans les années 2000 par le Service d'archéologie du Département dans le secteur de Fourches Vieilles, à l'emplacement d'une ancienne nécropole au nord d'Orange, ont permis de comprendre comment les habitants s'y prenaient pour démanteler ces constructions : « *Tout simplement, ils montaient sur les édifices à 15 m de haut et faisaient tomber les blocs pour qu'ils se cassent au sol, leur permettant de récupérer les agrafes, les goujons et les décorations de bronze* », décrit Jean-Marc Mignon.

Le temps des cathédrales

Le nouvel ordre religieux aussi entraîne avec lui un grand nombre de transformations. En même temps que l'Empire décline, le christianisme commence à éclipser les divinités païennes et détourne un certain nombre d'édifices de leur fonction première. À Apt (*Apta Julia*), l'ancien théâtre semble avoir accueilli une église dès la fin du III^e siècle, avant même la reconnaissance de la nouvelle religion par Constantin en 310. Lors de fouilles menées en 2016, Patrick de Michèle, archéologue du Département, a découvert un mur de plusieurs dizaines de mètres de longueur, admirablement maçonné, sous la place Carnot, à l'emplacement de ce qui avait été la scène. Selon lui, il s'agirait des restes d'un édifice paléochrétien, érigé aux premières heures du christianisme avant que plus tard, une cathédrale soit construite un peu plus loin, à l'emplacement de l'ancien *forum* romain.

Avec l'apaisement, la nouvelle religion va se développer au grand jour et prendre rapidement le pas sur Jupiter, Minerve et l'ensemble des dieux du panthéon romain. Dans l'Empire déclinant, les lieux du pouvoir impérial perdent en importance à mesure qu'elle s'épanouit. Des églises voient parfois le jour à partir d'une simple tombe à la périphérie des villes. Des cathédrales s'implantent naturellement dans les anciennes carcasses léguées par les villes romaines sur lesquelles elles se reconstruiront ensuite indéfiniment. À Orange, c'est vraisemblablement dans les anciens thermes qu'elle est érigée, tandis qu'à Aix, elle s'installe à l'emplacement de l'ancien *forum*. Durant les siècles qui suivent, on verra dans chaque cité les hommes d'église et les seigneurs locaux se disputer le pouvoir et tenter d'imposer à l'autre son autorité.

► Arc de triomphe de Carpentras : monument antique probablement réutilisé comme portail de la cathédrale romane détruite en 1404.



© SADV

Le XII^e siècle liquide l'héritage antique

Cette lente période de gestation entamée avec l'effacement de l'Empire romain débouche sur un nouvel essor quand point le XII^e siècle. Le territoire commence à se restructurer à une échelle plus large et les villes, restées figées pendant plusieurs siècles, se trouvent à l'étroit dans leurs murs. Moins soumises aux lois de la nécessité, elles aspirent à inventer des formes nouvelles. On se remet à construire. « *Ce redémarrage économique et démographique conduit à réinvestir la ville délaissée à la fin de l'Antiquité pour répondre aux nouveaux besoins en logements, en ateliers, en marchés. On ne se contente plus des modestes églises, petites et peu pratiques, on veut ériger des édifices solides et grandioses* », résume Jean-Marc Mignon. On entre alors dans une phase active de liquidation de l'héritage antique. Car la modernité est destructrice, c'est la deuxième loi qui prévaut en matière de patrimoine. Là où elle passe, l'ancien disparaît. Et à l'inverse, là où le patrimoine demeure, c'est en général qu'un moindre développement a entraîné un moindre remplacement.

Au XII^e siècle, quelques bâtiments antiques sont encore debout mais ils ne répondent plus aux envies du moment, on achève alors de les détruire en s'en servant comme carrière ou en les remplaçant par de nouveaux. Le théâtre de Vaison-la-Romaine, abandonné, va être exploité jusqu'à la dernière pierre et ce n'est que grâce à l'empreinte nue qui avait été taillée dans le rocher pour l'accueillir qu'on a pu en déduire son emplacement et sa forme exacte avant de le reconstruire au début du XX^e siècle. Il en ira de même de l'amphithéâtre d'Orange, donné aux Templiers au XII^e siècle à l'état de ruine et

dont le lent processus de destruction se prolongera jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. De même, il faudra plus de 800 ans pour épuiser le gisement du théâtre d'Apt dont on peut encore voir des parties sur des clichés de la ville pris au début du XX^e siècle. « *Détruire un bâtiment de 30 m de haut constitué de blocs de 800 kg peut s'avérer assez décourageant* », fait remarquer avec malice Jean-Marc Mignon.

Les anciennes villes romaines de Vaucluse vont alors connaître des sorts très divers. À Apt, on a enjambé les nobles ruines antiques pour élever une ville moins à la merci des colères du Calavon contre lesquelles les hommes continuent de se protéger. La ville moderne a complètement digéré la ville antique dont il ne reste aujourd'hui presque plus aucune trace en surface. On les retrouve cependant dès que l'on sonde les dessous du centre ancien : il y a une quinzaine d'années, en creusant pour créer l'extension des locaux du Parc Naturel Régional du Luberon, on a découvert des caves médiévales et des murs antiques remontant à *Apta Julia*, entièrement imbriqués. À l'opposé de ce scénario, la ville de Vaison-la-Romaine va traverser l'Ouvèze à la faveur d'un affrontement entre le seigneur, le Comte de Toulouse, et l'évêque qui entraîne la désertion de la ville basse, ou ville épiscopale, au profit de la ville haute, ou ville seigneuriale. Le conflit tourne en effet en défaveur du représentant de l'Église, installé côté plaine, à l'emplacement de l'ancienne *Vasio Vocontiorum* gallo-romaine. Le seigneur fera raser cette partie de la ville qui finira par disparaître sous le niveau du sol tandis que Vaison-la-Romaine se développera sur la partie haute, où une nouvelle cathédrale sera construite. Ce déplacement explique pourquoi Vaison-la-Romaine a été l'une des premières villes antiques dont les vestiges ont été mis au jour dès le début du XX^e siècle : il n'y a eu qu'à fouiller là où ne se déployaient que des terres agricoles pour les mettre au jour.

▼ *Vestiges du théâtre de Vaison-la-Romaine sur le versant nord de la colline de Puymin avant la reconstruction (début XX^e siècle).*



À l'inverse, tous les efforts pour exhumer le passé antique d'Avignon se heurtent au grand héritage du siècle pontifical. En quelques décennies, la nouvelle capitale du monde chrétien connaît une formidable explosion urbaine. L'argent afflue. Derrière les souverains pontifes obsédés par l'idée d'asseoir leur pouvoir par des constructions grandioses, suivent les cardinaux, leurs cours et des hordes de maçons, d'artisans et d'artistes venus d'Italie. La ville se couvre de palais, de jardins et de somptueuses demeures. Des restes des édifices antiques sont pris dans les constructions actuelles, certains vont survivre tardivement au pied du Palais des papes, sur la place de la Principale, du côté de la Mirande où un œil avisé peut remarquer d'anciennes constructions romaines. Entre les rues Racine et Petite Fusterie (dans les locaux de la mairie annexe), on a découvert une partie du *forum*, la curie. Mais la modernité donne un nouveau coup de boutoir dans la seconde moitié du XX^e siècle. Menés sans fouille archéologique préventive (la procédure n'existait pas alors), la réhabilitation du quartier de la Balance et le creusement du parking souterrain du Palais des papes aboutissent à la destruction de tous les niveaux archéologiques. On ne saura jamais quels vestiges étaient ensevelis là ni ce qu'ils auraient pu nous apprendre sur l'histoire d'*Avenio* qui reste avant tout, aux yeux du monde, une ville du Moyen Âge, la Cité des papes.

Le retour en grâce

Avec son théâtre immense où se produisent chaque été les plus grands orchestres et les plus célèbres chanteurs lyriques, Orange reste au contraire, dans l'imaginaire collectif, complètement ancrée dans l'Anti-

quité. Certes, on a achevé de détruire les thermes en reconstruisant une nouvelle cathédrale à la place de l'ancienne mais le moindre développement que connaîtra la principauté, restée sous la férule de la famille des Baux, des Chalon, puis des Nassau, la famille régnante des Pays-Bas, va épargner une grande partie des vestiges. Poste avancé que contournait une route d'accès à la cité, l'Arc survit car il conserve une utilité défensive. Restauré au XVIII^e siècle, aujourd'hui encore, il sert de laboratoire pour expérimenter les dernières techniques de conservation. De 2019 à 2021, un chantier a permis d'en redessiner les corniches disparues, sans lesquelles les sculptures et la maçonnerie souffraient des infiltrations d'eau. Moulées dans un matériau synthétique, lesdites corniches s'imbriquent sur l'arc en le coiffant, à l'image d'une prothèse dentaire, sans attenter à l'intégrité des parties anciennes du monument.

« *La ville est en perpétuel changement, on remplace des objets architecturaux par d'autres plus adaptés à l'époque, comme on rajoute une nouvelle pièce dans un patchwork, c'est un éternel raccommodage* », conclut Jean-Marc Mignon. La plupart des villes romaines du Vaucluse travaillent désormais à faire resurgir, dans la ville moderne, leur passé antique aidés par les archéologues du Département qui continuent, année après année, d'en approfondir la connaissance. Certains sites ont depuis longtemps retrouvé leur fonction originelle, comme les théâtres d'Orange et de Vaison-la-Romaine qui vibrent à nouveau chaque année des performances des artistes et de la clameur des spectateurs. Ainsi les sites et vestiges antiques sauvés par les réoccupations successives reprennent la lumière et leur juste place dans ce grand « patchwork » de nos villes, aux côtés des cathédrales gothiques, des immeubles XIX^e et des bâtiments contemporains. ■

▼ *Spectacle dans le théâtre antique d'Orange lors des Chorégies.*



DE L'ANTIQUITÉ AU MOYEN ÂGE, L'ÉPOPÉE DES VILLES VAUCLUSIENNES

Entre l'agonie de l'Empire romain au V^e siècle et la fin de la papauté d'Avignon au XV^e, les villes du Vaucluse ont connu un destin mouvementé. Une histoire marquée par des périodes de repli, voire de quasi-disparition, des sursauts spectaculaires, des aventures préindustrielles et d'incroyables expansions urbaines. Un millénaire plein de bruit et de fureur, éclairé par les découvertes archéologiques de ces dernières décennies, que nous raconte François Guyonnet, ancien archéologue au Service départemental et aujourd'hui directeur du patrimoine de L'Isle-sur-la-Sorgue.



©RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Franck Raux

▲ *L'Arc de Triomphe et le théâtre d'Orange.*
Robert Hubert (1733-1808).

« Nous avons tous en tête l'image romantique d'une ville en ruines qui s'efface doucement au milieu des champs... En fait, on ne sait pas très bien ce qui s'est passé ».

► *Après avoir longtemps œuvré au sein du Service départemental d'archéologie, François Guyonnet a pris la tête de la direction du patrimoine de L'Isle-sur-la-Sorgue.*



A la chute de l'Empire romain d'occident, à la fin du V^e siècle, ce territoire qu'on appelle aujourd'hui le Vaucluse compte un nombre conséquent de villes antiques. Que deviennent ces cités dans ce monde nouveau ?

François Guyonnet. L'une des caractéristiques du Vaucluse, vous avez raison de le souligner, c'est qu'on part d'un réseau assez dense de villes antiques. Des villes qui vont d'ailleurs devenir des évêchés dans l'Antiquité tardive et au Moyen Âge. Il faut rejeter tout de suite l'idée d'une disparition complète de l'Antiquité, c'est la particularité de nos régions méridionales. Mais il est évident que cette urbanité subit très tôt des coups de boutoir, dès la fin du III^e siècle, avec des récessions économiques qui se perçoivent nettement dans les fouilles archéologiques qu'on peut conduire dans les centres-villes.

Que nous apprennent ces fouilles archéologiques ?

Dès cette époque, on assiste à une rétractation des centres urbains. Mais ce qui permet de retenir la romanité dans cette Provence de l'Antiquité tardive, c'est le clergé et les élites christianisées, qui vont aussi maintenir des foyers de vie urbaine. La montée en puissance du christianisme se fait d'abord dans les cités et ensuite, pour l'essentiel à partir du VI^e siècle, dans les campagnes. C'est ce qui va permettre de garder une consistance urbaine qu'on connaît bien aujourd'hui, à Avignon, à Orange, à Vaison-la-Romaine ou encore à Apt...

« Après la chute de l'Empire romain, les villes antiques se rétractent mais ne disparaissent pas ».

Qu'entendez-vous par « consistance urbaine » ?

On a par exemple des données sur des villes antiques comme Avignon, dont le périmètre urbanisé est connu et qui correspond à peu près à celui de l'enceinte du XII^e siècle : rue Vernet, rue des Lices, rue Fabre... Ça, c'est le pourtour de la ville antique. En un temps relativement court, cette ville va se rétracter sur son point d'accroche, c'est-à-dire le rocher des Doms. On assiste à un repli sur un périmètre très restreint qui va, peu ou prou, de la place de l'Horloge jusqu'à la Banasterie.

Une toute petite ville en somme...

En effet. La ville antique disparaît progressivement. On a tous en tête l'image romantique d'une ville en ruines qui s'efface doucement au milieu des champs... En fait, on ne sait pas très bien ce qui s'est passé. Ce qui est sûr, c'est que la ville se rétracte. Idem à Apt où on se replie sur le théâtre, qui devient une sorte de bastion défensif. Pareil à Cavailon, avec le centre monumental... À la va-vite, on aménage des fortifications de fortune. Il faut bien voir qu'il s'agit d'une période de grande insécurité politique, économique et sociale. La population diminue et témoigne d'un réflexe de repli défensif.

Il faut dire que pendant des siècles, ces villes ont vécu sous la protection de l'Empire romain, sans fortifications donc...

Les villes romaines sont plutôt ouvertes, en effet. Il n'y a pas forcément d'enceintes... C'est un monde dans

lequel on n'a pas peur d'être envahi du jour au lendemain car c'est la puissance de l'Empire dans sa globalité qui assure la protection des citoyens. Il faut bien voir que sur ce territoire, qui plus est, on est vraiment au cœur de l'Empire romain, pas du tout en marge... Aux I^{er} et II^e siècles, ici, on vit vraiment en paix. Les enceintes apparaissent justement vers le III^e siècle quand on sent que le système commence à craquer...

Les villes romaines sont structurées par leurs ensembles monumentaux, forum, théâtre, amphithéâtre... Pourquoi certaines ont-elles conservé de grands monuments, comme Orange, alors que dans d'autres, l'Antiquité est moins ou très peu visible ?

Assurément, toutes les villes antiques ne possèdent pas un patrimoine aussi monumental qu'Orange... Prenons Vaison-la-Romaine, par exemple. Au Moyen Âge, après avoir été une ville antique importante, c'est une cité extrêmement réduite et qui, à un moment, pour des raisons défensives, bascule de l'autre côté de l'Ouvèze, autour du château comtal. Et le siège de l'épiscopat est transféré dans la ville haute au XV^e siècle. La ville antique est largement abandonnée ou bien elle sert comme carrière pour des matériaux de construction. Le théâtre antique disparaît presque entièrement. À la Renaissance, il n'en reste que deux arceaux. La ville romaine ne sera véritablement redécouverte qu'à partir du XX^e siècle par le chanoine Sautel. La création de nouveaux quartiers sur la rive droite de l'Ouvèze va être l'occasion de mener des fouilles archéologiques et de mettre au jour le patrimoine antique que nous connaissons. Il est moins monumental qu'à Orange, c'est vrai, mais plus riche que dans beaucoup des villes aujourd'hui vauclusiennes dont nous parlons et, à Vaison-la-Romaine, nous sommes loin d'avoir fouillé tous les secteurs qui pourraient l'être.

Dans certains cas, on réoccupe des monuments antiques. Comme à Orange, où on construit à l'intérieur même du théâtre, dont les murs font office de rempart bien pratique...

Mes connaissances sont limitées par rapport à d'autres sur ce sujet mais on sait en effet que dès le IV^e siècle, le théâtre est sans doute déjà réoccupé. En faisant un bond dans le temps, nous savons avec certitude qu'au XII^e siècle, la plupart des nobles, à Arles, à Nîmes ou à Orange, résident dans ces vestiges de l'Antiquité... C'est le temps de la ville des tours, une multitude de tours seigneuriales implantées dans ce qu'il reste des cités romaines... Il suffit de regarder les gravures d'Orange pour voir une tour seigneuriale posée sur l'arc de triomphe. À

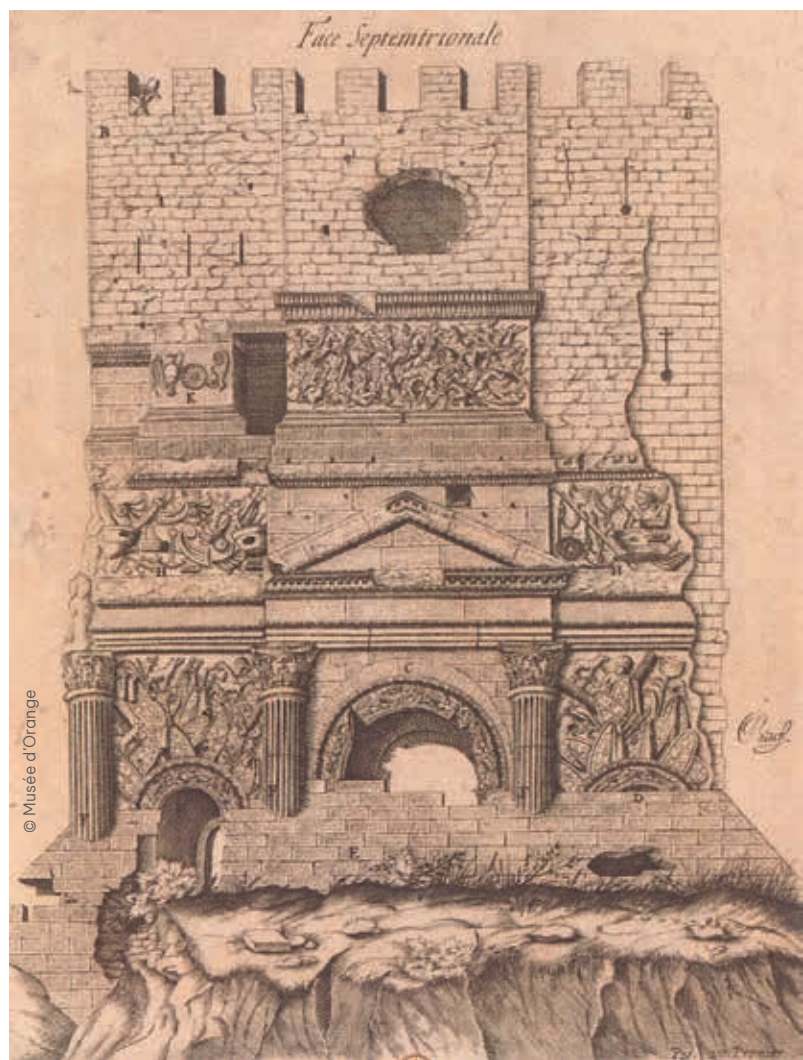
« Pour des raisons défensives, Vaison-la-Romaine bascule de l'autre côté de l'Ouvèze, sur les hauteurs ».

cette époque, il ne faut pas oublier que nous ne sommes pas en France mais en terre d'Empire, le Saint-Empire romain germanique. Au XIII^e siècle, c'est Frédéric II, empereur, qui signe des documents concernant Avignon ou L'Isle-sur-la-Sorgue... On a donc un puissant suzerain qui est très lointain, l'empereur. Ensuite un autre pouvoir qui est celui des comtes et ici nous sommes essentiellement sur les terres du comte de Toulouse... Ces « grands patrons » sont très lointains mais sur place, on a une aristocratie pléthorique. Et ces nobles possèdent souvent des parts de seigneurie qui représentent une forme de proto-capitalisme : vous êtes un noble local, vous avez 10% de la seigneurie

de L'Isle, un quart de la seigneurie de Venasque... Ces nobles s'agrègent entre eux socialement, et en fonction de leur richesse, construisent des tours comme en Italie.

Et pourquoi des tours ?

On a une transposition dans l'architecture de cette volonté de démontrer sa puissance à travers l'érection d'une tour, c'est presque freudien. Quand on les cherche, on trouve facilement des traces de ces tours nobiliaires.



► Gravure de l'arc de triomphe d'Orange (face nord) surmonté d'une tour médiévale, d'après un dessin de Jean Bœuf.



▲ Les tours de la ville de San Gimignano, en Toscane, évoquent celles d'Avignon au Moyen Âge.

Place du Change, à Avignon, on a retrouvé une façade de tour de 13 ou 14 mètres. À L'Isle, on peut aller à 20 ou 25 mètres ! La différence avec l'Italie, c'est qu'elles sont plus massives... En 1226, après le siège d'Avignon par Louis VIII, le légat du pape et le représentant du roi de France auraient fait ériger 300 tours en guise de représailles contre l'aristocratie qui avait pris fait et cause pour le comte de Toulouse. C'est sans doute exagéré mais cela donne une idée de l'importance de ces tours dans le paysage urbain et de leur symbolique.

C'est une réalité qui tranche avec la vision stéréotypée qu'on a du Moyen Âge, à savoir le château fortifié, avec une enceinte, des douves, un village non loin...

Il y a eu des châteaux-forts mais ce n'est pas le modèle dominant et de toute manière, ils sont apparus assez tardivement. Ces exemples, on les a plutôt dans la vallée du Calavon, comme à Gordes, ou bien à Châteauneuf-de-Gadagne, où il n'y avait sans doute pas de coseigneurs... Parfois, les châteaux naissent de la densification des quartiers aristocratiques, sortes de « lotissements » pour nobles comparables aux résidences sécurisées d'aujourd'hui où les tours finissent par se rejoindre, donnant naissance à des maisons fortes. Puis une nouvelle élite, apparue vers la fin du XIII^e siècle et surtout au siècle suivant, reconstruit un vrai château à partir d'un ensemble hétéroclite. L'exemple type, c'est le château de Saumane, qui est très mal

étudié. Il est connu comme un très beau château du XVI^e siècle mais quand on regarde attentivement, on voit bien qu'il est assis sur des constructions plus anciennes.

Pendant toute cette période, l'évêque est un personnage qui joue aussi un rôle très important dans le développement des villes.

Tout à fait. Dans les anciennes cités romaines, même avec d'importantes périodes de rétractation, le fait urbain n'a pas disparu, on l'a vu. Et le trait d'union à toutes les époques, c'est le pouvoir épiscopal... C'est lui qui a maintenu l'urbanité dans toutes ces anciennes cités. La vie religieuse, entre le V^e et le VII^e siècle, a permis la renaissance ultérieure d'Avignon, comme de Cavaillon ou d'Apt. À Avignon, dès les VIII^e et IX^e siècles, la ville se redéveloppe, souvent à partir des anciens axes antiques et, au XI^e siècle, elle a quasiment reconquis le terrain perdu. Alors comment s'exerce cette réurbanisation ? À partir des nouvelles implantations religieuses qui vont devenir des églises paroissiales. À Avignon, par exemple, Saint-Pierre a de fortes chances d'être l'église funéraire des évêques, Saint-Didier est probablement une église de l'Antiquité tardive... Et c'est la même chose à Apt où, après la rétractation sur le centre monumental, la cathédrale s'appuie sur le *forum*. Autour des implantations religieuses situées en dehors de la ville rétractée et de son enceinte, on voit d'abord apparaître des noyaux urbains qui seront les têtes de pont de la reconquête urbaine.



D'après les indications de François Guyonnet

Et cette reconquête urbaine s'accompagne d'une nouvelle prospérité ?

En effet au XII^e siècle, on a ici des villes vraiment bien structurées. On a remis en place des enceintes, et même une double enceinte à Avignon au début du XIII^e siècle, ce qui est une démonstration de puissance. C'est aussi un grand moment de reconstruction des églises, dans le style roman, et ça explique le retard d'arrivée du gothique... Le Vaucluse d'alors est effectivement prospère et ce n'est pas pour rien qu'au XIII^e siècle, la suzeraineté de cette terre très riche est un enjeu politique majeur. Le comte de Toulouse, en s'appuyant sur l'empereur, cherche à établir un point d'appui en Comtat et affronte le roi de France et le pape. Au final, le roi ne récupère pas ce territoire et c'est le pape qui est le grand gagnant puisqu'il détient définitivement le Comtat en 1274. Lorsque Clément V s'y installe, au XIV^e siècle, c'est justement parce que ces terres sont déjà pontificales, à l'exception d'Avignon, qui ne sera rachetée à la Reine Jeanne qu'en 1348.

Mais le Comtat Venaissin, lui, appartient bien alors au pape ?

Oui, depuis 1274, le pape est définitivement le suzerain ici et la région, si elle a connu quelques traumatismes, est à nouveau prospère. Avignon, plus que d'autres villes, a un peu plus de mal à se remettre de ses choix politiques mais elle se développe quand même, au-delà de son ancienne enceinte, vers la rue du Limas par exemple. L'arrivée des ordres mendiants (Dominicains, Franciscains, Carmes et Augustins) créés au XIII^e siècle en réaction à l'hérésie albigeoise, est le ferment d'un nouveau développement urbain. Ces ordres s'installent aux portes, hors des murs, à la périphérie. On s'interroge toujours sur le fait de savoir si ce sont eux qui ont suscité l'implantation de l'habitat ou s'ils ont simplement accompagné un essor urbain existant. En tout cas, ils s'établissent au plus près de la population laborieuse car ils ont été créés pour rapprocher l'Eglise du peuple. Les Franciscains et les Dominicains sont les premiers ordres mendiants et à Avignon, ces ordres



◀ *Après de longues périodes de repli urbain, les villes sont, aux XII^e et XIII^e siècles, à nouveau prospères, à l'image d'Avignon, cité dont le pont sur le Rhône lui vaut d'être convoitée à la fois par le roi de France et par le pape. Proposition de restitution de la ville d'Avignon à la fin du XII^e siècle. Illustration : Dominique Rousseau*

ville antique et on sait qu'il y a eu une enceinte et un plan mais la ville romaine n'a semble-t-il jamais été finalisée. Ensuite, au Moyen Âge, on n'y trouve pas cette multitude de tours que je décrivais, car le pouvoir épiscopal est très fort et il n'y a sans doute pas de coseigneurie... Il y a un épisode de son histoire qui nous en dit long. Au VI^e siècle, Carpentras est tout simplement abandonnée et son évêque décide d'établir le siège épiscopal à Venasque. Il ne s'agit pas d'une disparition brutale ou d'un massacre de tous les habitants. L'évêque décide simplement de s'installer sur un site perché. On peut le dire autrement : les gens vont réoccuper les hauteurs pour mieux se protéger et l'évêque décide de transférer son siège épiscopal sur le site de Venasque, lequel a sans doute aussi une symbolique très forte, comme il existe un lien très prononcé entre Cavaillon et Fontaine-de-Vaucluse. Il saute le pas carrément en s'installant à Venasque et pour longtemps... Pendant un temps, Carpentras n'existe plus, ou quasiment plus. Si, à cette époque, la ville peut être abandonnée de cette manière, c'est probablement parce qu'elle ne devait pas être très imposante... On sait qu'aux alentours il y a des villas très riches et on devait y échanger des productions agricoles... L'hypothèse dominante est que Carpentras, où l'on n'a jamais retrouvé de vestiges antiques importants à l'exception de son arc, était en fait surtout un grand marché... un peu comme Coustellet aujourd'hui.

Après une longue éclipse de plusieurs siècles, Carpentras finira par renaître...

Oui, car sa localisation présente quand même beaucoup d'avantages. Ce n'est pas pour rien qu'on avait choisi d'y construire une ville à un moment, dans l'Antiquité. Et ce n'est pas pour rien que l'évêque, à l'époque carolingienne, quitte Venasque et revient finalement s'établir au cœur de cette zone très fertile de la plaine comtadine. Mais Carpentras reste pendant longtemps encore une petite ville alors qu'au Moyen Âge, les bourgs autour, Malaucène, Mazan, Caromb, Monteux, sont imposants et lui font concurrence. Malaucène, en particulier, est à une certaine époque clairement

la rivale de Carpentras. Une famille aristocratique a fait prospérer son territoire de manière fantastique, à tel point que ce très gros bourg a même son quartier juif. Mais au début du XIV^e siècle, Carpentras est une ville suffisamment importante pour que le pape Clément V décide de s'y établir ponctuellement d'abord avant de choisir Avignon comme lieu de résidence quelques années plus tard. À cette époque, la configuration a changé. Le haut Moyen Âge (du VII^e au X^e siècle) a vu naître de nouvelles villes, comme Malaucène, on vient de le voir, ou encore Pernes, Pertuis et L'Isle. Pernes est un point d'appui du

comte de Toulouse qui prend le relais d'une fondation religieuse ancienne. S'agissant de Pertuis, le comte de Provence a pensé qu'il y avait probablement là une

sont puissants. Ils ont un succès incroyable mais aussi interdiction de par leurs statuts de posséder quoi que ce soit. Au XIV^e siècle, ils accueillent les sépultures et comme les cimetières sont source de revenus, toute cette masse monétaire leur brûle les mains... alors ils financent sans fin la reconstruction de leurs couvents qui deviennent souvent les plus imposants bâtiments religieux d'une cité. On retrouve le même phénomène à Pernes, à Orange, à Carpentras...

Nous n'avons pas encore évoqué Carpentras jusqu'à présent, c'est pourtant une ville antique...

Oui... mais on ne peut pas la comparer à Avignon, Orange, Cavaillon ou Apt. Carpentras est certes une

« Au VI^e siècle, Carpentras est tout simplement abandonnée parce que l'évêque a décidé de s'installer à Venasque ».



implantation intéressante déjà occupée par un prieuré. Le pertuis ça veut bien dire ce que ça veut dire, c'est le havre, le port... On peut y surveiller le flottage du bois sur la Durance, jusqu'au Rhône, jusqu'à Avignon. Quant à L'Isle, c'est vraiment un cas à part qui s'apparente à un centre industriel transformé en ville au XII^e siècle.

Qu'est-ce qui distingue L'Isle de toutes les autres villes vauclusiennes ?

L'Isle est une ville de création beaucoup plus récente qu'Avignon, Cavaillon ou Apt, elle est fondée au XI^e siècle. Mais elle connaît un développement spectaculaire tout simplement grâce à l'industrie et à la maîtrise de l'énergie hydraulique... En superficie, à la fin du XII^e siècle, c'est deux fois Cavaillon et trois fois Carpentras, c'est la deuxième agglomération du marquisat après Avignon. L'Isle a un mythe fondateur, celui d'un village de pêcheurs vivant sur pilotis. Il se trouve que c'est faux. Les découvertes préhistoriques de ces dix dernières années montrent que ce que l'on prenait pour une zone de marécages était en fait occupée depuis le Néolithique. À l'époque romaine, il y a des constructions aux alentours mais sur le site de l'actuelle L'Isle-sur-la-Sorgue, effectivement, il n'y a pas de ville. Après l'an mille, donc, des gens ingénieux se disent qu'à cet endroit la force motrice de la Sorgue permet de créer des activités, des industries. Des nobles comprennent qu'on peut vivre de cette industrie et s'y intéressent. Très vite,

L'Isle devient une ville drapière, comme Avignon. Elle est alors aménagée comme le serait une Zac aujourd'hui et, petit à petit, les aristocrates se mettent à construire dans cette ville qui produit de grandes richesses. Car à cet endroit, on tire des revenus de tout, des moulins qui fonctionnent grâce à la Sorgue, des péages. En un siècle, elle prend sa forme actuelle.

Dans cette épopée des villes vauclusiennes, il y a une date charnière. C'est 1309, l'arrivée du pape français Clément V à Avignon, où la papauté allait rester près de 70 ans...

« L'arrivée du pape à Avignon, au XIV^e siècle, est une rupture énorme. Tout change et cette richesse ruisselle sur tout le comtat venaissin ».

Oui mais si on veut chipoter, il faut d'abord se demander si Clément V est vraiment français. En fait, il est gascon et c'est donc un sujet du duc d'Aquitaine et roi d'Angleterre. Mais s'il vient ici, c'est parce qu'il a effectivement à traiter des affaires compliquées avec le roi de France, notamment la disparition de l'ordre du Temple. Le roi l'a soutenu lors de son élection et Clément V ne bougera pas lorsque Philippe Le Bel fera arrêter tous les Templiers... qui étaient par ailleurs ses créanciers. Et si Clément V arrive ici, c'est parce que ces terres, on l'a vu, sont devenues pontificales au siècle précédent. En clair, il est chez lui. Et il faut bien

noter qu'il va tout d'abord s'installer à Carpentras et non à Avignon car la ville n'est pas encore pontificale. Si Avignon finit tout de même par l'emporter sur



◀ *L'Isle-sur-la-Sorgue n'est pas une ville antique. Fondée après l'An mille, elle connaît une croissance très rapide grâce aux industries qui se développent au fil de la Sorgue, qui fait fonctionner les roues à aubes, en particulier l'activité drapière. Proposition de restitution de L'Isle-sur-la-Sorgue au Moyen Âge.*
Illustration : Dominique Rousseau

Carpentras très rapidement, c'est parce que la ville est à l'exacte frontière entre le royaume de France et le Saint-Empire romain germanique. Le Rhône est une limite géographique et politique et Avignon possède un point de franchissement avec son célèbre pont qui lui confère une importance stratégique évidente. Ce qui est certain, c'est qu'à partir du moment où son successeur, le pape Jean XXII, s'installe à Avignon, en 1316, la ville connaît une croissance absolument spectaculaire.

À la mesure de la capitale de la Chrétienté...

Attention, Avignon était déjà en expansion grâce à une certaine prospérité commerciale et industrielle mais, en quelques années, le nombre d'habitants est multiplié par trois. C'est notamment l'arrivée de grandes représentations ecclésiastiques et princières mais également une foule considérable de courtisans et d'actifs attirés par l'impact économique de ce nouveau statut international qui vont dynamiser la ville ! C'est une rupture énorme, tout change. Il faut répondre au besoin urgent de loger des gens, il faut accueillir la cour, toute l'administration pontificale... Et il ne faut pas oublier que le palais pontifical a été construit en plusieurs décennies. C'est une véritable explosion urbaine, avec notamment la création de nombreuses livrées cardinalices. Une livrée, c'est un ensemble de maisons qui ne sont pas propriété du cardinal mais sont juste allouées à lui-même et ses gens. Mais certains cardinaux, parmi les plus riches, font en plus construire leur propre palais. Ceccano (actuelle médiathèque de l'intra-muros avignonnais) est tout à la fois un palais et une livrée, occupés par les gens du cardinal du même nom. Par manque de place ou pour des raisons

politiques, les palais sont construits à l'extérieur à Villeneuve-Lez-Avignon (en royaume de France), à Fargues (commune du Pontet), à Montfavet... Toute cette richesse ruisselle sur le Comtat Venaissin, tout au long de la vallée du Rhône et même Arles se redéveloppe à l'époque grâce à la papauté d'Avignon.

Que sait-on de l'habitat des gens du peuple, ce qu'on appelle l'habitat vulgaire...

Si on prend en considération un temps long, on le connaît peu... S'agissant de l'Antiquité, on a une idée assez précise du paysage monumental, notamment pour des cités comme Orange, Vaison-la-Romaine ou Apt mais pas de l'habitat vulgaire. Les données archéologiques sont ponctuelles et nous livrent des informations sur des quartiers d'habitations généralement bien conçus. Pour l'Antiquité tardive et les premiers siècles du Moyen Âge, les informations sont très lacunaires. En ce qui concerne le bas Moyen Âge et la période pontificale, c'est différent. À Perpignan, j'ai été le premier à trouver des maisons en terre médiévales bien conservées de la fin du XIII^e siècle et lorsque j'ai rejoint le Service départemental d'archéologie du Vaucluse, j'ai eu la surprise de trouver à nouveau des maisons en terre, à Carpentras, pour la même période et sur un contexte équivalent de ville au statut politique renouvelé. C'est étonnant, j'aurais presque pu faire un copier-coller du rapport de Perpignan. Si vous voulez, ce sont des habitats collectifs prenant la forme de lotissements... Les habitants dessinaient des îlots puis des parcelles à l'intérieur des îlots... C'est une architecture sérielle, avec des petites mesures mitoyennes, sur un linéaire assez important. Pour vous donner une idée, on peut comparer avec des souks, des quartiers artisanaux et commerciaux, où on vit, on travaille et on meurt... Dans l'Avignon pontificale on retrouve cette architecture sérielle mais avec un mode constructif différent : des piliers en pierre qui soutiennent les planchers des étages et les charpentes avec des colombages. Cela semble facile à construire mais en réalité, c'est plus compliqué qu'il n'y paraît, c'est un mécano très astucieux. Qu'il s'agisse de la terre à Carpentras ou du bois à Avignon, nous sommes dans le cas d'une architecture standardisée relativement peu onéreuse car le matériau principal est assez disponible. Les grandes fouilles du Service départemental d'archéologie du début des années quatre-vingt-dix, rue Carreterie notamment, ou celles conduites par l'INRAP impasse de l'Oratoire, ont permis de mettre au jour à Avignon des quartiers complets de ces lotissements avec de belles découvertes notamment de lots de splendides céramiques... Cet habitat des faubourgs est apparu avant l'arrivée du pape mais il explose littéralement après. Dans la première moitié du XIV^e siècle, ce sont les classes moyennes inférieures qui habitent dans ces lotissements stéréotypés. Mais souvent, ces quartiers finissent par s'embourgeoiser alors on améliore les constructions et on reconstruit souvent en pierre... et les ordres mendiants qui étaient installés là en profitent.

- ▶ À partir du moment où Jean XXII s'installe à Avignon, la ville connaît une explosion urbaine. En quelques années, le nombre d'habitants est multiplié par trois. Proposition de restitution de la ville d'Avignon au XIV^e siècle.
Illustration : Dominique Rousseau

La ville continue sans cesse à se reconstruire sur la ville...

Oui, tout à fait, et ça donne des villes assez bancales. D'un point de vue urbain, l'histoire d'Avignon au XIV^e siècle est mouvementée. Avec l'explosion des besoins liés à l'arrivée de la cour pontificale et de tous ceux que ce nouveau centre de la Chrétienté attire, marchands, artistes, artisans, on peut dire qu'il y a assez vite une deuxième ville à côté de la ville.

La grande peste noire de 1348 va tuer énormément de gens mais comme la ville reste attractive, la population ne s'effondre pas... Elle se renouvelle avec l'arrivée de nouveaux habitants, d'autant qu'il y a de nombreux logements vacants après le fléau. À partir de 1357, dans un contexte de grande insécurité, le mouvement de mise en défense d'Avignon et du Comtat est extrêmement fort. On est alors en pleine guerre de Cent Ans, qui est un conflit de professionnels. Lorsqu'une trêve est conclue, le roi de France envoie ses mercenaires en Provence, sur laquelle il a des vues. En politique, ça ne fait jamais de mal de faire du tort à celui dont on convoite le pouvoir, n'est-ce pas ? Ces mercenaires viennent racketter le pape, il n'y a pas d'autre mot, et la papauté met tout en œuvre pour défendre ce territoire, à commencer par de nouvelles fortifications.



C'est de cette époque que datent les remparts que nous connaissons ?

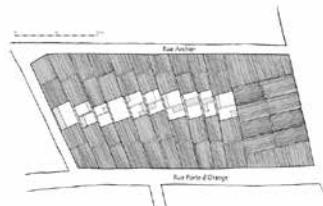
Exactement. Il faut bien voir que le XIV^e siècle est très contrasté dans le Comtat Venaissin. Il y a de grandes différences entre le début, le milieu et la fin du siècle... Début XIV^e, on a des villes circonscrites dans leur

Carpentras (84) Lotissements du Moyen-Âge

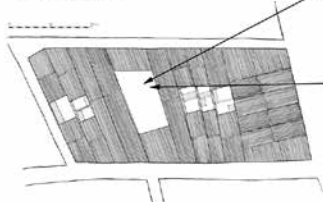
Essai de restitution du parcellaire et de l'architecture au XIV^e s.

F. Guyonnet (S.A.D.V.)
Novembre 2003

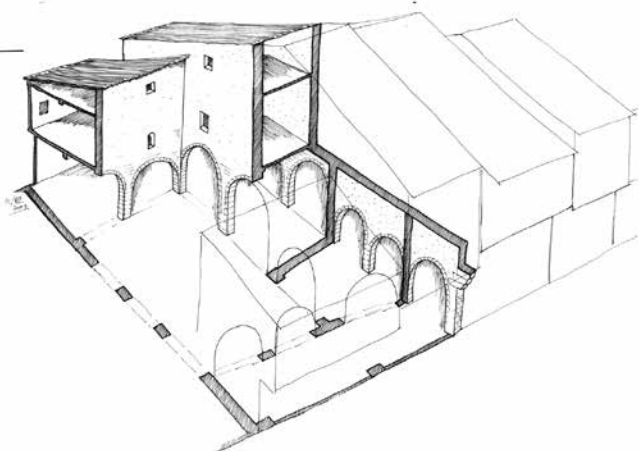
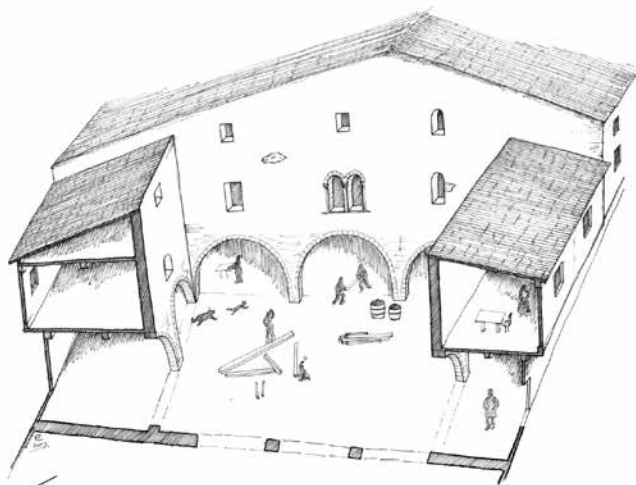
Fin XIII^e-début XIV^e s.



Milieu/fin XIV^e s.



Fin XV^e s.



- ▶ L'habitat dit vulgaire, celui du peuple, n'est pas toujours bien connu, à quelques exceptions près. On sait ainsi qu'au bas Moyen Âge, à Carpentras et sans doute Avignon, les quartiers populaires ressemblaient à des lotissements mêlant des habitations et des ateliers, qu'on pourrait comparer à des souks.



ancienne enceinte, puis cinquante ans plus tard, de larges faubourgs à l'extérieur du réseau défensif dépassé par l'urbanisation massive. Avec la menace de guerre, la question se pose alors de savoir si on conforte la vieille enceinte ou si on en construit une nouvelle. Et c'est un choix assez radical qui est fait, en particulier à Avignon où l'on décide de construire cette gigantesque enceinte, à partir de 1357 ! Ces nouveaux remparts englobent absolument tout, le Palais, la ville, les faubourgs, les ordres mendiants ! Ce sont ces fortifications que nous connaissons, immenses pour l'époque et s'élevant jusqu'à huit mètres de haut. La rapidité d'exécution de ce chantier titanesque démontre que l'administration pontificale est à son apogée et préfigure un Etat moderne. On peut comparer ce modèle d'organisation à celui mis en œuvre pour la défense des nouvelles frontières françaises par Vauban au XVII^e siècle.

Que se passe-t-il après la fin de la papauté d'Avignon ?

Après le départ du pape, Avignon retrouve sa vocation provinciale, tout comme le Comtat... On peut dire que dans l'histoire de cette ville, il ne se passe rien ou presque entre le Moyen Âge et le XIX^e siècle en termes de développement urbain. C'est un territoire qui est comme vitrifié jusqu'à la révolution industrielle. L'enceinte pontificale du XIV^e siècle est si gigantesque que, pendant des siècles, il y a énormément d'espaces disponibles dans ce qu'on appelle aujourd'hui l'intra-muros. Comme au V^e siècle, la ville se rétracte à nouveau mais en partie sur le périmètre de l'enceinte du XIII^e siècle... Il y a bien quelques quartiers qui tirent leur épingle du jeu (Carreterie, Limas...) mais il y a surtout beaucoup de champs qui ont remplacé d'anciens faubourgs détruits. À partir de la fin du XVI^e siècle, plusieurs ordres religieux s'installent, avec la bénédiction des autorités pontificales, car il s'agit de maintenir un bastion catholique face à un environnement hostile protestant, cévenol, dauphinois et aussi dans le Luberon. Rue d'Annelles se trouvait par exemple un couvent d'Ursulines. Le Carmel ou Saint-Charles s'implantent

dans des faubourgs abandonnés et certains y sont encore... Attention, le départ du pape ne marque pas la ruine de la ville, loin de là. Un légat pontifical gère Avignon et il y a de nombreuses familles italiennes qui restent. Comme la ville se trouve sur d'importantes routes commerciales, que la plaine du comtat est fertile, et que les états pontificaux génèrent toute une activité économique (dont la contrebande) en lien avec le royaume de France tout proche, Avignon prospère. On construit des hôtels particuliers, on embellit, on fait des beaux plafonds, on surélève... On construit des églises aussi, alors que pendant toute la période de la papauté, cela n'avait pas tout à fait été le cas.

C'est étonnant de penser que les papes se souciaient si peu de construire ou reconstruire des églises...

Le pape lui-même officie dans la grande chapelle du Palais des papes, qu'on a construit à côté de la vieille cathédrale romane qui reste globalement dans son architecture du XII^e siècle. À l'exception de Jean XXII qui aide par exemple à la reconstruction du chœur de l'église Saint-Agricol, les pontifes se sont bien gardés de bâtir ou d'améliorer des églises paroissiales. Pourquoi ? Parce que le pouvoir pontifical ne s'appuie pas sur le clergé local, dont il ne veut pas entendre parler. Pendant 30 ans, le siège de l'évêque a tout de même été vacant. Le pape s'appuie sur les ordres mendiants et sur de nouvelles fondations... Saint-Didier, archétype de l'église gothique méridionale, est le seul contre-exemple et cela tient à la volonté d'un cardinal qui avait financé sa reconstruction au XIV^e siècle. Toutes les autres églises renaissent plus tard, au XV^e siècle, grâce aux dons des paroissiens issus des classes qui s'enrichissent. Saint-Agricol, Saint-Pierre, La Principale sont majoritairement très modifiées au XV^e. Il y aura aussi de belles réalisations baroques plus tard. L'histoire d'Avignon ne s'est pas arrêtée au XV^e siècle mais simplement, après un développement absolument inouï, elle n'est plus en croissance. La grande époque est passée... ■

Le site médiéval de la Tour d'Argent à L'Isle-sur-la-Sorgue



© François Guyonnet - DPI

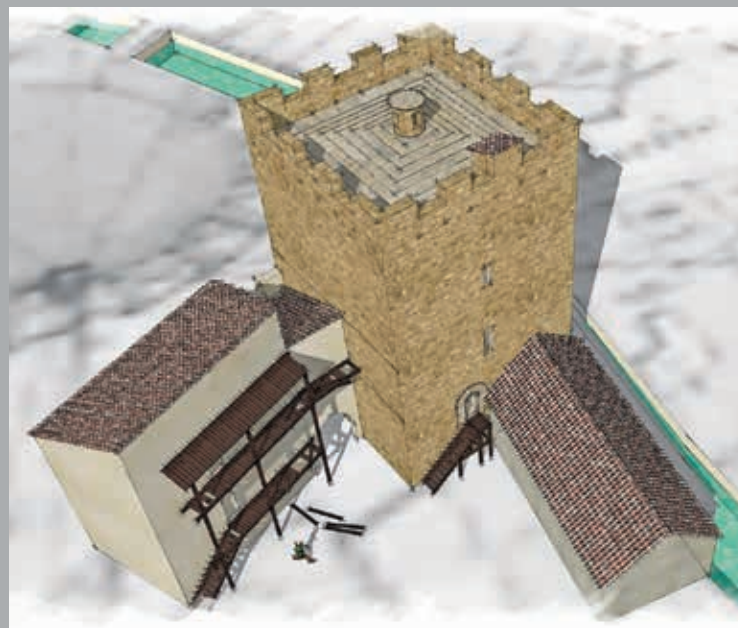
◀ Les investigations sur la Tour d'Argent, menées d'abord par le Service départemental d'archéologie puis par la Direction du patrimoine de L'Isle-sur-la-Sorgue, ont permis d'établir que l'édifice était flanqué d'habitations et d'ateliers artisanaux.

► *Essai de restitution de la Tour d'Argent au XIII^e siècle.*

L'Isle-sur-la-Sorgue est une ville relativement récente, créée au XI^e siècle dans la plaine du Comtat Venaissin, pour tirer profit de la force hydraulique émanant de multiples bras de la Sorgue. Ville industrielle, essentiellement tournée sur l'activité textile, sa surface urbanisée se développe de façon rapide pour atteindre une taille correspondante à l'actuel centre historique dès la fin du XII^e siècle. En 1200, elle est, après Avignon, la deuxième agglomération du secteur, située en terre d'Empire, sous la suzeraineté partagée des comtes de Toulouse et de Forcalquier. La richesse de l'Isle bénéficie en premier lieu à une aristocratie pléthorique qui trouve la formule politique du consulat seigneurial pour répondre aux besoins de gestion de la cité. Avec le début de la croisade des Albigeois et ses répercussions locales, s'ouvre une période troublée qui va entraîner de profondes mutations sociologiques dans l'aristocratie. L'apaisement vient avec le rattachement définitif de L'Isle et du Comtat aux états pontificaux en 1274.

Au XII^e siècle, la transcription architecturale de la coseigneurie locale est l'érection de tours ou de maisons fortes, dont nombre de vestiges sont encore conservés dans le tissu urbain. Depuis plusieurs années, le Service départemental puis la direction du patrimoine de la ville effectuent diverses recherches archéologiques et historiques sur le site de la Tour d'Argent, implanté au cœur de la cité et destiné à une réhabilitation en pôle culturel. Le lieu tire son nom d'une tour médiévale, construite vers la fin du XII^e siècle, dominant au nord un ensemble complexe de bâtiments médiévaux venant d'être explorés par une campagne de fouille préventive réalisée au printemps 2022.

Les récentes investigations (dont la phase d'étude est en cours), permettent une première synthèse de dix ans de recherches sur ce lieu. À l'origine, le site est bordé à l'est par un bras naturel de la Sorgue et aucune trace d'occupation n'est perceptible avant l'extrême fin du



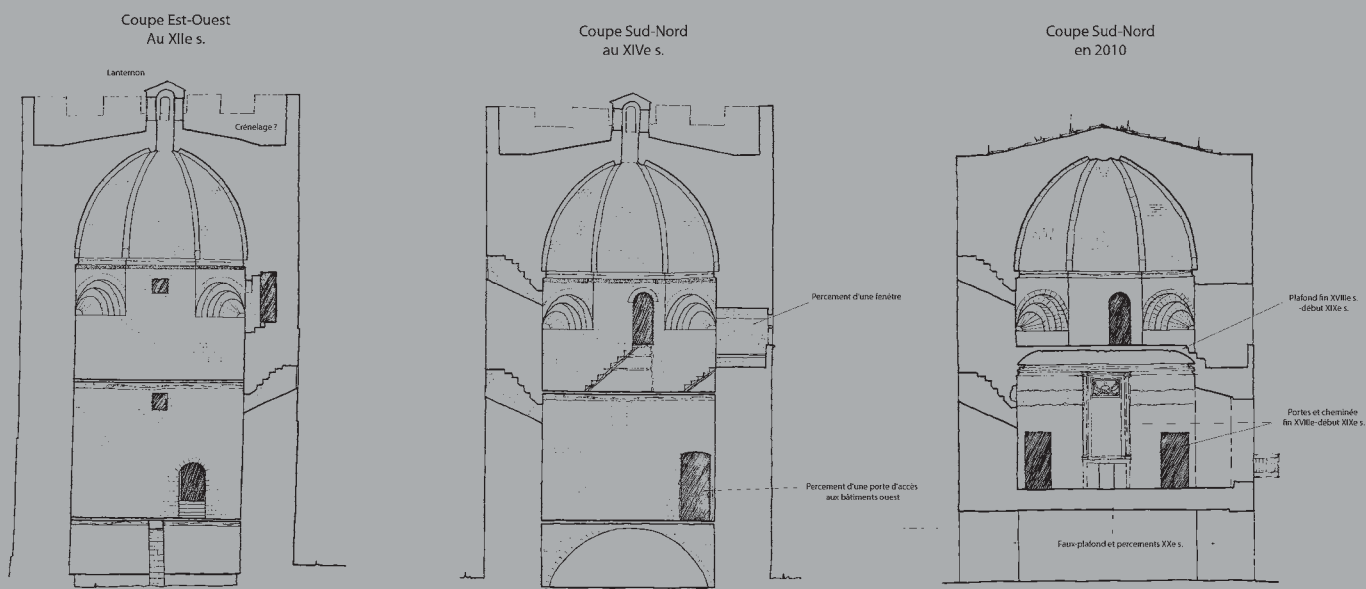
© François Guyonnet - DPI

XI^e siècle. Dans la première moitié du XII^e siècle, des bâtiments rectangulaires assez longs sont implantés progressivement en retrait par rapport au lit majeur de la rivière. De diverses hauteurs, ces constructions semblent faire fonction d'habitations et d'ateliers artisanaux. Étonnamment, à partir du milieu du XII^e siècle, ces bâtiments plutôt fonctionnels voisinent des édifices édilitaires dont l'érection semble s'accélérer à la fin du siècle. C'est à cette époque que s'élève la fameuse Tour d'Argent, couverte d'une remarquable coupole octogonale nervurée, conforme aux canons de l'architecture du second âge roman provençal. Plus au Sud, dans un alignement similaire, une autre tour bien plus modeste est également bâtie sur une bande de terrain gagnée sur le bras de rivière, désormais transformé en canal.

Une transformation d'importance intervient sur le parcellaire dans les dernières décennies du XIII^e siècle. Les grands bâtiments du XII^e siècle sont abattus pour faire place à de nouvelles constructions positionnées en bordure du canal ou au centre de l'îlot, tout en préservant des vides dans le tissu urbain, caractérisés par deux cours au Nord et à l'Ouest ainsi qu'un jardin au Sud.

ISLE-SUR-LA-SORGUE (84) Tour d'Argent Essai de restitution de la tour

N. Duverger, M. Dadière, F. Guyonnet, P. Donderis (DPI)
Juin 2015





LES AUTRES PALAIS DU PAPE

Du siècle pendant lequel le Vaucluse est devenu le nombril du monde chrétien, seul émerge encore aujourd'hui le fier Palais des papes d'Avignon. L'édifice est spectaculaire, son aura intacte. Tout le monde a oublié qu'il ne fut pas l'unique résidence des successeurs de Saint-Pierre qui occuperont son trône temporairement installé dans le Comtat Venaissin. Selon leurs goûts et leur conception du pouvoir, les souverains pontifes du XIV^e siècle ont construit des résidences fabuleuses et fait rayonner la papauté au plus près du royaume de France. Qui sait que le premier d'entre eux avait d'abord choisi de s'installer à Malaucène dont il était tombé amoureux ? Puis que son successeur avait fait édifier un merveilleux palais à Sorgues ? Que Châteauneuf-du-Pape n'a pas eu qu'une vocation défensive ? De tout cela, il ne reste plus grand-chose, si ce n'est dans l'œil des archéologues qui travaillent à en reconstituer l'histoire. Leurs travaux racontent le fabuleux essor du futur Vaucluse au temps des papes.

Pour bien comprendre cette histoire, il faut survoler ce siècle tourmenté des papes d'Avignon. Une période au cours de laquelle l'Église voit son autorité contestée par les souverains européens et marche vers le Grand schisme, sur lequel se refermera cette parenthèse. En prélude, une longue errance de plusieurs années. Quand Clément V, alors archevêque de Bordeaux, est élu en 1305 à Pérouse (Italie), l'Église traverse une grave crise politique et le nouveau souverain pontife décide de ne pas se rendre à Rome. Déchirée par les conflits, la ville a perdu de son éclat et de son influence, elle est devenue un nid d'intrigues dont il craint d'être prisonnier. Et puis, Rome ne se trouve plus désormais au cœur du monde chrétien mais dans sa périphérie. Clément V choisit de se faire couronner à Lyon et passe les années suivantes à exercer son ministère en itinérant. Entre ses séjours en Guyenne (l'actuelle Aquitaine, alors anglaise) et dans le Poitou, français, il s'efforce de restaurer les liens entre le Saint-Siège et le roi de France, Philippe Le Bel, passablement dégradés par le bras de fer sans merci avec son implacable prédécesseur, Boniface VIII. Comme gage de sa volonté d'apaisement, Clément V ferme les yeux sur la liquidation du puissant Ordre du Temple par le roi de France. Trop riches, trop organisés, ces moines-soldats qui ne combattent plus guère sont aussi ses créanciers. Tous sont arrêtés en 1307. Le concile convoqué pour régler leur sort en 1311 se tient à Vienne, au sud de Lyon, sur les terres du Saint Empire romain germanique. Devant la détermination de Philippe Le Bel, le docile Clément V renonce à réformer l'Ordre du Temple et bat en retraite. Il fait étape dans le tout proche Comtat Venaissin, terre pontificale depuis qu'il a été cédé au Saint-Siège par le comte de Toulouse en 1274. Ici, le pape peut espérer échapper un peu à la pression du roi de France sans toutefois s'en éloigner. L'emplacement géographique est idéal : assise sur un pont au milieu de la vallée du Rhône qui sépare alors la France et l'Empire, Avignon connecte le Nord et le Sud de l'Europe, au cœur de la chrétienté.

Du « jardin des délices » de Malaucène au palais de Sorgues, souvent pape varie

Clément V installe sa curie dans le couvent des Dominicains hors les murs d'Avignon mais, voyageur dans l'âme, déserte le plus souvent cette résidence sans charme pour sillonner le Comtat. Il séjourne notamment à Monteux, Bédarrides et Châteauneuf. De passage à Malaucène, il tombe en extase devant le monastère du Groseau. Non loin de la source à laquelle déjà les Gaulois vouaient un culte, l'homme se sent revivre et, très vite, décide de transformer le vieil édifice roman en un véritable petit palais. Jusqu'à sa mort en 1314, il viendra résider chaque année dans cette retraite chérie qu'il



▲ *Vue de la chapelle Notre-Dame du Groseau à Malaucène.*

► *Vue des décors peints constitués d'une alternance de bandes horizontales rouges et blanches du chœur de la chapelle du Groseau.*

appelle « le jardin de mes délices ». Mais une résidence d'été n'est pas un lieu de pouvoir. Élu sur un coup de bluff après un interminable conclave, son successeur, Jean XXII, entend affirmer le sien en lui donnant un édifice à sa mesure. De même que le départ de Rome et l'installation des papes dans le Comtat au début du XIV^e siècle n'est pas un événement programmé, il n'existe guère de continuité dans les choix que feront les souverains pontifes successifs. Jean XXII, le bâtisseur, régnera 20 ans. Il délaisse Malaucène et s'attache à verrouiller les points d'accès à Avignon. Il fait fortifier Barbentane, Noves, Châteauneuf ou encore Bédarrides et engage les premiers travaux sur le vieux palais épiscopal au pied de Notre-Dame des Doms. Mais il faut du neuf, du grandiose pour éblouir ses hôtes, étaler la puissance du pape. Rapidement, il engage la construction d'un vaste palais à Sorgues, juste au débouché du pont qui enjambe l'Ouvèze et contrôle l'accès à Avignon.



© CDV



© Ville de Malauacène - Jean-Bernard Viel



D'immenses chantiers... avant le retour à Rome

Là encore, ce palais restera orphelin. Érigé en l'espace de quelques années, entre 1318 et 1324, le palais de Sorgues sera aussi vite oublié. Les successeurs de Jean XXII, des bâtisseurs de la même trempe, le délaissent pour concentrer tous leurs efforts sur l'ensemble qu'ils entendent voir émerger non loin de là, au cœur d'Avignon. À partir de 1334, du vieux palais épiscopal juché sur le rocher des Doms, Benoît XII puis Clément VI feront jaillir le gigantesque ensemble que les touristes du monde entier viennent encore admirer aujourd'hui. Cet âge d'or marque l'explosion urbaine d'Avignon : l'argent afflue, tout comme les architectes, maîtres bâtisseurs, artistes et décorateurs. Ils arrivent d'Italie pour assouvir les rêves de grandeur du pape mais aussi de tout ce que la cité héberge désormais d'archevêques et de diplomates. Ce chantier pharaonique prendra une vingtaine d'années à peine. Quand il s'achève dans la seconde moitié du XIV^e siècle, on approche déjà de la fin de l'ère des papes de Vaucluse. La peste partie d'Asie en 1347 a déjà jeté un voile noir sur le monde et la guerre de Cent Ans fait rage. Les mercenaires désœuvrés occupent les périodes de trêve en pillant et en rançonnant. L'insécurité s'installe, la peur rôde, les papes sont contraints de muscler les fortifications et d'augmenter les effectifs afin d'assurer la protection du Comtat. On construit des remparts plus grands à Avignon pour englober à leur tour les populations qui avaient dû s'installer à l'exté-

rieur de la modeste enceinte d'origine. Ces murailles à mâchicoulis, qui sont encore de nos jours la parure du centre historique d'Avignon, resteront à moitié vides pour les siècles suivants. Car déjà, les papes songent à rentrer à Rome, la ville éternelle. On n'apporte plus que de menues améliorations aux ensembles palatiaux qui ont émergé en quelques décennies. Urbain V ajoute des jardins au Palais des papes et Grégoire XI redonne un peu de couleurs au palais de Sorgues qu'il fait restaurer afin d'y séjourner. Il y recevra notamment Charles Le Mauvais, roi de Navarre, ou encore le duc d'Anjou, fils du roi de France. Puis, estimant que les conditions sont réunies, il s'embarque à bord d'une expédition pour regagner Rome en 1378. Avignon n'hébergera plus dorénavant que des «antipapes» qui contestent la légitimité de l'élu du Vatican. La chrétienté achève de se fissurer, le Grand schisme est consommé. En 1398, Benoît XIII est reclus dans le Palais des papes encerclé par les hommes du roi de France qui demandent son abdication. Le siège durera cinq ans jusqu'à ce que ce pape contesté parvienne à prendre la fuite. Son départ signera la fin de la papauté d'Avignon.

Ainsi, le siècle des papes d'Avignon est marqué par un formidable effort de construction qui se déploie de façon décousue d'un pontife à l'autre. Ces dernières années, les travaux de recherche menés par les archéologues du Département ont permis de mieux connaître ces édifices voulus et dessinés par les papes successifs avant que la ruine et l'oubli ne les gagnent pour ne plus laisser émerger que le Palais des papes d'Avignon, auréolé par l'Unesco du prestigieux titre de « Patrimoine mondial de l'humanité ».

◀ *Vue du Palais du pont de Sorgues et le pont sur l'Ouvèze, plume et encre brune, lavis d'encre grise, Album Laincel (XVII^e siècle).*

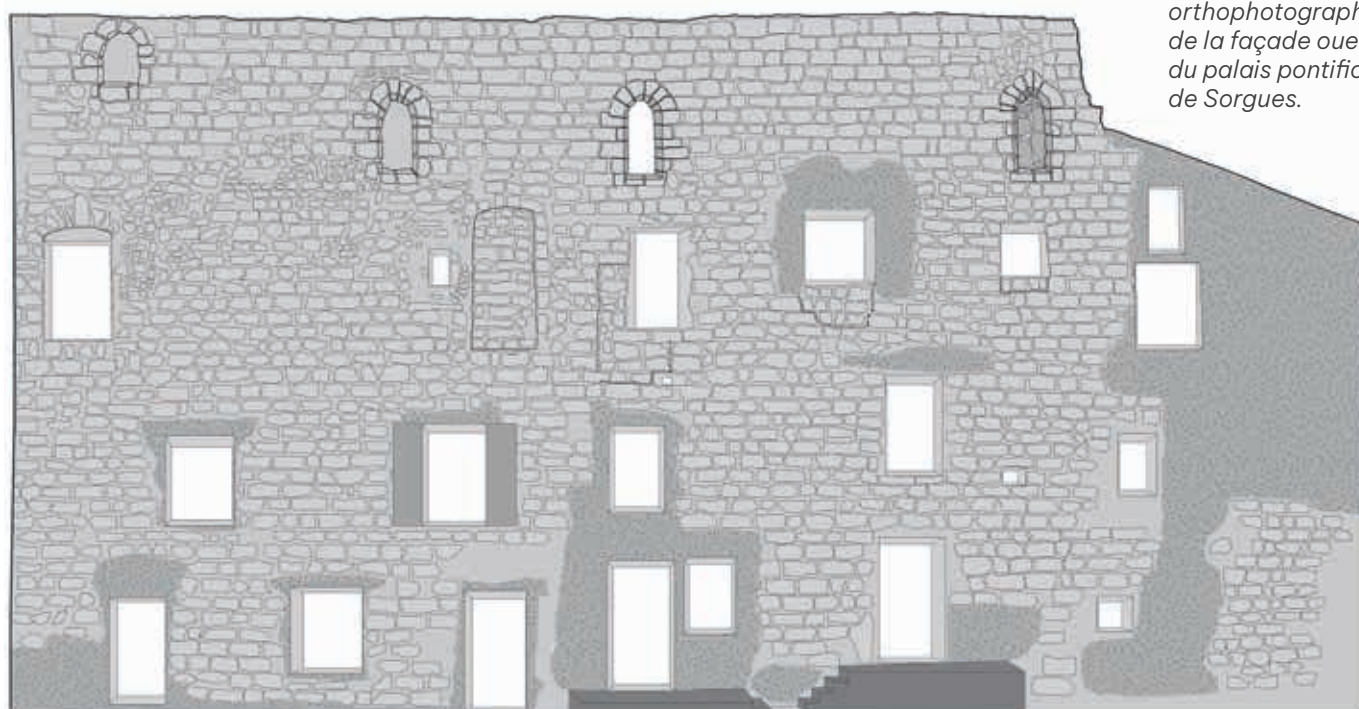
Sorgues : quelques bribes encore debout

En 2013 et 2014, deux campagnes de diagnostic préventif ont permis de retrouver les traces du premier Palais des papes, celui de Sorgues, réalisé à partir de 1318 par Jean XXII, qui y investira pas moins de 40 000 livres sans compter l'achat des terrains et maisons qui doivent céder la place. Ce spectaculaire quadrilatère de 75 m de côté creusé de douves était flanqué de tours de 25 m de haut dressées à chaque coin. Il avait été érigé juste au débouché du pont qui arrive du Nord et enjambe l'Ouvèze, à côté de l'atelier de frappe monétaire des papes. Il a presque intégralement disparu mais la mémoire en reste inscrite dans les noms des voies de ce quartier près de l'avenue d'Orange : rue du château, rue de la tour, impasse des jardins du château... Et pourtant, qui, à Sorgues, sait encore que ces murets qui entourent des jardins sont des restes des anciennes fortifications, que de nombreuses maisons du quartier s'appuient sur des pans de murs de l'ancien palais ou que l'on peut encore deviner ici ou là, à l'angle d'une rue, un fragment de mâchicoulis ou le bout d'un arc de l'ancienne porte du pont-levis ? « *C'était un palais austère et impressionnant de l'extérieur qui intimidait les habitants et les visiteurs. À l'intérieur, il était très richement décoré, avec une profusion de matériaux nobles, de carreaux peints et de murs réalisés par des maîtres italiens. On sait que cinq mois et demi avaient été nécessaires pour réaliser les seuls décors des appartements du pape* », narre Guilhem Baro, archéologue du Département qui a dirigé les recherches sur ce site oublié.

On y pénètre par l'Ouest, côté pont, par une double enceinte équipée de herses et d'un pont-levis. Les escaliers larges et aérés desservent les trois ou quatre étages qui entourent une cour carrée. Une salle d'apparat occupe l'aile nord et le pape s'installe côté est, dans des appartements qui donnent sur 3,5 hectares de jardins. Cet espace luxuriant est certainement la pièce maîtresse du palais, une démonstration de richesse et de pouvoir, conçue aussi bien pour garantir l'approvisionnement du palais que pour l'agrément de ses hôtes. Il est parcouru de canaux d'irrigation qu'enjambent des ponts, il y a des vignes, des arbres fruitiers et un potager qui pourvoient les cuisines en condiments, céréales et fruits exotiques. Clou du spectacle, un immense vivier couronne l'ensemble, apportant calme et sérénité. On a débauché des dizaines d'hommes et de femmes des environs pour en creuser la fosse et fait construire un aqueduc de 2,5 km afin de l'alimenter avec l'eau de l'Ouvèze. Le jardin accueille aussi une ménagerie où l'on garde les animaux offerts en présent au pape, des grands fauves, des perroquets et autres oiseaux exotiques... Au fond des jardins, le long du mur d'enceinte sud, côté ville, est aménagée la salle des audiences, une nouveauté, qui servait à recevoir le public pour les proclamations officielles ou le traitement des affaires judiciaires du Comtat. Il en reste quelques rares pans de murs encore debout dans lesquels un œil avisé distingue les anciennes ouvertures aujourd'hui comblées.

Aussi somptueux qu'il fut, après Jean XXII, le palais de Sorgues redeviendra rapidement une résidence parmi d'autres, plus ou moins fréquentée selon les goûts des papes successifs qui l'entretiendront malgré tout jusqu'à leur départ pour Rome.

▼ *Relevé pierre à pierre d'après une orthophotographie de la façade ouest du palais pontifical de Sorgues.*



© SADV



► Carreau de pavement de la chapelle Saint-Jean du Palais des papes d'Avignon.



© SADV

▼ Carreaux historiés (XIV^e s.) recueillis au cours des fouilles du château de Châteauneuf-du-Pape en 1960.

◀ Évocation du château de Châteauneuf-du-Pape, d'après un dessin de l'album Laincel. Illustration : Dominique Rousseau

Châteauneuf-du-Pape : être fort et le montrer

Au cours de son long pontificat, le même Jean XXII va aussi donner un nouveau souffle à Châteauneuf-du-Pape, alors nommé Châteauneuf Calcernier, en référence à la chaux produite en grande quantité sur ce territoire qui en regorge. Non loin de là, des carrières fournissent des pierres. Tout est à portée de main pour consolider ce site à la vocation défensive, perché sur les hauteurs d'où il domine la vallée du Rhône au nord d'Avignon. Il fait reprendre ses fortifications, ajoute une tour et une seconde enceinte fortifiée qui s'étend dans le village et dont on peut toujours admirer des vestiges : un grand pan de mur avenue des bosquets, une échauguette, une petite tour carrée... Voilà une place forte convenablement verrouillée, avec une garnison complète pour la garder. Mais Jean XXII, soucieux des apparences, entend aussi profiter de ce lieu pour y séjourner et y recevoir. Être fort et le montrer. Une salle d'apparat recouverte de carreaux peints y est donc aménagée et l'on peut profiter de la vue imprenable sur les environs depuis les fenêtres à coussièges. Cette salle disparue se trouvait au-dessus du cellier du château où l'on stockait les denrées alimentaires.

Fouillé dans les années soixante, il a été depuis recouvert d'une dalle pour devenir une salle municipale qui accueille aujourd'hui divers événements associatifs. À l'intérieur du château, le diagnostic préventif mené en 2015 par le Service d'archéologie du Département a permis d'en apprendre davantage sur sa configuration et son organisation. Il a mis au jour, à seulement 20 cm de profondeur, le dallage de la vaste esplanade centrale, apparemment divisée en deux grandes cours que séparaient un bâtiment. Au niveau de l'entrée, à côté du mur principal, on a aussi identifié un fossé de sept à huit mètres de largeur qu'enjambait à l'origine un pont-levis. Il avait été remblayé deux siècles plus tard et muni d'un



© Académie de Vaucluse



© Mairie de Châteauneuf-du-Pape

▲ Vue aérienne du diagnostic en cours sur le château de Châteauneuf-du-Pape.

pont en pierre. Juste à côté, dans un trou grossier sur le flanc du château, les archéologues ont retrouvé des centaines de fragments de verre, de céramique, des ossements d'animaux et des arêtes de poissons, laissant entendre que c'est là qu'atterrissaient les poubelles du château, avec l'évacuation des latrines.

L'emplacement éminemment stratégique du site fait que Châteauneuf ne sera jamais abandonné par les successeurs de Jean XXII qui apprécieront sans doute son vaste panorama très loin de l'écrasant palais d'Avignon. Clément VII, pape de 1378 à 1389, y aurait beaucoup séjourné. Il s'y rendait, dit-on, à dos de mule et c'est vraisemblablement de là que vient la fameuse légende de la mule du pape contée par Alphonse Daudet. Son successeur, Benoît XIII, le dernier des papes d'Avignon, y résidera également avant de devoir prendre la fuite pendant le Grand schisme, au terme d'un long bras de fer avec le roi de France.

Les papes passent et, de retour à Rome, ne s'intéressent plus que de loin au Comtat Venaissin, laissé aux bons

soins de leurs légats qui l'administrent. Le magnifique palais de Sorgues tombe dans l'oubli et la ruine. Les documents qui le mentionnent dans les siècles qui suivent balisent sa lente agonie. Défendu par une garnison italienne, il est incendié en août 1562 pendant les guerres de Religion, par le baron des Adrets. Deux siècles après la fin des papes d'Avignon, en 1597, Thomas Platter, un intellectuel suisse de passage dans la région, a la curiosité d'explorer l'édifice, déjà en piteux état. De cette visite, il dresse un état des lieux émouvant : « *Hors la ville, justement, comme l'heure n'était pas encore bien tardive, j'ai regardé de près un château puissant, bien bâti, qui répond lui aussi au nom de Pont-sur-Sorgues. Il a été très abîmé par les ennemis. J'ai l'impression que ce fut le plus beau, le plus confortable château que de ma vie j'ai vu ! C'était un édifice quadrangulaire, avec quatre tours d'angle, superbes aux quatre coins. À l'entrée, un pont-levis. L'ensemble était ceinturé par des douves. Et puis encore une belle tour, dans laquelle on montait par un escalier en colimaçon. Au milieu de tout cela, une jolie place carrée, dans un jardin, avec une fontaine ravissante en position centrale. Au rez-de-chaussée, on*

pouvait marcher à sec sous des arcades voûtées en faisant ainsi une promenade circulaire qui permettait de prendre connaissance intérieure de la forteresse dans son ensemble. Cette allée couverte était aussi large que les logements qui étaient construits par-dessus, soit quatre corps de logis pourvus les uns comme les autres d'appartements d'apparat, d'espaces déambulatoires et de murailles. Et puis, par-dessus, des toits tout à fait décoratifs mais qui, hélas, s'étaient maintenant écroulés en bien des endroits ».

La ruine ne fait que commencer. Un autre document de 1770 acte que les pierres pour la construction de la nouvelle église seront prises de la démolition du château.

À la Révolution, il est découpé en parcelles et vendu. Ne reste plus qu'une seule tour debout que son nouveau propriétaire veut démolir pour en revendre les pierres. Un maire s'y oppose mais perd après dix ans de procédures judiciaires. La tour est vendue à des carriers en 1819. Deux ans plus tard, il ne reste plus rien du fabuleux palais de Sorgues. Les récentes interventions du Service d'archéologie du Département ont permis d'en retrouver quelques traces ténues. La découverte de la base d'un pilier en pierre dans l'ancienne cour confirme l'existence d'une galerie couverte par des voûtes, formant un cloître. En creusant, à 1,5 m sous le sol, ont été mis au jour les semelles de fondation du palais, un mélange de mortier et de chaux sur lesquels les bâtisseurs construisaient les murs. « *Mais pas une seule pierre de taille, la récupération a été totale, le site a été complètement nettoyé après la Révolution* », constate l'archéologue.

La mine d'or des archives du Vatican

Si l'on dispose de chiffres précis, c'est que tout ce qu'ont entrepris les papes à cette époque a été dûment consigné dans des archives toujours conservées au Vatican. Une mine d'informations exceptionnelle, tout y est conservé : les prix, les dates de commande, de livraison, les contrats... Une historienne, Valérie Theis (École Normale Supérieure), a décortiqué sur place ces registres en latin médiéval et ses découvertes donnent toute la démesure et la magnificence à laquelle aspiraient les papes de l'époque. On y retrouve par exemple les détails des commandes passées pour remplir le vivier du palais de Sorgues qui donne lieu à une opération logistique de grande ampleur. Arrivant du Charolais, du Beaujolais et du Languedoc, plusieurs convois de charrettes transportant des nasses acheminent vers Sorgues très exactement 5 782 brochets, 143 carpes, 1 215

tanches et 6 900 poissons divers. De même, on sait que pour ce palais, pas moins de 129 500 carreaux de pavement avaient été commandés entre 1320 et 1327, dont 40 000 peints pour la chambre du pape et 20 000 carreaux blancs pour celles des chevaliers. À l'occasion de leur campagne, les archéologues n'en retrouveront en tout qu'une centaine de fragments. Le palais grandiose de Jean XXII a été dépecé jusqu'à la dernière miette.

Des carreaux de pavements, il se murmure qu'on en trouverait encore beaucoup derrière les portes des maisons de Châteauneuf-du-Pape, où les habitants sont longtemps allés se servir dans les ruines du château. Des

Des guerres de Religion jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, la résidence de Châteauneuf-du-Pape reprendra invariablement ce rôle de vigie et de place forte.

guerres de Religion jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, il reprendra invariablement ce rôle de vigie et de place forte. Un état des lieux daté de 1648 établit que le château est ruiné avant d'être partiellement restauré quelques décennies plus tard par un évêque d'Avignon qui aménage pour son bon plaisir quatre chambres à l'intérieur de la tour. À la Révolution, il est divisé en trente lots acquis par des citoyens. Il est morcelé, réaménagé, mais son empreinte reste gravée dans le plan cadastral napoléonien qui

permet de recouper les limites des propriétés et l'ancien périmètre du château. Classé monument historique en 1892, il bénéficie d'une restauration mais cet effort est anéanti par les conflits modernes. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les Allemands décèlent rapidement l'intérêt stratégique qu'il présentait déjà sept siècles auparavant et choisissent d'occuper la position. Ils entreposent leurs munitions et explosifs à l'intérieur de la tour. Mais dans la panique qui suit le Débarquement, ils n'ont pas le temps de les emporter dans leur retraite. Afin d'éviter qu'elles ne tombent aux mains des Alliés, ils font tout exploser, ne laissant à l'emplacement de la tour qu'un mur chancelant et un trou béant.

Quant au Groseau, la toute première des résidences érigée par les papes du Comtat, elle demeure la plus mystérieuse. Le terrain qui jouxte la chapelle Notre Dame, ultime vestige de l'ancien monastère transformé en palais, appartient à des propriétaires privés. En 2016, les archéologues ont fait appel à une méthode non invasive (la prospection électromagnétique) afin de tenter de savoir ce qui se cache sous la terre sans avoir à y creuser des tranchées. En faisant passer un courant dans le sol et en observant sa vitesse, on peut identifier des ruptures : mur, fossé, comblement... Sur la carte de détection électromagnétique, des taches de couleurs différentes suggèrent des anomalies mais aucune n'est apparue suffisamment nette pour tirer de nouvelles conclusions quant à l'emplacement exact de la résidence papale dont l'aile d'apparat devait s'appuyer sur la chapelle. Dans les profondeurs du sol, les racines des chênes truffiers gardent encore les secrets du petit palais de Clément V. ■

SPLendeur DU PATRIMOINE JUIF COMTADIN

Sans équivalent dans le sud de la France, le patrimoine juif conservé en Vaucluse témoigne d'une histoire longue et douloureuse. Celle d'une communauté juive expulsée de toutes parts des royaumes d'Europe dès le XIV^e siècle, et que la tolérance ambiguë des papes devait contraindre, jusqu'à la Révolution, au regroupement forcé dans quatre « juiveries » du Comtat Venaissin. Sur ces anciennes terres pontificales épousant en partie les contours de l'actuel Vaucluse, nous est resté un patrimoine remarquable, puissant témoignage de la vie au sein de ces communautés.





▲ À Carpentras, la synagogue, construite en 1367, est la plus ancienne en activité en France.

► Le cimetière juif de Carpentras compte 850 sépultures postérieures à la Révolution.

▼ Salle de pétrissage du pain azyme. Synagogue de Carpentras.



► Mikvé ou bain rituel de Carpentras.

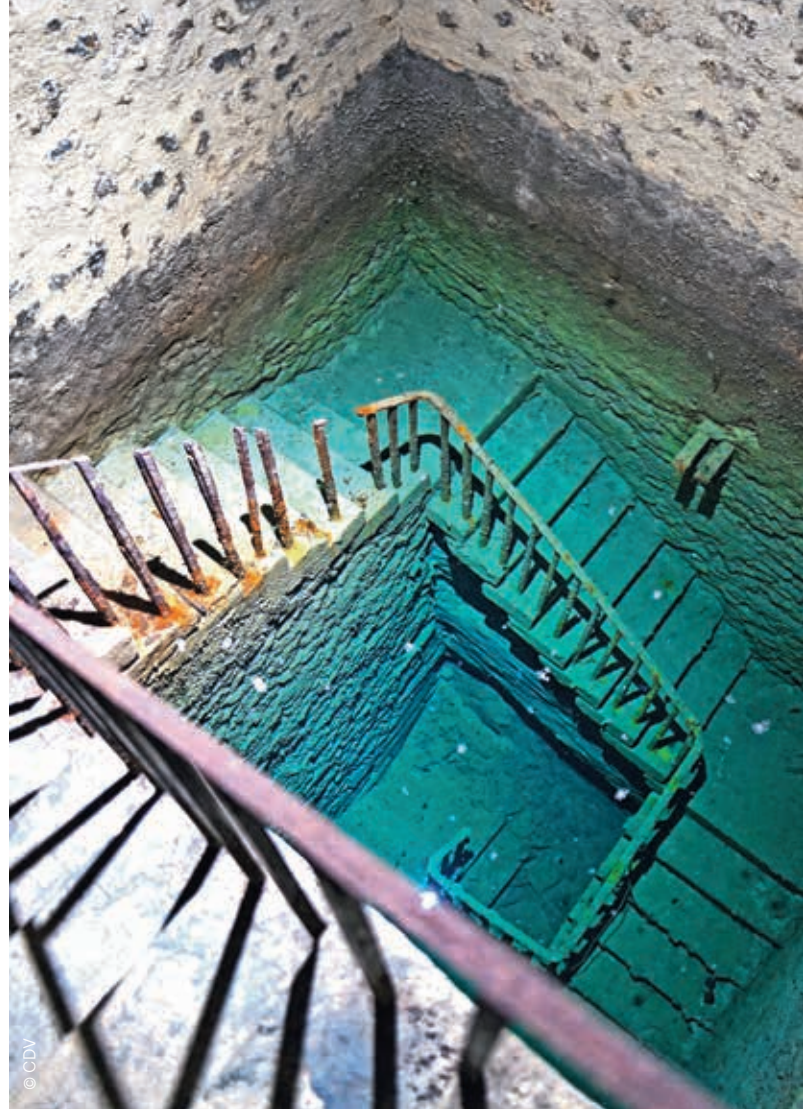
Prendre la mesure du caractère exceptionnel du patrimoine juif conservé en Vaucluse oblige à un détour par l'histoire. Son point de départ peut se situer au XIII^e siècle, où un acte de l'Empereur Frédéric I^{er} Barberousse atteste pour la première fois de la présence juive en Avignon et dans le Comtat Venaissin. Ce dernier est alors un Etat pontifical reconnu par le roi de France en 1274. Il recouvre l'actuel Vaucluse - exceptés Avignon, une partie du Luberon et la principauté d'Orange - auquel s'ajoutent neuf communes de la Drôme. À Avignon, siège pontifical depuis 1305, la ville achetée par le pape Clément VI en 1348 dénombre près d'un millier de personnes juives, soit autant que dans tout le Comtat réuni.

La protection ambiguë des papes

Expulsés du XIII^e au XV^e siècles des royaumes d'Europe, bon nombre de juifs ont trouvé refuge en terres pontificales. Ils y bénéficient, certes, du droit d'exister et de pratiquer leur culte. Mais ils subissent aussi, comme partout en Europe, de fortes discriminations. Le concile de Latran de 1215 est venu limiter leurs libertés, en leur imposant par exemple l'isolement dans les villes, le port d'un insigne vestimentaire distinctif (la rouelle jaune), l'interdiction d'accès à certaines fonctions...

Dès 1404, les personnes juives sont ainsi regroupées par le pape dans des quartiers fermés, dont elles ne sont autorisées à sortir qu'en journée. Cette « mise en juiverie » forcée est réalisée successivement à l'encontre des communautés de Cavaillon (1453), d'Avignon (1458), de Carpentras (1461) et de Pernes-les-Fontaines (1504). Deux siècles plus tard, les juifs du Comtat et d'Avignon - que l'on appelle parfois « les juifs du pape » - sont définitivement contraints de vivre regroupés dans quatre « carrières » situées à Avignon, Carpentras, Cavaillon et L'Isle-sur-la-Sorgue. Là, dans des quartiers qui leur sont exclusivement réservés et sont organisés autour d'une rue dont la largeur n'excède pas celle d'une charrette - *carriero* en provençal - les extrémités sont fermées la nuit par deux portails. La densité de population est telle que les immeubles s'élèvent et les propriétés s'enchevêtrent, sans qu'aucune fenêtre donnant sur le quartier chrétien ne soit autorisée. Et la vie s'organise autour de quelques équipements structurants, qui constituent encore aujourd'hui les principales traces patrimoniales de leur histoire sur ce territoire : la synagogue, les bains rituels et le cimetière.

► Bassin cultuel de la synagogue de Carpentras construit au XIX^e siècle et alimenté par une pompe permettant d'avoir de l'eau chauffée.





◀ *Tabernacle de la synagogue de Cavaillon.*

Le ghetto des carrières

Ainsi, à Cavaillon, la carrière située dans l'actuelle « rue hébraïque », une petite impasse, dénombrait une centaine de personnes au XVIII^e siècle, regroupées sur une superficie de 1 500 m². Un cadran solaire datant de 1775 y surplombe encore la maison « du rabbin de Bédarrides ». Plus importante, celle de L'Isle-sur-la-Sorgue au sud-ouest de la ville, couvrait une superficie de 5 850 m² en 1791, d'où sa densité moins élevée que dans la plupart des carrières du Comtat. Ici, la communauté juive a échappé aux massacres ayant ensanglanté le XV^e siècle. Le discret passage Jacob, que l'on distingue encore aujourd'hui, témoigne de l'imbrication des habitations, propre aux carrières du Comtat, et de leur adaptation aux contraintes (faible superficie au sol), comme l'illustre bien la maison d'Aaron et Isaac de

Beaucaire. Autre exemple significatif, car plus haute des carrières du Comtat en raison de ses immeubles pouvant atteindre huit à neuf étages, la carrière de Carpentras, située à l'emplacement de l'actuelle place Maurice Charretier, proche de l'hôtel de ville, occupait une superficie de 4 500 m² pour un millier de personnes, soit 10% de la population de la ville au XVIII^e siècle. Elle a été démolie dans le courant du XIX^e siècle. Quant à la juiverie d'Avignon, centrée sur l'actuelle place Jérusalem et fermée par deux portes (place Carnot et rue Carnot) au XIV^e, elle a pu accueillir jusqu'à un millier de personnes sur 3 500 m².

▼ *À Cavaillon, l'ancienne boulangerie rituelle.*



© Corine Bribois / Ville de Cavaillon

Synagogues, bains rituels et cimetières

Lieu de culte, la synagogue est aussi celui des études et des réunions. Elle abrite les rouleaux de la Torah – les cinq premiers livres de la Bible retranscrits sur des rouleaux – et souvent d'autres pièces, dont notamment un bain rituel. À Cavaillon, l'actuelle synagogue devenue musée en 1963 est située sur l'emplacement de celle du XV^e siècle. Reconstituée au XVIII^e siècle, elle se caractérise par son décor ostentatoire, dont une porte d'entrée richement ornée et surmontée d'un médaillon portant une citation du livre des Psaumes, en hébreu. Ses combles ont livré des objets liturgiques, dont certains, datant du XIV^e siècle, sont venus enrichir les collections du musée juif comtadin. Restaurée dans les années 1990 avec le soutien du Département, la synagogue de Carpentras n'a pas changé d'emplacement depuis 1367. Elle est de ce fait non seulement la plus ancienne de France dédiée au culte mais aussi l'une des plus vieilles d'Europe. Située en plein cœur de la carrière, dont elle est l'élément majeur, véritable témoin de la vie collective, elle est conçue en deux volumes superposés, reliés par un escalier extérieur.

Un patrimoine exceptionnel

Les actuelles synagogues de Carpentras et de Cavaillon ont été inscrites dès 1924 au titre des Monuments historiques. La synagogue actuelle d'Avignon a été reconstruite de 1846 à 1848 à la suite d'un incendie.

Autre équipement pilier du judaïsme, car destiné à la purification physique et spirituelle, le bain rituel ou « mikvé » porte, à Avignon et dans le Comtat, le nom de *cabussadou* (« tête » en provençal). Généralement situé sous la synagogue pour être en contact avec la nappe phréatique, il peut être plus rarement d'ordre privé, à l'image des deux seuls bains de ce type découverts à Pernes-les-Fontaines, dont le second en 2016, à l'occasion de fouilles archéologiques effectuées Place de la Juiverie. À Cavaillon, un bain rituel de sept mètres de profondeur est par ailleurs conservé dans la cour de la Maison Jouve, appartenant à la Fondation Calvet.

Une décision papale ayant privé les juifs de pierre tombale, les cimetières juifs du Comtat ont laissé peu de traces. Du cimetière juif de Cavaillon, dont la présence est attestée en 1217 dans le quartier de la Porte du Clos, ne subsistent que quelques stèles, abritées au musée juif comtadin, et une plaque commémorative au bas de la colline Saint-Jacques. Disposé sur une parcelle d'environ 3,3 ha, le cimetière juif de Carpentras compte 850 sépultures postérieures à la Révolution. Les tombes plus anciennes ne sont pas signalées en raison des décrets pontificaux. Les sépultures, individuelles, sont souvent

regroupées dans des enclos familiaux. À L'Isle-sur-la-Sorgue, où la majorité du patrimoine juif a été détruit au XIX^e siècle après l'abandon de la carrière par la communauté juive, le dernier élément concret de sa présence est le cimetière israélite situé sur la route de Caumont. Ici, comme dans les quatre anciennes juiveries du Comtat, la toponymie de la ville témoigne encore de cette ancienne occupation, comme l'atteste sa « place de la Juiverie » ou sa rue Louis Lopez, encore fréquemment appelée « ancienne rue Hébraïque » par les habitants de la ville.

À Cavaillon, Carpentras, L'Isle-sur-la-Sorgue ou Avignon, les communautés juives qui ont pu survivre, malgré la ségrégation dont elles étaient victimes, ont laissé leur empreinte, léguant un patrimoine exceptionnel aux générations futures. Un patrimoine rare, qui renseigne et émeut non seulement sur le destin de ces communautés mais aussi sur leur vie quotidienne à partir du Moyen Âge. ■



▲ Lampe d'Orgon

Trouvée en 1967 au sud de Cavaillon et conservée au musée juif comtadin, cette petite lampe en terre cuite représentant 2 chandeliers à 7 branches, datée du I^{er} siècle av. J.-C., provient sans doute d'Italie et atteste des échanges commerciaux dans l'Empire romain.

Les belles découvertes

du Service départemental d'archéologie

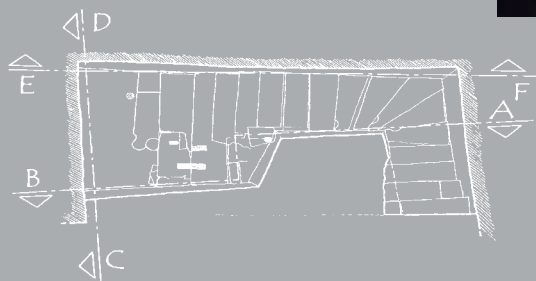
Ces dernières années, le service d'archéologie du Département de Vaucluse est intervenu à plusieurs reprises sur des éléments emblématiques du patrimoine juif comtadin : de 2016 à 2018, plusieurs opérations en lien avec des travaux de réaménagement de la place de la Juiverie à Pernes-les-Fontaines ont mis en évidence la juxtaposition de bains rituels juifs privés dans un périmètre restreint, grâce à la découverte d'un second aménagement de ce type s'ajoutant à celui déjà connu dans l'Hôtel de Cheylus. Plus récemment, en 2019, l'étude architecturale de la synagogue de Carpentras a permis de documenter les différentes phases de construction de l'édifice, depuis le Moyen Âge jusqu'à l'époque contemporaine. Ces opérations ont toutes été réalisées par Guilhem Baro, archéologue médiéviste du Service départemental, en lien avec David Lavergne, spécialiste du patrimoine juif au Service régional de l'archéologie (DRAC-PACA).

Ces découvertes ont permis de documenter les traces de ces communautés au statut particulier et ont aussi alimenté des travaux plus larges menés par le Service régional de l'Inventaire de la Région sud sur leur histoire, présentés dans une récente publication de la collection « Parcours du Patrimoine » intitulée *Patrimoine juif d'Avignon et du Comtat*.



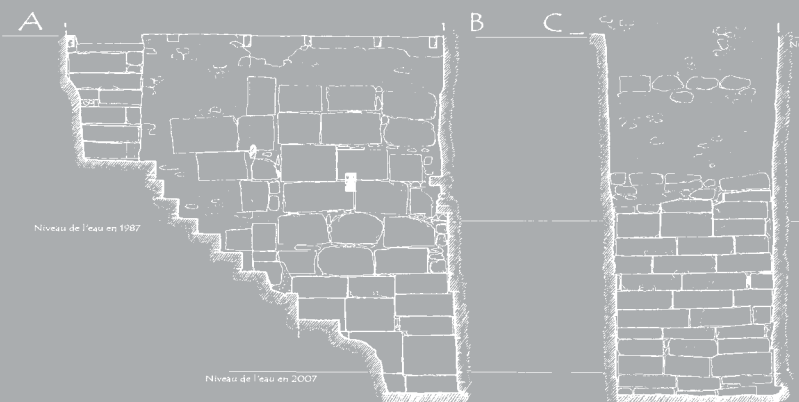
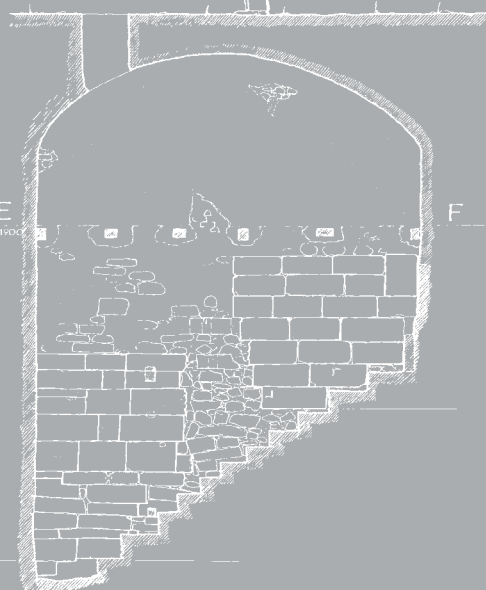
© CDV

► Relevé des élévations du mikvé de Cavaillon.



▲ Mikvé ou bain rituel privé de l'Hôtel de Cheylus, à Pernes-les-Fontaines.

Cour de la maison Jouve



© SADV

CÉRAMOLOGIE

VOYAGE EN TERRE INCONNUE

Plus précise que l'étude d'une pièce de monnaie en matière de datation, la céramologie est un excellent révélateur des sociétés anciennes. Matière, forme, décor, style : la céramologie étudie de manière approfondie les objets en terre cuite découverts lors des opérations archéologiques, du Néolithique jusqu'au XXI^e siècle, pour les faire parler.





À quoi servait la vaisselle ? À faire bonne cuisine et bon repas (...) à être jetée aussi et donc à satisfaire les appétits des archéologues et historiens d'aujourd'hui », s'amusait le célèbre archéologue Paul-Albert Février. Briques, tuiles, carreaux, amphores, récipients, lampes à huile, sculptures... Utilisée pour la vaisselle, en récipient de stockage, en monnaie d'échange ou en urnes funéraires, la céramique, très fragile et donc fréquemment remplacée, fait partie des vestiges les plus souvent découverts lors des fouilles depuis la fin de la Préhistoire. Abondante et souvent bien conservée, elle est donc le témoin de nombreuses activités humaines.

À la différence d'une pièce de monnaie, qui pouvait être conservée sur plusieurs générations, la terre cuite se révèle être une véritable aubaine pour les archéologues, qui voient en elle l'un des moyens d'investigation les plus performants pour dater des vestiges. Processus de fabrication, matière première utilisée, cuisson mais aussi décoration, tout est analysé. Sans oublier la morphologie, le contexte de dépôt, mais aussi la fonction de la céramique... Tous ces éléments, qui ont évolué au fil du temps, sont de précieux indicateurs à partir desquels les céramologues bâtissent des typochronologies permettant d'établir une fourchette de datation par comparaison et mise en série avec des sites particulièrement bien datés (grâce à une inscription, un fait historique, une datation dendrochronologique ou au carbone 14...).

L'argile étant un minéral très abondant, le potier n'avait pas besoin d'aller très loin et puisait dans les ressources locales pour se procurer la matière première. Les céramiques étaient souvent échangées ou commercialisées régionalement. Ainsi, un lot de tessons peut en général

© J.-E. Ely

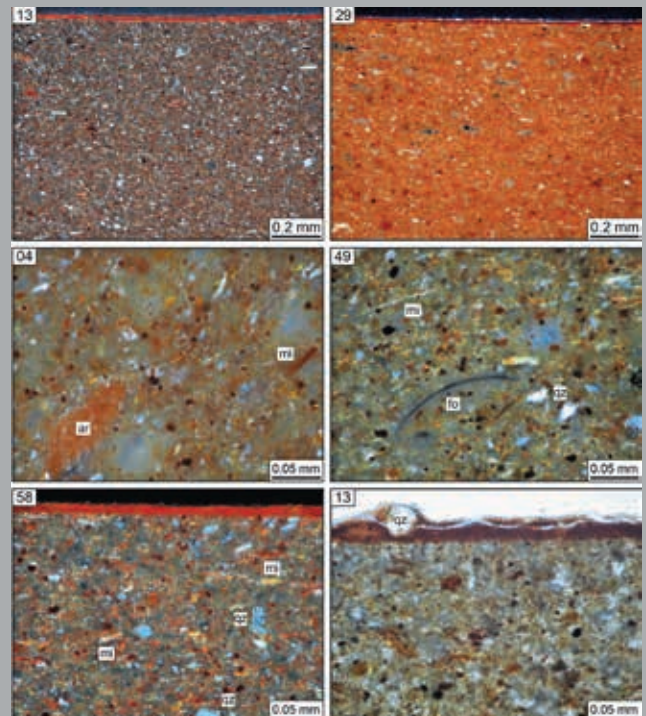


► Pichet en céramique dite « verte et brune » du XIV^e siècle, découvert rue Carreterie à Avignon (1990).

L'argile passe au microscope

Afin d'identifier les différents types d'argile composant les céramiques archéologiques, des échantillons de matière première sont prélevés et regardés à la loupe binoculaire pour observer à la fois la matrice (pâte argileuse) mais aussi les grains ajoutés à la pâte (granite, quartz, calcaire, os pilés, chamotte...). Des lames minces observées par transparence à l'aide d'un microscope pétrographique, équipé de filtres polarisants, aident à révéler à la fois les caractéristiques et la provenance des matières premières utilisées pour la fabrication de ces poteries.

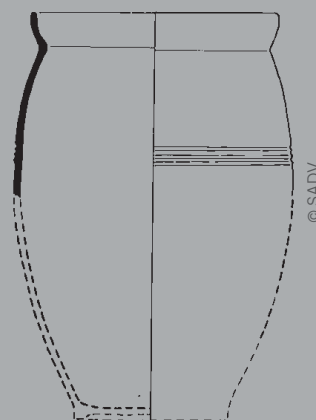
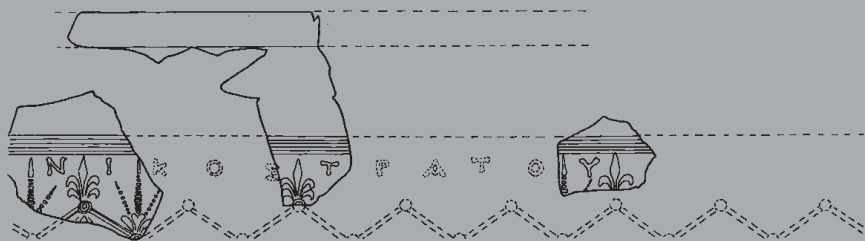
► Détails en lame mince d'échantillons de sigillée italique d'Etrurie (ar : argilite; fo; empreinte de microfossile calcaire; mi: mica; qz:quartz).



© Andis Roumégous

Les gobelets d'Orange gardent leur mystère

La fouille du site de la RHI Saint-Florent à Orange a permis la mise au jour d'un lot de gobelets ornés en sigillé (terre cuite rouge) italique. Ces gobelets offrent la particularité de porter dans le décor et en caractère grec la signature ΝΙΚΟΣΤΡΟΥ. Il s'agit d'une production inédite datable du début de l'époque augustéenne (fin I^{er} s. av. J. -C.) et dont les origines vraisemblablement italiques demeurent mal connues : leur forme et leur décor évoquent deux productions d'Italie du nord, tandis que la signature du potier ΝΙΚΟΣΤΡΟΥ, attestée à Pouzzoles, les rapprochent en revanche de productions d'Italie du sud.



◀ Dessin de détail de la signature du potier ΝΙΚΟΣΤΡΟΥ sur un gobelet découvert sur le site de la RHI Saint-Florent à Orange.

0 5cm

être rattaché à un atelier de fabrication local identifié grâce à l'argile utilisée ou encore à son style.

Mais il arrive que la céramique découverte provienne d'autres contrées. À l'époque romaine par exemple, vin, huile, céréales et autres denrées étaient transportés d'un bout à l'autre de l'Empire dans des récipients en terre cuite. La céramologie permet de déterminer si les tessons découverts proviennent d'amphores à vin antiques, de poteries médiévales ou de vaisselle provenant du commerce entre Europe et Chine à la Renaissance.

Outre les caractéristiques physiques de la terre cuite, les céramologues vont aussi s'intéresser aux techniques de fabrication, à la morphologie et aux décors de la céramique. Des décors incisés ou un émail en disent long sur l'origine des objets. D'une époque à l'autre, d'un lieu à l'autre, les techniques et les types de revêtements diffèrent, et il n'y a parfois pas de décor du tout, ce qui en soi est aussi une information pour les scientifiques.

Grâce à l'étude de la céramique, il est parfois possible de déterminer le statut social des habitants, la fonction d'un lieu, les pratiques culinaires d'une population, ou encore d'identifier des échanges commerciaux à plus ou moins grandes distances. Présente aussi dans les sépultures, la terre cuite renseigne également sur les pratiques funéraires.

À chaque découverte, ces objets ont été répertoriés par des générations d'archéologues-céramologues. Un travail de classement et de catalogage au long cours qui a permis de reconstituer l'histoire des techniques et des styles utilisés depuis l'apparition de la poterie, ce qui permet de disposer de jalons chronologiques pour

chaque civilisation et d'établir des typologies. Ainsi, il est possible d'identifier plus ou moins finement la chronologie et la provenance d'un lot de tessons. Mais malgré l'immense connaissance accumulée au fil du siècle écoulé, la céramologie reste parfois un voyage en terre (cuite) inconnue : de nombreux tessons découverts quotidiennement restent encore non identifiés, certaines périodes ou aires géographiques étant encore peu étudiées. ■

▼ Remontage de céramique en cours d'étude.

À l'époque romaine, vin, huile, céréales et autres denrées étaient transportés d'un bout à l'autre de l'Empire dans des récipients en terre cuite.



L'ARCHÉOLOGIE À L'ÈRE NUMÉRIQUE

Si la truelle, le pinceau ou les pelleteuses demeurent des outils indispensables pour la recherche archéologique, les nouvelles technologies constituent une avancée de taille. Pour mieux étudier notre passé, les archéologues ont désormais accès aux images en 3D, aux photos et vidéos par drone ou aux tablettes numériques qu'ils utilisent de plus en plus régulièrement pour collecter les données au cours de leurs opérations.



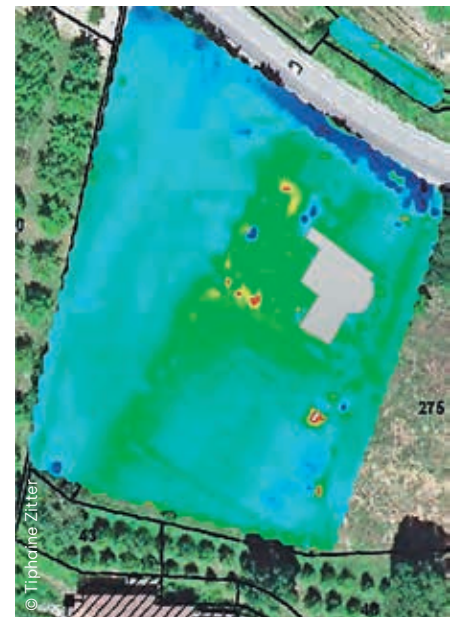


On les imagine généralement penchés sur leurs découvertes, une truelle à la main, dégageant délicatement des vestiges sortis de terre. Si les archéologues ont toujours recours à des techniques qui ont fait – et font encore – leurs preuves, ils sont également curieux de tester les potentialités des avancées technologiques. « *Drones, laser, photogrammétrie, positionnement GPS, numérisation en 3D : les outils sont multiples en archéologie* », souligne Guilhem Baro, archéologue responsable d'opérations au Service départemental d'archéologie. S'il est un domaine où la technologie apporte un plus indéniable, c'est bien pour la prise de vues photo et vidéo qui permettent d'avoir une vision d'ensemble en prenant de la hauteur ou de zoomer sur des éléments difficilement visibles depuis le plancher des vaches.

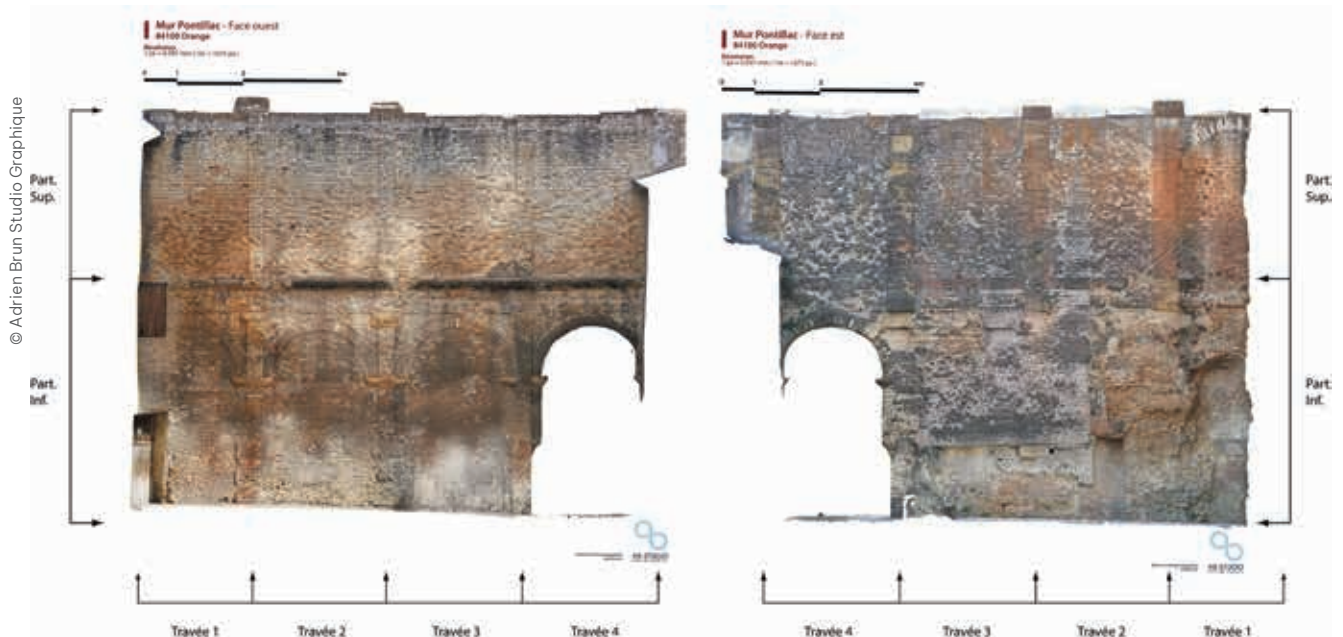
Autant dire que les drones font aujourd'hui partie du paysage de la recherche archéologique. « *Pendant longtemps, les archéologues disposaient d'un nombre limité de techniques pour réaliser des photos aériennes : le plus souvent, ils plaçaient leur appareil au bout d'une perche positionnée à plusieurs mètres de hauteur, cinq mètres tout au plus* », ajoute Guilhem Baro. « *L'arrivée des drones a changé la donne. Ces appareils offrent de multiples avantages, dont celui de pouvoir visualiser en temps réel les images en étant sur un chantier ou sur un site archéologique. Et surtout, il est possible de faire des images à différentes hauteurs, aussi bien au ras du sol que beaucoup plus haut qu'avec une perche, le tout sans déformer les images* ». Une fois ces clichés enregistrés, vient le temps de l'exploitation des fichiers. « *Grâce à des logiciels spécialisés de photogrammétrie, les images peuvent être facilement assemblées. C'est alors l'occasion de réaliser des relevés très précis, pierre à pierre, en gagnant du temps sur la phase de terrain. Il en est de même pour les images vidéo* ». Les images géoréférencées ainsi générées permettent, pendant la phase d'étude, de « manipuler » virtuellement l'objet ou le vestige, ou bien encore de prendre des mesures non enregistrées sur le terrain, fournissant ainsi des données d'une extrême précision et assurant une meilleure conservation des objets ou de la documentation en limitant leur manipulation physique.

Autre technique utilisée : le laser, pour la numérisation d'un site ou d'un objet, avec des faisceaux qui « balayent » une pièce ou une zone de fouilles sous toutes ses coutures. À la clé, des reconstitutions en 3D qui apportent un éclairage différent pour l'étude des vestiges. « *Qui plus est, nous pouvons continuer à étudier le site même après les fouilles* », ajoute Guilhem Baro. Ces images et modélisations en 3D servent en effet aux archéologues lorsque vient le temps d'analyser les données ou de reconstituer un bâtiment. La 3D est également un outil de médiation culturelle grâce à des images ou des films destinés au grand public, pour des visites virtuelles dans des musées ou sur des sites archéologiques aménagés pour accueillir du public par exemple.

La technique est tout aussi présente dans le domaine de l'étude des sous-sols pour obtenir des informations sur un site à une échelle large, sans faire appel aux pelleuses dans un premier temps. La recherche archéologique a alors recours aux méthodes de prospections électriques (via des électrodes enterrées à divers endroits du sol) et magnétiques. Ces deux techniques donnent la possibilité de connaître la nature d'un terrain et, en fonction, de voir s'il contient ou non des vestiges. La prospection magnétique permet, pour sa part, de rechercher, grâce aux variations du champ magnétique terrestre, différents types de vestiges (maçonneries, creusements...) mais aussi des activités liées à la présence de métaux ou de foyers.



▲ Prospection géophysique réalisée en 2016 aux abords de la chapelle Notre-Dame du Groseau à Malaucène.



► Orthophotographie du Mur Pontillac à Orange.

L'arrivée des tablettes numériques



▲ Archéologue réalisant un relevé de la façade du Palais des papes sur une tablette numérique.

En archéologie, l'enregistrement des données sur le terrain constitue la base de la démarche scientifique. Objectif : recueillir le maximum d'informations sur ce qui est fouillé, informations d'autant plus utiles quand le site est par la suite recouvert ou détruit. Traditionnellement, l'enregistrement est effectué sur papier : fiches récapitulatives des « faits archéologiques » (fossés, trous, murs...), des couches mises au jour et des sondages réalisés, photos mais aussi divers relevés détaillés (plans et coupes). Toute cette documentation est ensuite numérisée et vectorisée pour les relevés. Si ces missions de numérisation et de vectorisation ont longtemps été dévolues à un travail de bureau, elles peuvent désormais s'effectuer de façon itinérante, en temps réel, grâce à l'utilisation de tablettes tactiles spécifiques. « Ce type de matériel, à l'origine employé par l'armée, est particulièrement robuste et adapté aux conditions extérieures, comme l'humidité, la poussière ou les chocs », note Guilhem Baro. « Nous gagnons en efficacité puisqu'on peut réaliser le remplissage informatique des fiches et la vectorisation des relevés directement sur le terrain, de façon très détaillée, en ajoutant par exemple des photographies et des notes. » ■

Le SIAV

une base de données à l'échelle du Vaucluse

Localisation des sites, rapports de fouilles, photos, relevés ou documents d'archive (plans et photographies anciens...) : de nombreuses données archéologiques et historiques sont regroupées dans le SIAV, pour Système d'Information Archéologique du Vaucluse, développé par le Service d'archéologie et par la Direction des Systèmes d'Information du Département de Vaucluse. « Le SIAV permet d'enregistrer différentes données pouvant être complémentaires durant une opération archéologique, mais aussi de consulter des informations avant de réaliser une opération, ou a posteriori, pendant la rédaction du rapport » précise Maeva Serieys, archéologue ayant piloté la création de cet outil de travail en collaboration avec Laurent Vergès (DSI). Le SIAV a été élaboré en lien avec le Service régional de l'archéologie (SRA), dépendant du Ministère de la Culture, qui a autorisé l'intégration de ses propres données sur la localisation des sites archéologiques. L'inventaire géoréférencé de toutes les traces archéologiques, dénommé officiellement « carte archéologique nationale » et accessible dans l'application « Patriarche » (pour Patrimoine Archéologique), a ainsi pu être récupéré grâce à la collaboration de Pascal Marrou, chargé de la carte archéologique au SRA. Il a été complété par la documentation disponible au service départemental pour constituer le SIAV, traduction cartographique de l'ensemble des données archéologiques disponibles sur le territoire du Vaucluse.



Une véritable mine d'informations associant photographies, cartes d'époque (comme la carte de Cassini datant du XVIII^e siècle ou le cadastre napoléonien au début du XIX^e siècle) sans oublier les relevés de terrain. Cette base de données est au service des archéologues, des historiens et, avec un niveau de détail moindre, des services en charge de l'aménagement du territoire. Le SIAV offre l'avantage d'accéder, en quelques clics, à un large panel de données selon différentes entrées : par époque (Néolithique, Protohistoire, époques romaine ou médiévale...), par type de données (géographiques ou historiques) mais aussi en fonction d'un secteur géographique.

◀ Carte des opérations réalisées par le Service départemental entre 2021 et 2023 générée grâce au SIAV.

ARCHÉOLOGIE AU FÉMININ

Elles s'appellent Maryse, Maeva, Evelyne, Marie-Thérèse et Charlette : cinq personnalités féminines œuvrant ou ayant œuvré à la connaissance et à la préservation du patrimoine archéologique vauclusien. Évoluant dans un milieu traditionnellement masculin, ces femmes archéologues de générations différentes ont contribué - et contribuent encore pour certaines - à la recherche scientifique, chacune dans sa spécialité.



▼ Marie-Thérèse
Jouve à la lecture.
Collection Jouve.



Marie-Thérèse JOUVE

Une CONSERVATRICE avant l'heure

Avec sa fratrie, l'élégante notable du XIX^e siècle a dédié son existence à la collecte et à la préservation des traces du passé cavaillonnais.

Un nom et une ville. Indissociables. Évoquer le patrimoine de Cavaillon, c'est se plonger immanquablement dans l'histoire d'une famille : les Jouve. Un trio, deux frères aînés - Michel et Auguste - et la cadette Marie-Thérèse née en 1860 dans une famille bourgeoise du Vaucluse. Au cœur d'un XIX^e siècle soucieux des convenances, Marie-Thérèse était destinée à devenir épouse et mère. Il n'en sera rien. Instruite, curieuse, artiste, la jeune femme va toute entière se consacrer au passé de sa ville. Sans négliger cependant d'habiter de plain-pied son époque et d'en laisser de précieux témoignages.

Marie-Thérèse Jouve dessine et peint des gravures à l'eau-forte. Elle parcourt Cavaillon et ses alentours pour en reproduire les contours architecturaux et paysagers. On lui doit la diffusion des premières cartes postales de la ville. Elle s'invite dans les intérieurs, en photographie les occupants. Les clichés illustrent également des monuments de Cavaillon, des habitations, des rues... Des traces exceptionnelles qui documentent l'histoire des bâtiments et des édifices et tout un mode de vie à l'orée du XX^e siècle. Un fonds hors du commun, conservé dans les musées de Cavaillon, comme dans la Maison Jouve, au côté des correspondances, carnets, mobiliers, objets conservés par la famille.

Marie-Thérèse Jouve, c'est aussi et surtout une conscience de devoir préserver les traces du riche passé cavaillonnais. En 1911, reconnaissant son rôle, la ville confie à sa garde les vestiges des monuments se trouvant dans le presbytère.

Tandis qu'avec ses frères, elle se passionne pour l'archéologie, elle prospecte, collecte objets, pièces, outils, céramique, stèles et autres fragments préhistoriques et antiques extraits des entrailles de la terre. Trouvailles bientôt enrichies par les dons de particuliers qui connaissent le goût des Jouve pour ces curieuses découvertes. Les prémices d'un musée lapidaire sont là. Il s'installera dans la chapelle de l'ancien Hôtel-Dieu qu'elle organise dans les dernières années de sa vie, avant d'en faire legs, à sa mort en 1938, à la Fondation Calvet, comme l'ensemble des collections constituées par cette famille.

C'est le cas notamment de celles relatives au patrimoine juif comtadin. La maison Jouve n'est-elle pas d'ailleurs mitoyenne de la synagogue ? Marie-Thérèse va sauver de nombreux objets et ouvrages qui serviront plus tard de base à l'ouverture du Musée juif comtadin. L'acquisition progressive des bâtiments d'habitation de l'ancienne communauté juive, pour en garantir la conservation, sera également réalisée sous l'égide des Jouve. Ils se seront, par ailleurs, attelés à protéger la colline Saint-Jacques et son ermitage pour les préserver de toute construction.

Une famille sur tous les fronts et une femme avant-gardiste dans bien des domaines culturels. ■



▲ Marie-Thérèse Jouve dégagant une mosaïque au chalet amical Bouscarle (colline Saint-Jacques). Photographie André Dumoulin, vers 1930.

▼ Charlette
en Espagne
(Catalogne) lors
d'une mission
d'étude chez un
artisan potier
(1983).

Charlette ARCELIN-PRADELLE

Une ARCHÉOLOGUE en avance sur son temps

Vauclusienne d'origine, cette archéologue a dirigé six campagnes de fouilles sur l'oppidum gaulois du Mourre de Sève à Sorgues entre 1978 et 1983. Sa méthodologie, novatrice pour l'époque, s'avère toujours précieuse aujourd'hui.

Charlette, ce fut d'abord une jeunesse vauclusienne, des études à Valréas puis Avignon. Son attachement au Vaucluse n'est sans doute pas étranger à son intérêt pour la colline du Mourre de Sève à Sorgues. Charlette est chercheuse au CNRS lorsqu'elle dirige en 1978 la première campagne de fouilles de cet oppidum gaulois du premier âge du Fer (VI^e et V^e siècles av. J.-C.). À l'époque, peu de femmes archéologues ont ce privilège. Il y eut cinq autres campagnes menées sous sa direction jusqu'en 1983, date à laquelle elle disparaît brutalement à seulement 38 ans alors qu'elle venait d'être choisie pour prendre la direction régionale des antiquités d'Aquitaine.

Là encore, une nomination peu commune pour une femme au début des années 80. Il faut dire que Charlette détonne avec sa personnalité charismatique et singulière. Charismatique comme en témoignent ceux qui l'ont côtoyée, qui se souviennent de sa gentillesse et de son goût pour la transmission. Singulière comme l'est sa méthodologie. Si elles firent parfois débat dans le sérail scientifique, les techniques déployées sur le chantier de l'oppidum sont désormais couramment utilisées.

L'archéologue systématise l'enregistrement des vestiges et du mobilier par unité stratigraphique et suivant une numérotation continue. Ainsi, chaque découverte est précisément rattachée à la couche du sol où elle a été trouvée : une technique de fouille innovante, documentée, ordonnée et méticuleuse, à mille lieux des usages habituels et qui commence juste à être mise en place sur d'autres sites à la même période. Sur le Mourre de Sève, Charlette va également s'intéresser aux carporestes. Ces graines carbonisées sont négligées à l'époque en dehors des sites préhistoriques. Mais l'archéologue les prélève et les fait analyser. En découle une découverte majeure : la présence de pépins de raisin. On y cultivait la vigne bien avant l'invasion romaine ! Le mobilier céramique n'échappe pas non plus à sa sagacité. Spécialiste de la céramique grise monochrome (dont regorge le site), elle ne se contente pas

d'identifier des formes et de les dater. Charlette dépasse largement cette approche en tentant d'en déduire les lieux de production, les influences stylistiques, les habitudes de consommation. Et si l'oppidum avait abrité l'atelier d'un potier ? L'archéologue n'aura pas le temps d'étayer sa forte présomption.

Il s'agit aujourd'hui d'un des axes de travail d'un PCR (projet collectif de recherche) conduit depuis plusieurs années sur le Mourre de Sève et co-dirigé par Pascal Marrou, du Service régional de l'archéologie, et par Maeva Serieys, du Service départemental d'archéologie de Vaucluse.

Afin d'affiner la compréhension du site, une vingtaine de chercheurs s'emploie à reprendre et analyser les précieuses données laissées à disposition. Rien de tout cela ne serait possible sans Charlette Arcelin-Pradelle, son sens de la transmission et sa méthodologie avant-gardiste. ■

▼ *Charlette sur la fouille de l'oppidum gaulois de Saint-Blaise (1969).*



© Patrice Arcelin



Maryse WOEHL

ORANGE au cœur

Que faire quand on a pour passion la terre, l'histoire et le goût de l'aventure ? Maryse Woehl n'a pas beaucoup hésité avant de se jeter corps et âme dans l'archéologie et la valorisation du patrimoine historique orangeois.

Dès le plus jeune âge, j'ai été passionnée par l'histoire et la lecture des romans d'Alexandre Dumas, notamment *Les Trois Mousquetaires*, ce genre de romans qui fait appel à l'imaginaire », confie-t-elle. Bien avant Indiana Jones qui a suscité bon nombre de vocations, le film *Lawrence d'Arabie* retraçant la vie du mythique archéologue Thomas Edward Lawrence, a été un véritable déclic pour Maryse Woehl.

Dès 1963, cette Carpentrasienne « à l'esprit curieux » entreprend des recherches généalogiques sur sa famille, installée en Vaucluse depuis le XVII^e, et publie dès l'âge de 14 ans dans la revue de la ville de Montoux. La même année, elle s'essaie aux fouilles à Gramari dans la vallée de la Nesque, tout près de Méthamis, grâce à la bienveillance de son professeur de lettres classiques Pierre Fayot et du préhistorien Maurice Paccard.

Libre et d'un tempérament très indépendant, elle se lance en 1968 après le bac dans des études d'archéologie ; elle entame un doctorat ayant pour sujet un inventaire des mosaïques romaines dans le Var et les Bouches-du-Rhône et obtient, grâce à l'éminent universitaire et archéologue Paul-Albert Février, une bourse qui la conduit à l'École Française de Rome. Une véritable aubaine pour la future archéologue qui poursuit ses recherches parmi les plus grandes collections photographiques spécialisées et la multitude d'outils scientifiques mis à disposition dans l'immense bibliothèque du Palais Farnese. De retour en France en 1977, elle est recrutée comme conservatrice au musée d'Orange. « *Le conservateur Monsieur Bonnel partait à la retraite. La municipalité cherchait à dynamiser le musée, les archives, la culture. Il fallait aussi valoriser des collections qui dormaient depuis 1933 dans les greniers de la mairie.* ». Une mission que cette femme de caractère, engagée syndicalement et politiquement, mène à bout de bras.

Dès le début des années 1980, elle crée le dépôt archéologique municipal en lien avec le Service d'archéologie du Département et la DRAC. C'est grâce à cette base logistique que l'IRAA (Institut de recherche en architecture antique) peut entreprendre de nouvelles recherches sur le sanctuaire impérial d'Orange (Théâtre, Temple et Capitole). L'archéologue passionnée met en œuvre une politique dynamique de restauration et de valorisation des collections, notamment par le biais de nombreuses expositions dont elle a assuré le com-

missariat. Avec toujours une farouche volonté de sauvegarder et de rendre visibles au public les collections archéologiques parmi lesquelles figurent notamment les magnifiques mosaïques mises au jour sur de nombreuses fouilles, comme celle des Centaures, qui demeure l'une des pièces majeures présentées au musée. À la retraite depuis 2014, Maryse Woehl se remémore volontiers et non sans nostalgie, les années où elle a exercé son « *métier passion* ». « *Ça n'a pas été tous les jours facile, je ne suis pas arrivée à créer un musée archéologique comme je le souhaitais, mais je reconnais que j'ai eu une belle vie avec tous les bonheurs possibles. Ce musée d'Orange ne pouvait pas mieux m'aller avec toutes ses collections disparates. Le tout sur fond d'opéra et de félibrige, c'est vraiment tout ce que j'aime !* ». ■

Ses chantiers phares à Orange

1984 : participation aux fouilles de la rue Villeneuve et de la rue Portelette, en lien avec le Service départemental d'archéologie.

1985 : participation aux fouilles du cours Pourtoles, en lien avec le Service départemental d'archéologie.

1988-1991 : participation aux fouilles de la RHI Saint-Florent, en lien avec le Service départemental d'archéologie.

Début 1990 : lancement des recherches sur la colline Saint-Eutrope.

Autrice du catalogue du musée et de publications sur les collections du musée (archéologiques et Beaux-Arts) et le patrimoine archéologique d'Orange.

Commissariat d'expositions archéologiques : *Le silex et l'outil* (1978) ; *Orange au Moyen Âge* (1982), en collaboration avec les Archives municipales d'Orange ; *Orange Antique : 10 ans d'archéologie* (1987) ; *César et quelques centaures* (1988) ; *Vivre dans l'au-delà* (2007).



Évelyne CRÉGUT-BONNOURE

Un Puits de science

Spécialisée dans la paléontologie des grands mammifères du quaternaire, Evelyne Crégut-Bonnoure a fait de la recherche sur les avens du Ventoux l'un de ses domaines de prédilection. Des fouilles qui nécessitent parfois la pratique de la spéléologie.

Je suis devenue paléontologue suite à trois passions d'enfance. La géologie d'abord, je ramassais les pierres et questionnais mon entourage pour tout savoir sur elles. Les animaux ensuite, je voulais être vétérinaire et enfin l'archéologie car j'étais très attirée par la préhistoire », lance tout de go Evelyne Crégut-Bonnoure. Cette paléontologue, spécialiste des fossiles des êtres vivants (animaux, humains, végétaux...), aime varier les plaisirs et ne manque pas de dynamisme, son parcours en témoigne. Un bac philo en poche, retour à ses passions d'enfance par le biais de la géologie et une spécialisation dans les plateformes carbonatées, structures géologiques formées par la sédimentation de calcaire. Un cursus scientifique (biologie/géologie) qui n'offre, à l'époque, que très peu de débouchés pour une femme, sauf dans le domaine pétrolier. « Rester au labo pour étudier au microscope les structures sédimentaires, très peu pour moi !, avoue sans langue de bois Evelyne Crégut-Bonnoure. Je me suis donc dirigée vers un diplôme d'études approfondies, suivi d'une thèse de 3^e cycle en paléontologie des grands vertébrés. J'ai travaillé sur le site de la Caune de l'Arago dans les Pyrénées-Orientales, où l'on avait trouvé les plus anciens restes humains de France. On a appelé cet ensemble de fossiles L'homme de Tautavel, un site majeur de la Préhistoire. J'en ai étudié la faune dans le laboratoire du professeur Henry de Lumley en 1979, j'avais alors 26 ans », se souvient-elle. Dans la foulée, elle valide son inscription sur la liste d'aptitude des conservateurs des musées historiques.

Une démarche qui lui ouvre aussitôt les portes du Musée d'Histoire Naturelle d'Avignon où la paléontologue hyperactive occupe, entre 1991 à 2017, les fonctions de chef de service et conservatrice en chef. Elle enchaîne expos, colloques nationaux et internationaux, publications et bon nombres d'activités intégrées au volet scientifique de son poste. En 2002, elle soutient sa thèse de doctorat d'État ès science avec Claude Guérin, paléontologue, vertébriste et enseignant-chercheur à l'université Claude Bernard-Lyon 1, son mentor. Elle ne délaisse pas pour autant les fouilles et va même,

malgré ses appréhensions, se lancer dans l'aventure de la spéléologie. « Jusqu'en 2006, j'ai travaillé sur trois avens du flanc nord du Ventoux, ces puits naturels creusés dans la roche. Une chance, car en Europe, c'est la plus grande concentration de restes d'ours brun du Néolithique jusqu'au Moyen Âge ».

Aujourd'hui, Evelyne Crégut-Bonnoure en a fait une autre de ses spécialités et fait partie de la Fédération Française de Spéléologie. Elle est aussi présidente de l'association des amis du Musée Requien et vice-présidente de la Société d'Études des Sciences Naturelles de Vaucluse. « Travailler dans un musée d'Histoire Naturelle, c'est extrêmement riche. Il faut s'ouvrir à toutes les disciplines et avoir un spectre de connaissances très large. Depuis ma retraite en 2017, je n'arrête pas, c'est un métier passion. Je continue les conférences grand public, les publications, j'en ai 310 à mon actif et pratique la spéléologie et bien sûr les fouilles. La paléontologie, ça conserve ! ».

Ses chantiers phares

1997-2006 : fouille de quatre avens sur le flanc nord du Ventoux (Brantes), plus important corpus de squelettes d'ours bruns connus en Europe, datant du Néolithique au Moyen Âge, suivie d'une exposition « L'Ours, dernier géant de la préhistoire ».

2007-2019 : fouille de l'aven du Coulet des Roches (Monieux), où a été découverte une faune de la fin des temps glaciaires jusque-là inconnue en région Provence-Alpes-Côte d'Azur.

De 2017 à aujourd'hui : fouille de l'aven des Planes (Monieux).



Maeva SERIEYS

Si la PROTOHISTOIRE m'était contée

Au sein de l'équipe du service départemental d'archéologie, Maeva Serieys apporte son expertise en Protohistoire, une période s'intercalant entre la Préhistoire et l'Antiquité. Si elle apprécie le travail de terrain, la jeune archéologue est tout aussi à l'aise avec les dernières technologies.

Quand bon nombre d'enfants se rêvent véterinaire ou pilote d'avion de chasse, la jeune Maeva Serieys n'avait qu'un métier en tête : archéologue. « *Je suis attirée par cette profession depuis toute petite* », se souvient-elle. Quelques années plus tard, elle convainc ses parents de l'amener, depuis Lyon où elle réside, en Indre-et-Loire, non loin de Tours, pour participer à ses toutes premières fouilles dans le cadre d'un chantier de bénévoles. Une révélation. « *J'y suis retournée l'année suivante !* ».

Cette immersion archéologique a confirmé son attrait pour les vieilles pierres. Après des études littéraires et une classe « prépa » en hypokhâgne, elle a suivi un double cursus en archéologie/histoire de l'art et en histoire, avant de se diriger vers un Master recherche, puis un Master pro. Son parcours universitaire est également ponctué par un séjour de trois ans en Espagne, à Séville, via le programme *Erasmus*. L'occasion de se tourner définitivement vers son domaine d'expertise : la Protohistoire (cf. p.19-25). Son mémoire de Master 1 a d'ailleurs pour thème « La religion des Celtibères : les rites guerriers », qui sera suivi par un mémoire de Master 2 portant sur « Les dépôts métalliques dans les nécropoles celtibères ». Des travaux universitaires sur une période, la Protohistoire, souvent méconnue du grand public, même si les peuples marquant ce pan d'histoire

sont connus de tous : Celtes/Gaulois, mais aussi Germains, Thraces dans les Balkans ou encore Ligures, entre Gaule et Italie.

En 2010, un nouveau cap est franchi : elle réussit le concours d'attaché de conservation du patrimoine et intègre, en 2013, le Conseil départemental de Vaucluse et son Service d'archéologie. « *L'archéologie offre une variété de missions : il y a un travail de bureau, si l'on peut dire ainsi, à base de documentation et d'analyse des données et d'images récoltées lors d'un diagnostic préventif ou de fouilles. Nous employons de plus en plus les nouvelles technologies : photos et vidéos par drone ou images en 3D* ». Au gré de ses recherches, elle sillonne le Vaucluse et les sites protohistoriques munie d'une truelle, prête à donner des consignes aux conducteurs de tractopelle lors d'un chantier. Elle a aussi mis en place un Système d'Information Archéologique en Vaucluse (SIAV), compilant l'ensemble des données, relevés de terrain et cartographies à travers les époques (cf. encadré p.115).

« *Le Vaucluse a connu différentes présences gauloises ou gallo-romaines, à l'image du site du Mourre de Sève à Sorgues, de Vaison-la-Romaine ou de Cavaillon* », rappelle Maeva Serieys. Depuis quinze ans, tel un rituel, elle prend aussi part aux fouilles se déroulant sur le site d'Olibia, à Hyères-les-Palmiers (Var). Fondé au IV^e siècle av. J.-C. par les Grecs, puis occupé par les Romains, cet ancien comptoir maritime fait l'objet de recherches successives qui ont mis au jour habitats, sanctuaires, ruelles pavées, thermes... Un été studieux, dans la continuité des premières investigations de terrain auxquelles Maeva Serieys a participé alors qu'elle était lycéenne. ■

Vous avez dit Protohistoire ?

La Protohistoire s'intercale entre la Préhistoire, plus précisément entre la fin du Néolithique (2 200 avant notre ère) et l'Antiquité, marquée par l'expansion romaine dans le sud de la Gaule à partir de -125, puis en -52, la conquête du reste du territoire gaulois par César. La Protohistoire a aussi pour caractéristique essentielle l'apparition de la métallurgie : celle du cuivre, puis celle du bronze et celle du fer. Autre trait commun, les peuples ayant vécu à cette époque longue de plusieurs siècles n'utilisaient pas encore l'écriture. Pour mieux connaître leur vie quotidienne, l'archéologie demeure une source de premier plan, même si différents écrits extérieurs (de philosophes, de voyageurs, de géographes, d'historiens grecs et romains...) apportent un éclairage précieux pour la fin de la période (les deux derniers siècles avant notre ère).

Ses chantiers phares en Vaucluse

Reprise des données des fouilles anciennes du Mourre de Sève.

Réalisation des diagnostics d'archéologie préventive prescrits par l'État sur les environs du Mourre de Sève (4 depuis 2017).

Suivi des travaux d'enfouissement des conteneurs enterrés dans le centre-ville d'Avignon.

UN NOUVEL ÉCRIN POUR LES RICHESSES ARCHÉOLOGiques DU VAUCLUSE...

Si le charme du lieu est indéniable, le bâtiment de l'ancien séminaire Saint-Charles, en plein cœur de l'intra-muros avignonnais, ne répond plus aux besoins des archéologues du Département. À l'horizon 2025, ces derniers rejoindront le nouvel équipement patrimonial du Département de Vaucluse, Memento, à Avignon Agroparc, qui leur offrira un vrai confort de travail.





Difficiles d'accès, exigus, sous-dimensionnés, ne pouvant accueillir le public, les locaux qui abritent le Service d'archéologie depuis 1986 sont aujourd'hui inadaptés. D'autant que les collections accumulées depuis 40 ans se trouvent, elles, ailleurs : rien de moins que trois lieux dispersés entre Avignon, Orange et Vaison-la-Romaine.

À cela s'ajoutent les collections et la documentation scientifiques anciennes et celles issues des opérations relevant d'autres opérateurs (Inrap et opérateurs privés) réalisées sur le territoire départemental qui sont, quant à elles, conservées au dépôt régional des Milles à Aix-en-Provence. Les importants volumes de mobilier et de documentation générés par l'archéologie préventive depuis plus de 20 ans, de même que l'évolution des normes de conservation, ont donc incité les archéologues à entamer une réflexion sur leurs locaux.

Dans un souci de bonne gestion et afin de dynamiser l'exploitation de ces collections, aussi bien leur étude que leur valorisation, l'idée de les regrouper au sein d'un même lieu s'est peu à peu imposée comme une évidence. Mais c'est initialement pour répondre aux besoins des Archives départementales, dont les locaux historiques du Palais des papes sont devenus trop exigus et ne répondent plus aux normes de conservation actuelles, que le Département s'est lancé dans le projet Memento.

Ce nouveau Pôle des patrimoines de Vaucluse de plus de 9 000 m² à l'architecture élégante et moderne sera situé sur la zone d'Agroparc à Avignon.

Il abritera

- le service des Archives départementales avec 40 km de linéaires d'archives,
- le Service départemental d'archéologie,
- le Centre de Conservation et d'Études (CCE) de l'État regroupant les collections et la documentation archéologiques vauclusiennes,
- les réserves des musées départementaux,
- des réserves et espaces de travail pour le service des Archives du Grand Avignon.

La première pierre de Memento a été posée le mercredi 8 février 2023 : le projet architectural mêle une structure en matières nobles (béton, bois et terre cuite) à un traitement paysager de grande qualité, inscrivant le nouveau bâtiment en harmonie avec son environnement proche.



© Agence gautier+coqueret-AUP

▲ Vue 3D de la façade du futur bâtiment Memento.

Un lieu moderne d'étude et de conservation de 1 200 m² dédié à l'archéologie

Disposés jusqu'à aujourd'hui sur des mètres linéaires d'étagères, toutes les céramiques, le mobilier métallique, lithique et lapidaire, la faune, les fragments d'enduits et de mosaïques sont en cours de reconditionnement depuis 2020. Réalisé avec le soutien financier de l'État, propriétaire des collections, tous ces biens



▲ Vue du dépôt d'Avignon avant le début du chantier de reconditionnement des collections.

archéologiques mobiliers sont reconditionnés dans des caisses aux normes afin de garantir leur bonne conservation à long terme et leur transfert en toute sécurité.



▲ Vue du reconditionnement en cours des collections archéologiques conservées au dépôt d'Avignon.

La pléthorique documentation scientifique accumulée depuis 40 ans par le service ainsi que les archives administratives sont également en cours de reconditionnement, en collaboration avec le service des Archives départementales.

Les 10 agents permanents du service participent au déménagement dont la préparation demande beaucoup d'organisation : dans quel ordre faire les choses ? Quel impact sur l'activité du service ? Quelle ouverture au public ? L'accessibilité des sites, notamment celui de la rue Saint-Charles, ajoute des difficultés au déménagement, comme pour le service des Archives.

Le projet fédère les agents afin de moderniser un service datant de 40 ans

Le nouveau bâtiment modifiera profondément les habitudes et le confort de travail de l'équipe. Outre de nouveaux bureaux qui accueilleront les agents au 2^e étage du bâtiment, aux côtés des archivistes du Département, Memento permettra d'optimiser l'ensemble de la chaîne opératoire de l'archéologie, depuis la collecte des données jusqu'à leur valorisation à destination de la communauté scientifique aussi bien que du grand public.

Toute une série d'espaces sera destinée au traitement du mobilier issu des opérations du service (diagnostics, fouilles préventives et programmées) : depuis le quai de déchargement, les vestiges issus des opérations archéologiques seront transférés dans la salle de lavage, puis de séchage et de reconditionnement, avant d'être acheminés vers deux spacieuses salles d'étude équipées de matériels spécialisés (conformateurs, microscope, loupe binoculaire, labo photo...) et de tables réglables en hauteur pour une meilleure ergonomie de travail des agents. À l'issue des phases d'étude, les divers mobiliers rejoindront soit la réserve principale, es-

pace de stockage de 565 m³ équipé de racks à palettes sur près de 6 m de hauteur pouvant contenir 590 m³, soit l'une des salles à atmosphère contrôlée (chambre froide, cellule sèche, cellule humide) garantissant des conditions de conservation optimales aux collections. Si les collections actuelles représentent près de 350 m³, le nouveau bâtiment prévoit donc des capacités d'extension à une échéance de 20 ans. La documentation scientifique sera quant à elle regroupée dans une salle dédiée.

Ce nouvel équipement offrira également la possibilité de dynamiser l'exploitation et la valorisation des collections. Pour la première fois en Vaucluse, les chercheurs disposeront d'un unique lieu de conservation mais aussi d'études où ils pourront consulter le mobilier et la documentation associée. Cela permettra à la fois la reprise des travaux de recherche sur les collections anciennes mais favorisera aussi l'émergence de nouveaux projets portant sur des données récentes.

Enfin, le potentiel de valorisation des collections sera aussi profondément renouvelé grâce aux espaces de médiation destinés à l'accueil du jeune public, à la salle d'exposition et à la salle de conférence qui permettront de présenter au grand public les résultats de la recherche et de diffuser auprès du plus grand nombre les découvertes récentes. ■

▼ *Vue 3D de la salle d'exposition.*



© Agence gautier+coquet-AUP



▲ Vue 3D du hall d'accueil.

Ce bâtiment permettra



Une modernisation des moyens et de l'action des services avec de nouveaux outils de médiation, une transmission du savoir moderne et une vraie visibilité en matière de politique patrimoniale.



Une ouverture au public, impossible auparavant au regard des caractéristiques des anciens bâtiments (exiguïté, difficulté d'accès ou de circulation, éparpillement, pas d'accès pour les personnes à mobilité réduite).



Un cadre de travail moderne et adapté, dynamisant les missions des services et ouvrant le champ des possibles par la composition du lieu.



Un travail d'équipe et une transversalité renforcés afin de produire des réflexions intégrant tous les services concernés et présents sur place : archives, archéologie, musées départementaux.

Crédits

Décrypter le passé

Auteur : Florence Antunes, avec la contribution d'Émilie Fencke.

- p.9 : Mains d'archéologue au travail © SADV – Alexandre Tan-Ham.
- p.10 : Maison à l'Apollon Lauré, site de Puymy à Vaison-la-Romaine © CDV – Dominique Bottani.
- p.11 : Fouille en cours d'une fosse. Diagnostic d'Entraigues-sur-la-Sorgue (2019) © SADV – Alexandre Tan-Ham.
- p.12 : Le chargé des collections assure la surveillance et le suivi des conditions de conservation des collections au sein des dépôts © CDV – Arnold Jerocki.
- p.13 : Amphores conservées au dépôt archéologique d'Orange © CDV – Arnold Jerocki.
- p.14 : Réalisation d'un relevé pierre à pierre du mur nord de la chapelle Benoît XII, dans le cadre du suivi de la restauration du Palais des papes © CDV – Dominique Bottani
- p.15 : Orthophotographie de la façade d'un bâtiment d'habitation du XVI^e siècle situé à Avignon, îlot Saunerie-Carnot (2018) © Adrien Brun Studio Graphique.
- p. 16-17 : Statue de divinité féminine découverte chemin de Mirabel à Vaison-la-Romaine (2021) © Christine Goubert, Atelier Bouvier ; Relevés manuel et lasergrammétrique du mur Pontillac à Orange (2020) © SADV – Jérémy Taulier / Cabinet Courbi ; Autel à Mercure découvert à Entraigues-sur-la-Sorgue (2023) © SADV – Jean-Marc Mignon.

Vous avez dit Protohistoire ?

Interview de Maeva Serieys et Pascal Marrou par Yves Michel avec la contribution du service d'archéologie.

- p.19 : Fragment de céramique non tournée du Mourre de Sève décoré selon 4 techniques : l'incision pour les lignes ondulées verticales, l'impression pour les cercles, l'excision pour les triangles, et l'incrustation de peinture blanche pour l'ensemble © MC – DRAC/SRA PACA – Michel Olive.
- p.20 : Pascal Marrou (SRA) et Maeva Serieys (SADV) reprenant l'étude du mobilier du Mourre de Sève, dépôt de La Villasse à Vaison-la-Romaine © CDV – Arnold Jerocki ; Dédicace par SEGOMAROS d'un lieu sacré à la déesse BELESAMA. Calcaire. II^e siècle – 1^{ère} moitié du I^{er} siècle av. J.-C. Provenance : Vaison-la-Romaine. Achat de la Fondation Calvet, 1840. Avignon Musée Calvet (Inv.E25) © Propriété de la Fondation Calvet – cliché Ville d'Avignon, Musée Calvet.
- p.21 : Le Mourre de Sève (Sorgues) : plan d'ensemble des îlots d'habitation séparés par une rue nord-sud, d'après Charlette Arcelin-Pradelle (1983) et Louis Batut (1984-1986) ; DAO : Mélanie Marcel (2018) © MC – DRAC/SRA PACA ; Graffiti en gallo-grec incomplet sur fond de vase en céramique beige tournée provenant de Beaumes-de-Venise © CCJ – CNRS/Aix-Marseille Université, Christine Durand.
- p.22-23 : Scène de vie sur le site du Mourre de Sève © Dominique Rousseau.
- p.24 : Vue aérienne de l'oppidum de Bondelon à Fontaine-de-Vaucluse © MC – DRAC/SRA PACA – Christian Hussy.
- p.24-25 : (Encadré) Mobilier céramique et en terre cuite du Mourre de Sève : coupe en céramique attique restaurée et urne en céramique non tournée restaurée © Denis Delpaillo ; faisselle incomplète en céramique non tournée, fusaiöles en terre cuite, fragments de céramique non tournée décorés et chenet zoomorphe en terre cuite © MC – DRAC/SRA PACA – Michel Olive.

26 siècles de viticulture en Vaucluse

Auteurs : Pascal Marrou, Maeva Serieys, Émilie Fencke. Jean-Marc Mignon et Anaïs Roumégous.

- p.27 : Œnochoé en bronze découverte dans un tumulus à Pertuis © CCJ – CNRS/Aix-Marseille Université, Loïc Damelet et Philippe Groscaux.
- p.28 : Évocation des travaux de viticulture durant l'Antiquité © Dominique Rousseau.
- p.29 : Carte de répartition des sites ayant fourni des pépins de raisins au Premier âge du Fer à partir du nombre de pépins attestés © Rachel Pinaud-Querrac'h.
Amphore massaliète © Michel Py – Musée de Lattes.
- p.30 : Dessin et photographie des pépins de raisins du Mourre de Sève à Sorgues © Rachel Pinaud-Querrac'h.
- p.31 : Proposition de restitution du chai de la villa de Tourville à Saignon (état IV – III^e siècle) © Pierre Prouillac – Musée d'Apt ; Fragment d'un relief dit «La scène de halage». Œuvre gallo-romaine, époque impériale, II^e-III^e siècle ap. J.-C. Provenance : Cabrières d'Aigues. Legs Marc Deydier à la Fondation Calvet (1919). Avignon, Musée Calvet (Inv. 16273).
- p.33 : Négatif d'une cuve destinée à recueillir le jus de raisin aménagée dans le sol du cellier situé en rez-de-chaussée du château comtal de Vaison-la-Romaine © SADV – Jérémy Taulier.

Dernières nouvelles de l'Antiquité

Auteur : Romain Laude, avec la contribution de Patrick De Michèle et Jean-Marc Mignon.

- p.35 : Buste du dieu Bacchus découvert dans la fosse du rideau du théâtre antique d'Apt © CCJ - CNRS/Aix-Marseille Université, Christine Durand - Musée d'Apt..
- p.36 : Lampes à huile en céramique retrouvées sur le site de la nécropole de Fourches-Vieilles à Orange (1999) © SADV - Isabelle Doray.
- p.36-37 : Plaque de marbre retraçant le cursus honorum/la carrière de Marcus Titius Lustricus Bruttianus, né à Vasio et qui deviendra commandant des armées de Judée et d'Arabie. Fragments retrouvés à Vaison-la-Romaine sur le site du *forum*, près du grand piédestal où trônait une statue qui le présentait en majesté sur un char tiré par deux chevaux © Ville de Vaison-la-Romaine - Julien Charles. Mosaïque polychrome dite aux Centaures (I^{er}-II^e siècles ap. J.-C.) qui décorait une maison gallo-romaine, dont les vestiges sont situés rue Pontillac à Orange (1994-1995) © Musée d'art et d'histoire d'Orange.
- p.38-39 : Au sud de Vasio, une rue très commerçante menait au *forum*, où l'on pouvait faire ses achats à l'abri du soleil © Aristeas - Ville de Vaison-la-Romaine. La rue commerçante de Vasio longeait de luxueuses domus, de plusieurs milliers de mètres carrés comme la Maison du Dauphin, découverte près du théâtre antique © Aristeas - Ville de Vaison-la-Romaine.
- p.40 : Fouilles du *forum* de Vaison-la-Romaine © Marie-Françoise Dumont-Heusers.
- p.41 : Évocation d'une villa gallo-romaine © Dominique Rousseau.
- p.42-43 Restitution du théâtre antique d'Orange au I^{er} siècle (Arausio) © Culturespaces/AGP Art Graphique et Patrimoine.
- p.44-45 : Vue d'Avignon (Avenio) à l'époque gallo-romaine, superposée avec les monuments construits ultérieurement © Jean-Marie Gassend (IRAA/CNRS) et Patrick de Michèle (SADV).
- p.46 : Vue de Cavaillon (Cabellio) à l'époque gallo-romaine, superposée avec les monuments construits ultérieurement © Jean-Marie Gassend (IRAA/CNRS) et Patrick de Michèle (SADV).
- p.47 : Vue d'Orange (Arausio) à l'époque gallo-romaine, avec son *forum* adossé à la colline Saint-Eutrope © Jean-Marie Gassend (IRAA/CNRS) et Patrick de Michèle (SADV).
- p.48 : Vue d'Apt (Apta Julia) à l'époque gallo-romaine, restituant le théâtre presque entièrement disparu par rapport à la cathédrale Sainte-Anne © Jean-Marie Gassend (IRAA/CNRS) et Patrick de Michèle (SADV).
- p.49 : Représentation du dieu Pan (I^{er} siècle av. J.-C.) ornant le théâtre antique d'Apt, aujourd'hui enfoui sous la ville moderne © CCJ - CNRS/Aix-Marseille Université, Christine Durand - Musée d'Apt.
- p.50 : Entrée de la Maison au Buste en Argent, site de La Villasse à Vaison-la-Romaine © CDV - Dominique Bottani.
- p.51 : (Encadré) Auteurs : Guilhem Baro et Vassiliki Gaggadis-Robin. Masque acrotère d'Hercule © CCJ - CNRS/Aix-Marseille Université, Loïc Damelet - Musée d'art et d'histoire d'Orange.

Une divine statue

Auteur : Christine Audouard, avec la contribution d'Anaïs Roumégous.

- p.53 et 54 : Statue en cours de dégagement lors de sa découverte (février 2021) © Ville de Vaison-la-Romaine.
- p.54 : Vue de détail des mèches de cheveux à l'arrière du cou © Christine Goubert, Atelier Bouvier.
- p.55 : Poids en forme de goutte décorant le rebord inférieur du manteau. Vue de détail de la tunique-chiton plissée et boutonnée sur le bras droit. Statue en cours de déchargement lors de son arrivée à l'atelier de restauration Bouvier (Les Angles) © Christine Goubert, Atelier Bouvier
- p.56 : Lot de lampes à huile miniatures © SADV - Anaïs Roumégous et Giulia Ciucci.
- p.56-57 : (Encadré) Vue de face et de dos de la statue, après nettoyage. Nettoyage minutieux des stries du drapé à l'aide d'une spatule en bois. Recherche de remontage des fragments décollés à l'issue du nettoyage © Christine Goubert, Atelier Bouvier.

Focus sur les pratiques funéraires antiques

• Fourches-Vieilles. La ville après la mort

Auteur : Bruno Gimmig, avec la contribution de Guilhem Baro, Patrick De Michèle, Isabelle Doray, Guilia Ciucci et Jean-Marc Mignon.

- p.59 : Restitution de l'élévation du mausolée carré de Fourches-Vieilles © SADV - Jean-Marc Mignon.
- p.60 : Vue aquarellée de la nécropole de Fourches-Vieilles © Stéphanie Zugmeyer - IRAA/CNRS ; Plan d'ensemble des vestiges d'enclos funéraires et de mausolées mis au jour en 1999 et 2019 © SADV - Jean-Marc Mignon, Guilhem Baro et Émilie Fencke.
- p.61 : Dépôts de vases ossuaires en fosse mis au jour en 2019 © SADV - Guilhem Baro ; Dotation funéraire (céramique, verre, monnaie, restes alimentaires) d'une incinération mise au jour en 2019 © SADV - Raphaël Gagon.
- p.62 : Masque acrotère de cyclope : décor architectural couronnant le mausolée circulaire de Titus Pompeius Phrixus Longus (début du I^{er} s. apr. J.-C.) découvert en 1999 © CDV - Arnold Jerocki.

p.63 : Inscription de Titus Pompeius Phrixus Longus (début du I^{er} s. apr. J.-C.) découverte en 1999 - © SADV - Jean-Marc Mignon - Musée d'art et d'histoire d'Orange.

• Robion. Sacrés sarcophages !

p.64 : Gobelet ansé en argent, après restauration © SADV - Jean-Éric Ely.

p.65 : Élément de placage en os (décor de coffret) figurant un personnage en toge avec trois perforations disposées en triangle pour sa fixation. Bague en or fin, à chaton ovale serti d'une intaille en pâte de verre bleue gravée d'une colonne, dont l'anneau s'élargit aux épaules suivant un modèle classique au II^e siècle © SADV - Jean-Éric Ely.

La nouvelle vie des sites antiques

Auteur : Romain Laude, avec la contribution de Patrick De Michèle et Jean-Marc Mignon.

p.67 : Vue du mur de scène du théâtre d'Orange avant le déblaiement, d'après Auguste Caristie, Monuments antiques à Orange, Arc de triomphe et théâtre, 1856, planche 32, Achat Bertrand 1955 © Musée d'art et d'histoire d'Orange.

p.69 : Plan du théâtre à diverses hauteurs, d'après Auguste Caristie, Monuments antiques à Orange, Arc de triomphe et théâtre, 1856, planche 33, Achat Bertrand 1955 © Musée d'art et d'histoire d'Orange.

p.70-71 : Évocation de l'habitat médiéval réoccupant le théâtre d'Orange © Dominique Rousseau.

p.72 : Vestiges d'un atrium à Vaison-la-Romaine - Lavis de Joseph-Marie Chaix (Inv. provisoire AG 2009.206) © Propriété de la Fondation Calvet. Ville d'Avignon, Musée Calvet.

p.73 : Arc de triomphe de Carpentras : monument antique probablement réutilisé comme portail de la cathédrale romane détruite en 1404 © CDV - Dominique Bottani

p.74 : Vestiges du théâtre de Vaison-la-Romaine sur le versant nord de la colline de Puymain avant la reconstruction (début XX^e siècle) © Joseph Sautel.

p.75 : Spectacle dans le théâtre antique d'Orange lors des Chorégies © CDV - Dominique Bottani

De l'Antiquité au Moyen-Âge, l'épopée des villes vauclusiennes

Interview de François Guyonnet par Joël Rumello.

p.78 : L'Arc de Triomphe et le théâtre d'Orange (INV7647). Robert Hubert (1733-1808) © RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Franck Raux.

p.79 : Portrait de François Guyonnet © CDV - Arnold Jerocki

p.80 : Gravure de l'arc de triomphe d'Orange surmonté d'une tour médiévale, d'après un dessin de Jean Bœuf, extraite de l'ouvrage de Joseph de la Pise, Tableau de l'Histoire des Princes et de la Principauté d'Orange, papier, fonds ancien © Musée d'art et d'histoire d'Orange.

p.81 : Les tours de la ville de San Gimignano, en Toscane, évoquent celles d'Avignon au Moyen Âge © Fabio Nodari - AdobeStock

p.82 : Proposition de restitution de la ville d'Avignon à la fin du XII^e siècle © Dominique Rousseau

p.84 : Proposition de restitution de L'Isle-sur-la-Sorgue au Moyen Âge © Dominique Rousseau

p.86 : Essai de restitution du parcellaire et de l'architecture d'un lotissement situé à Carpentras entre la fin du XIII^e et la fin du XX^e siècle © SADV - François Guyonnet

p.86-87 : Proposition de restitution de la ville d'Avignon au XIV^e siècle © Dominique Rousseau

p.88-89 : (Encadré) Auteur : François Guyonnet. Vue du site de la Tour d'Argent en cours de fouilles (2022) © DPI - François Guyonnet. Restitution 3D de la Tour d'Argent et du bâti environnant au XIII^e siècle © DPI - François Guyonnet. Essai de restitution de la Tour d'Argent © DPI - Nelly Duverger, Maxime Dadure, François Guyonnet, Patrice Donderis.

Les autres palais du pape

Auteur : Romain Laude, avec la contribution de Guilhem Baro et Jérémy Taulier

p.91 : Tiare papale © nickolae - AdobeStock

p.92 : Vue de la chapelle Notre-Dame du Groseau à Malaucène © CDV - Dominique Bottani

p.93 : Vue des décors peints constitués d'une alternance de bandes horizontales rouges et blanches du chœur de la chapelle du Groseau © Ville de Malaucène - Jean-Bernard Viel

p.94 : France, XVII^e siècle, Vue du Palais du pont de Sorgues et le pont sur l'Ouvèze, plume et encre brune, lavis d'encre grise, Legs Laincel-Vento à la Fondation Calvet, 1924 (Inv. 16442/fo1.81) © Propriété de la Fondation Calvet. Ville d'Avignon, Musée Calvet.

p.95 : Relevé pierre à pierre d'après orthophotographie de la façade ouest du palais pontifical de Sorgues © SADV - Guilhem Baro.

- p.96 : Évocation du château de Châteauneuf-du-Pape, d'après un dessin de l'album Laincel © Dominique Rousseau.
- p.97 : Carreau de pavement de la chapelle Saint-Jean du Palais des papes d'Avignon © SADV - Dominique Carru. Carreaux historiés (XIV^e s.) recueillis au cours des fouilles du château de Châteauneuf-du-Pape en 1960, d'après Mémoires de l'Académie de Vaucluse, tome VII, 1973-1974 © Académie de Vaucluse.
- p.98 : Vue aérienne du diagnostic en cours sur le château de Châteauneuf-du-Pape © Ville de Châteauneuf-du-Pape.

Splendeur du patrimoine juif comtadin

Auteur : Nathalie Sanselme, avec la contribution de Guilhem Baro

- p.101 : Menorah (chandelier à 7 branches) de la synagogue de Cavaillon © CDV - Dominique Bottani
- p.102 : À Carpentras, la synagogue, construite en 1367, est la plus ancienne en activité en France. Le cimetière juif de Carpentras compte 850 sépultures postérieures à la Révolution. Salle de pétrissage du pain azyme de la synagogue de Carpentras © CDV - Dominique Bottani.
- p.103 : Mikvé ou bain rituel de Carpentras. Bassin cultuel de la synagogue de Carpentras construit au XIX^e siècle et alimenté par une pompe permettant d'avoir de l'eau chauffée © CDV - Dominique Bottani.
- p.104 : Tabernacle de la synagogue de Cavaillon. © CDV - Dominique Bottani.
- p.105 : À Cavaillon, l'ancienne boulangerie rituelle. © Corine Bribois/Service Patrimoine et Musées-Ville de Cavaillon.
- p.106 : Lampe d'Orgon. Trouvée en 1967 au sud de Cavaillon et conservée au musée juif comtadin, cette petite lampe en terre cuite représentant 2 chandeliers à 7 branches, datée du I^{er} siècle avant J.-C., provient sans doute d'Italie et atteste des échanges commerciaux dans l'Empire romain © CDV - Dominique Bottani
- p.107 : Mikvé ou bain rituel privé de l'Hôtel de Cheylus à Pernes-les-Fontaines © CDV - Dominique Bottani. Relevé des élévations du mikvé de Cavaillon © SADV - François Guyonnet.

Céramologie. Voyage en terre inconnue

Auteur : Christine Audouard, avec la contribution de Isabelle Doray et Anaïs Roumégous.

- p.109 : Remontage de céramique en cours d'étude © Arnold Jerocki.
- p.110 : Pichet en céramique dite « verte et brune » du XIV^e siècle, découvert rue Carreterie à Avignon (1990) © SADV - Jean-Éric Ely. Détails en lame mince d'échantillons de sigillée italique d'Etrurie (ar : argilite ; fo; empreinte de microfossile calcaire; mi: mica; qz:quartz) © Anaïs Roumégous.
- p.111 : Dessin de détail de la signature du potier ΝΙΚΟΣΤΡΟΪ sur un gobelet découvert sur le site de la RHI Saint-Florent à Orange © SADV - Martine Buisson-Catil. Remontage de céramique en cours d'étude © SADV - Patrick De Michèle.

L'archéologie à l'ère numérique

Auteur : Yves Michel, avec la contribution de Guilhem Baro, Maeva Serieys et Jérémy Taulier.

- p.113 : Photogrammétrie légendée de la statue du dieu Pan découverte dans la fosse du rideau du théâtre d'Apt (2011) © Edikom.
- p.114 : Orthophotographie du Mur Pontillac à Orange © Cabinet Courbi - SADV. Prospection géophysique réalisée en 2016 aux abords de la chapelle Notre-Dame du Groseau à Malaucène © Tiphaine Zitter - SADV.
- p.115 : Archéologue réalisant un relevé de la façade du Palais des papes sur une tablette numérique © CDV - Yves Michel.
- p.115 : (Encadré) Carte des opérations réalisées par le service départemental entre 2021 et 2023 générée grâce au SIAV © SADV - Maeva Serieys.

Archéologie au féminin

Auteurs : Florence Antunes, Yves Michel et Christine Audouard.

- p.117 : Photographie de Charlette Arcelin-Pradelle © CNRS. Photographie de Maeva Serieys © SADV - Patrick De Michèle. Photographie d'Evelyne Crégut-Bonnoure © Patrick Lançon.
- p.118 : Marie-Thérèse Jouve à la lecture. Collection Jouve. Legs Jouve à la Fondation Calvet d'Avignon en 1938 © Propriété de la Fondation Calvet. Patrimoine et Musées de Cavaillon.
- p.119 : Marie-Thérèse Jouve dégagant une mosaïque au chalet amical Bouscarle (colline Saint-Jacques). Photographie André Dumoulin, vers 1930. Legs Jouve à la Fondation Calvet d'Avignon en 1938 © Propriété de la Fondation Calvet. Patrimoine et Musées de Cavaillon.
- p.120 : Charlette en Espagne (Catalogne) lors d'une mission d'étude chez un artisan potier (1983) © Fabienne Laubenheimer.
- p.121 : Charlette sur la fouille de l'oppidum gaulois de Saint-Blaise (1969) © Patrice Arcelin (Photos AJ).

p.122 : Portrait de Maryse Woehl © Arnold Jerocki.
p.124 : Portrait d'Evelyne Crégut-Bonnoure © Arnold Jerocki.
p.126 : Portrait de Maeva Serieys © Arnold Jerocki.

Un nouvel écrin pour les richesses archéologiques du Vaucluse...

Auteur : Émilie Fencke

p.129 : Vue 3D de l'extérieur de Memento. © Agence gautier+coquet-AUP.
p.130-131 : Vue 3D de la façade du futur bâtiment Memento © Agence gautier+coquet-AUP.
p.131 : Vue du dépôt d'Avignon avant le début du chantier de reconditionnement des collections © SADV - Émilie Fencke. Vue du reconditionnement en cours des collections archéologiques conservées au dépôt d'Avignon © SADV - Guilhem Baro.
p.132 : Vue 3D de la salle d'exposition © Agence gautier+coquet-AUP.
p.133 : Vue 3D du hall d'accueil © Agence gautier+coquet-AUP.

Remerciements

Nous remercions les communes, institutions, musées et personnalités qui ont contribué à la réussite de ce projet :

Ministère de la Culture - DRAC/SRA PACA ; Fondation Calvet ; Centre Camille Jullian (CCJ) / CNRS - Université d'Aix-Marseille ; Avignon, Musées Calvet et lapidaire ; Cavaillon, Patrimoine et Musées ; L'Isle-sur-la-Sorgue, Direction du patrimoine ; Orange, Musée d'Art et d'Histoire ; Vaison-la-Romaine, Pôle patrimoine et archéologie ; Ville de Malaucène ; Patrice Arcelin ; Evelyne Crégut-Bonnoure ; Denis Delpalillo ; Marie-Françoise Dumont-Heusers ; Fabienne Laubenheimer ; Michel Py ; Pierre Prouillac ; Maryse Woehl ;

Réalisation

Coordination de la publication : Direction de la communication et Service d'archéologie

Direction scientifique : Émilie Fencke

Direction éditoriale : Yves Michel

Mise en page : Loïc Barrucand

Cet ouvrage a été imprimé par l'imprimerie De Rudder à Avignon en novembre 2023 - Seconde édition



L'équipe du Service d'archéologie du Département de Vaucluse



▲ De gauche à droite, rang du haut : Isabelle Doray, Anaïs Roumégous, Frédéric Terziano, Jérémy Taulier, Agnès Verbrugge, Quentin Borderie, Christel Patte, Raphaël Gagon ; rang du bas : Jean-Marc Mignon, Coralie Favero, Vincent Faure, Émilie Fencke, Guilhem Baro, Maeva Serieys.

40 ANS d'ARCHÉOLOGIE en VAUCLUSE

Protohistoire. Antiquité. Moyen Âge. époque moderne... Depuis maintenant 40 ans, **le Service départemental d'archéologie de Vaucluse** - l'un des tout premiers créés en France - ne cesse d'enrichir par ses fouilles et ses études scientifiques notre connaissance de la très riche histoire du département. Cet ouvrage-anniversaire, en forme d'histoire dans la grande Histoire, nous offre ainsi un récit vrai de quelque trois millénaires, écrit par des femmes et des hommes passionnés dont la mission est non seulement de mettre au jour les vestiges de notre passé commun mais aussi de les protéger et d'en assurer la transmission.



Cet ouvrage est édité
et vous est offert par le
Département de Vaucluse.



www.vaucluse.fr



9 782396 847551